Property of

CLgA

Please return to

Graduate Theological

Union Library

VOIX D'ALASKA

Fondation de la Mission Sainte-Croix (Koserefsky)

Permis d'imprimer :

✝ GEORGES, arch.-coad. de Montréal

le 10 août 1930.

VOIX D'ALASKA

Property of

CLgA

Please return to

Graduate Theologi

Union Library

FONDATION DE LA MISSION SAINTE-CROIX

(*KOSEREFSKY*)

PROCURE DES MISSIONS

DES SŒURS DE SAINTE-ANNE

LACHINE, P. Q.

1930

22919

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

MÉMOIRES

de

Sœur Marie-Joseph-Calasanz

RELIGIEUSE MISSIONNAIRE

de la

Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne

ÉTABLIE À LACHINE

près Montréal.

A LA BONNE SAINTE ANNE

ET À

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

patronne de l'Alaska

je dédie ces pages.

INTRODUCTION

Les souvenirs émouvants qui concernent la fondation de la première mission catholique en Alaska ont été écrits en flamand par la révérende Sœur Marie-Joseph-Calasanz, en l'année 1929, et imprimés à l'abbaye de Tongerloo, Belgique. Ce livre est une traduction de l'édition flamande.

L'auteur fut avec deux compagnes religieuses la fondatrice de la Mission Sainte-Croix, *sur les rives du Yukon.*

Née le 17 juin 1860 à Moorseele, près de Courtrai, Belgique, de Bruno Deruyter, commerçant, et de Romanie Vansteenkiste, la jeune Flamande fit ses études à l'École Normale des Dames de Saint-André à Bruges. Pendant son séjour dans cette institution, le bon Dieu, qui la voulait missionnaire en Amérique, lui ménagea providentiellement un entretien avec Mgr Brondel, évêque de Victoria, B.C. Le bon Évêque lui parla des sauvages de son diocèse à convertir et des Sœurs de Sainte-Anne, de Lachine, qui se livraient simultanément, dans la Colombie Britannique, à des œuvres d'éducation, d'évangélisation et de charité. La Normalienne discerna clairement la voix du bon Maître qui l'appelait à la vie missionnaire et se mit en communication avec la Supérieure générale de l'Institut dans le but de devenir Sœur de Sainte-Anne.

En juillet 1883, elle arrivait à Lachine pour y faire son noviciat. Deux ans plus tard, après sa profession religieuse, elle recevait son obédience pour la maison vicariale de Victoria. C'est de là qu'elle partit pour se dévouer au salut des sauvages de l'Alaska.

Dans ses Mémoires *la religieuse raconte bonnement les « choses dont elle a été témoin en ce pays lointain ». Son récit est entraînant et plein de détails très intéressants au sujet des mœurs et des coutumes des Indiens du Nord. C'est une révélation qui nous montre nettement ce qu'est un peuple sans religion.*

L'auteur possède le secret de décrire les hommes, les événements, les paysages, les grandes scènes de la nature qui se déroulent sous nos yeux en tableaux vivants et animés.

La Voix d'Alaska *embrasse une époque de quarante ans. Elle nous dévoile l'action et les souffrances des missionnaires, le progrès constant de la civilisation en cette contrée boréale. Les considérations et les réflexions psychologiques et pédagogiques, exprimées dans ces pages, dénotent chez l'auteur un œil observateur et un esprit cultivé.*

En fermant ce livre, le lecteur, bien renseigné, croit avoir vécu de longues années en Alaska.

LE TRADUCTEUR.

PRÉFACE

Les années de ma jeunesse sont passées ; je n'ai plus l'énergie et les forces d'autrefois. Tout ce que je puis faire actuellement, c'est de prier *et de* souffrir *pour le développement de la chère* Mission Sainte-Croix *à laquelle j'ai donné dix-sept belles années de ma vie.*

Se souvenir, a-t-on dit, c'est revivre. En racontant les choses dont j'ai été témoin durant mon séjour en Alaska, je retrouve donc, en ma fin de voyage, la fraîcheur de mon printemps disparu, avec la consolante pensée d'apporter, par mes humbles récits, une contribution, si minime soit-elle, à l'histoire de l'apostolat missionnaire.

Je n'ai d'ailleurs entrepris la rédaction de ces Mémoires *que pour répondre aux désirs de mes Supérieures et rendre hommage à Mgr Seghers, mon compatriote flamand, qui, le premier, a projeté l'évangélisation de la froide Alaska. L'œuvre, fertilisée par le sang de cet apôtre martyr, a été avantageusement poursuivie par les RR. PP. Jésuites aidés des Sœurs de Sainte-Anne, Communauté canadienne à laquelle j'appartiens depuis quarante-sept ans.*

Peut-être la lecture de ces pages suscitera-t-elle quelques solides vocations, des héroïnes prêtes à recueillir les instruments de travail tombant des mains

défaillantes de celles qui se sont usées à la tâche. Peut-être aussi déterminera-t-elle des âmes généreuses à venir en aide à la pauvre Mission Sainte-Croix. *Elle a tant besoin de secours pécuniaires pour se soutenir ! Cette double espérance ensoleille ma vieillesse et la colore de bienfaisantes lueurs.*

Tous les bénéfices réalisés par la vente du présent volume sont d'ores et déjà acquis à la mission alaskasienne. Puisse Dieu bénir mon humble entreprise et lui donner la fécondité !

L'AUTEUR.

CHAPITRE PREMIER

Mgr C.-J. Seghers et la mission d'Alaska

Mgr Charles-Jean Seghers naquit à Gand, en Belgique, le 26 décembre 1839. Il fit ses humanités au collège Sainte-Barbe et ses études théologiques au Séminaire de sa ville natale. Se sentant attiré à la vie apostolique, il entra au *Séminaire Américain de Louvain*, afin de se préparer aux missions. Quelques mois plus tard, le 31 mai 1863, il recevait l'ordination sacerdotale.

Ce même mois, Mgr Modeste Demers, évêque de l'île Vancouver, avait poussé un cri de détresse : les ministres protestants, qui disposaient de puissants moyens de propagande, menaçaient d'envahir son territoire. Afin de prévenir l'exécution de leur projet, Mgr Demers avait écrit à Rome et demandé du renfort. En même temps il s'était adressé au recteur du Séminaire de Louvain pour avoir des prêtres. Celui-ci jeta aussitôt les yeux sur l'abbé Seghers. Le jeune prêtre se mit généreusement à la discrétion de ses Supérieurs. A l'école de l'ascétisme chrétien, il avait appris l'abnégation et le dévouement. Son âme était trempée pour les plus durs labeurs de la vie missionnaire.

Il s'embarqua pour l'île Vancouver le 14 septembre 1863 et, le 19 novembre suivant, il arrivait à Victoria.

Dès la première entrevue, Mgr Demers fut frappé des éminentes qualités de son nouveau collaborateur. Il en écrivit dans les termes les plus élogieux à Mgr le Recteur de Louvain, exprimant sa confiance que « son cher Seghers » serait « le prêtre selon le cœur du Seigneur, l'ouvrier actif et zélé dans sa vigne, n'ayant en vue que la gloire de Dieu, l'honneur et le triomphe de la religion. »

Mgr Demers préposa le jeune abbé à la direction du couvent des Sœurs de Sainte-Anne établies à Victoria depuis 1858, et en fit son assistant à la cathédrale.

A la mort de Mgr Demers, il fut désigné pour son successeur. Maintes fois déjà il avait occupé la charge d'administrateur du diocèse. Préconisé le 21 mars 1873, il fut sacré le 29 juin suivant. Le nouvel Évêque n'avait que trente-quatre ans.

Son diocèse comprenait l'île de Vancouver et l'Alaska.

Avant son accession au siège épiscopal, trois ou quatre Pères Oblats seulement avaient pénétré dans les terres polaires de la presqu'île américaine. Aucun n'y avait séjourné ; tous s'en étaient retirés sans accomplir des œuvres durables.

En 1876, Mgr Seghers, accompagné de M. l'abbé Jean-Marie Mandart, prêtre breton, poussa une reconnaissance vers le nord de l'Alaska. Les deux voyageurs explorèrent tout le pays jusqu'à Nulato, situé à une faible distance du cercle polaire arctique, et y passèrent l'hiver.

Le bon Évêque se mit en contact avec les indigènes et apprit les différentes langues du pays. A son passage à Unalaska, il n'avait pu causer que par interprète avec le pope qui occupait ce poste ; à son retour, il parlait le russe avec une facilité et

Mgr C.-J. Seghers, apôtre de l'Alaska

une correction étonnantes. Il annota aussi plusieurs chants sauvages. Mgr Seghers remarqua immédiatement que les Indiens ont la fibre musicale très développée et qu'ils retiennent facilement les airs. Comme tous leurs congénères, ils affectionnent surtout la musique bruyante.

Les sauvages s'attachèrent au saint missionnaire qui peut-être les aimait davantage. Ils apprirent de sa bouche qu'il y a un Dieu, qu'il faut l'aimer et le servir pour obtenir la vie éternelle. C'est avec une peine bien sentie que Monseigneur se sépara d'eux à l'été de 1877. Le devoir l'appelait à Victoria. Il s'y rendit effectivement ; mais son cœur demeura en Alaska. Il avait d'ailleurs l'intention d'y retourner avant longtemps.

Le prélat n'avait pas compté avec les honneurs d'une promotion conférée à son mérite et à ses vertus. Rome l'élevait au siège archiépiscopal de Portland, Oregon.

L'Archevêque travailla six ans à ce nouveau champ d'apostolat, puis il partit pour la Ville Éternelle.

L'Alaska exerçait une irrésistible attraction sur son âme de missionnaire : tant de païens réclamaient les vérités du salut !... Dans une audience que lui accorda Sa Sainteté Léon XIII, il supplia le Souverain Pontife de le renvoyer à son ancien diocèse afin de pouvoir évangéliser la partie septentrionale de l'Amérique remise à sa sollicitude. Le Saint-Père, touché de tant de charité et d'abnégation, acquiesça à son apostolique désir. Mgr Brondel, évêque de Victoria, fut transféré au nouveau diocèse d'Héléna, dans le Montana, et Mgr Seghers reprit avec bonheur son ancien siège épiscopal.

C'était au cours de 1885.

J'ai connu et apprécié Mgr Seghers à cette époque. Il était l'aumônier du couvent de Victoria

et j'y arrivais en qualité de missionnaire. Ses rapports avec les religieuses étaient ceux d'un père avec ses filles, pleins de simplicité, de cordialité et de sympathie. Ses conférences hebdomadaires allaient droit au cœur. Quelle onction dans ses paroles ! Quelle piété communicative ! Et comme il savait enflammer nos âmes de zèle pour la gloire de Dieu, les animer de charité pour le prochain !

Toute la ville de Victoria et toutes ses connaissances l'entouraient d'une respectueuse affection. On lui en donna une preuve tangible lors de la remise du pallium, au commencement de 1886. Non seulement les citoyens de Victoria se réunirent pour l'acclamer, mais tous les prêtres du diocèse, beaucoup de missionnaires étrangers, quatre évêques : Mgr Gross, archevêque de Portland, Mgr Junger, évêque de Nesqually, Mgr Glorieux, évêque d'Idaho, et Mgr Brondel, évêque d'Héléna, vinrent témoigner de leur véritable amitié à l'Évêque décoré à nouveau par la Cour romaine.

De ce moment, Mgr Seghers ne songea plus qu'à entreprendre son lointain voyage en Alaska. Comme il n'avait point de prêtres disponibles, il adressa un pressant appel au R. P. Cataldo, Supérieur provincial des Jésuites dans les Montagnes Rocheuses, qui mit à sa disposition les RR. PP. Pascal Tosi et Louis Robaut.

Les adieux de Mgr Seghers furent plus touchants que d'habitude : « Je pars pour l'Alaska, dit-il. Dieu sait quand je reviendrai... si je reviendrai... Priez pour moi. » Aux Sœurs du petit couvent, il

dit : « Au revoir ! Au ciel ! » On lisait dans ses yeux que son âme brûlait du désir de se sacrifier pour les malheureux païens ensevelis dans les ombres de la mort.

C'est la dernière fois que j'eus le bonheur et la consolation de voir mon vénéré compatriote.

L'Archevêque s'embarqua à Victoria le 13 juillet 1886, avec les deux Pères Jésuites ci-dessus nommés et Francis Fuller. Celui-ci avait entendu parler de l'expédition et avait manifesté le désir d'accompagner Mgr Seghers.

On arriva à Juneau le 19 au matin. Mgr Seghers visita au passage la mission qu'il avait établie en cet endroit quelques mois auparavant. M. Althoff, le prêtre résidant, lui présenta le Canadien Mercier qui voulait s'adjoindre au groupe des voyageurs.

Le 27 juillet, ce M. Mercier disparut on ne sait comment. A-t-il péri dans un précipice, dans les eaux d'un torrent ou sous la dent des fauves ?... On n'eut jamais le mot du mystère.

Après avoir passé par Chilcoot, la caravane, qui s'était accrue d'une cinquantaine d'Indiens pour le transport des bagages, arriva enfin à Stewart le 7 septembre. La rivière commençait à charrier des glaçons et l'hiver arctique approchait avec ses froids intenses.

L'Archevêque estimant que c'était trop de trois prêtres au même poste, décida d'y laisser les deux Pères Jésuites et de descendre le fleuve Yukon jusqu'à

Nulato, afin d'y précéder le ministre protestant qui devait s'y rendre le printemps suivant. « Arrivant le premier, premier je resterai », déclara-t-il à ses compagnons.

La décision de Monseigneur plut aux deux Pères Jésuites. Toutefois la conduite de Fuller, son humeur de plus en plus sombre et son irritabilité leur inspiraient des craintes, surtout depuis l'inexplicable disparition de M. Mercier.

Le Père Tosi, grand psychologue, jugeait que Fuller était un homme capable des pires excès. En conséquence, il proposa à l'Archevêque de prendre le Père Robaut pour compagnon, tandis que lui-même resterait à Stewart avec Fuller. Une discussion s'en suivit où chacun réclamait la part la moins enviable.

Après trois jours de prière, l'opinion de Mgr Seghers prévalut. Avec une crainte mortelle dans l'âme, les deux Jésuites le virent s'éloigner en compagnie de Fuller.

Pour eux, ils passèrent l'hiver à parcourir les régions avoisinantes, à nouer quelques relations avec les sauvages, à étudier leur langue, à connaître leurs mœurs et leurs usages.

Plus d'une fois, l'embarcation de Monseigneur courut risque d'être brisée par les glaces flottantes. Épuisé de privations et de fatigues, l'intrépide missionnaire arriva le 4 octobre à Nuklukayet, à mi-chemin entre Stewart et Nulato. Le fleuve n'était plus navigable.

Un marchand de fourrures nommé Walker le reçut avec toutes les apparences de l'amitié. Il était cependant l'ennemi acharné des missionnaires. Fuller se lia avec lui et ensemble ils tramèrent un complot pour faire échouer le projet de voyage.

Le journal de Mgr Seghers nous apprend qu'à ce moment Fuller ne parlait presque plus, qu'il était devenu intraitable, acariâtre, grossier, menaçant même.

Monseigneur dut rester à Nuklukayet jusqu'au 19 novembre. Il profita de cette courte halte pour instruire les Indiens dont il était connu et aimé depuis longtemps.

Lorsque le froid eut consolidé la glace sur le Yukon, il partit avec Fuller et deux Indiens comme guides. Trois cents milles le séparaient encore du terme de son voyage.

Le 21 novembre, la caravane arriva chez un marchand russe appelé Korkorin qui reçut Mgr Seghers très aimablement.

Cet homme ayant remarqué les mauvaises dispositions de Fuller, résolut d'accompagner l'Archevêque jusqu'à Nulato pour le protéger. Malheureusement, le lendemain matin il avait changé d'idée. Les voyageurs passèrent la nuit du 26 dans un camp à Yetsettletok.

Une journée encore, et Mgr Seghers reverra ses chers sauvages de Nulato... Mais non, sa vie se terminera avant le lever du soleil.

Le matin, vers cinq heures, Fuller, armé de son fusil, s'approche de l'Archevêque qui repose encore. « Évêque, lève-toi ! » lui crie-t-il ; puis il couche le missionnaire en joue. Celui-ci s'assied sur son séant, et voyant le fusil braqué sur lui, il fait le signe de la croix, incline la tête et croise les bras sur sa poitrine dans un acte de suprême résignation. Fuller fait feu sur lui. Monseigneur tombe sous la balle meurtrière. Une âme de martyr s'était envolée vers le ciel : la terre de l'Alaska avait bu le sang de son apôtre ! Confiance, la moisson évangélique y germera un jour : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

L'un des Indiens, encore enveloppé de ses couvertures de lit, fut témoin du meurtre ; l'autre, sur la demande de Fuller, était allé chercher de la glace pour le thé du matin. Dans ces froides régions, c'est le seul moyen de se procurer de l'eau.

Effrayés, les deux Indiens s'enfuirent à Nulato.

L'assassin, resté seul, traîna le corps du saint Archevêque jusqu'à Andreaofsky, où demeuraient quelques marchands de l'*Alaska Commercial Company*. Plus tard, la dépouille mortelle fut respectueusement transportée à Saint-Michel.

Quelqu'un nous a raconté que pendant la nuit du 26 au 27 novembre 1886, M. Hylebos, vicaire général de Portland, qui avait été le compagnon de voyage de Mgr Seghers à Rome et à Gand, vit en songe l'Archevêque tué d'un coup de fusil. Vivement impressionné, il écrivit son rêve et constata huit

mois plus tard, lorsque le monde civilisé connut la mort tragique de Mgr Seghers, qu'il avait vu dans son sommeil l'horrible meurtre du saint Évêque.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les révérends Pères Jésuites poursuivent l'évangilisation de l'Alaska

Dès que l'hiver fut passé, les RR. PP. Tosi et Robaut descendirent le Yukon pour aller rejoindre Mgr Seghers, ainsi qu'il avait été convenu. Ils s'attendaient à le revoir en bonne santé et satisfait de ses succès apostoliques. Quelle ne fut pas leur surprise lorsque, chemin faisant, ils apprirent l'assassinat de l'Archevêque.

Tout d'abord, ils ne voulurent point croire à cette nouvelle ; mais chaque poste indien confirmant le navrant récit, ils durent déférer à l'unanime témoignage. En toute hâte, ils se dirigèrent vers Saint-Michel où ils retrouvèrent les restes du prélat martyr non encore inhumés, enfermés dans un cercueil entouré de glace pour préserver de la corruption la dépouille du grand missionnaire.

Le meurtrier Fuller y vivait absolument libre. Les deux religieux refusèrent de le voir.

Le Père Tosi espérait que l'un des steamers qui abordent à Saint-Michel chaque année, prendrait ces restes précieux à bord. Déçu dans son attente, il dut enterrer l'Archevêque dans le petit cimetière russe de Saint-Michel. Sur la tombe du martyr, on planta une grande croix brune.

R. P. Tosi, S. J.

Dormez en paix votre dernier sommeil sous les bras protecteurs de l'auguste signe du salut, ô grand Archevêque, en attendant que votre ville épiscopale réclame vos restes vénérés.

Après avoir donné la sépulture à l'illustre défunt, le Père Tosi s'embarqua pour Victoria afin d'y porter le lugubre message et de presser les autorités religieuses dans la poursuite de la mission alaskasienne.

Le meurtrier de Mgr Seghers, enfin arrêté sous sa tente, fut conduit à Sitka, la capitale du territoire de l'Alaska, pour y subir son procès. Vers la fin de l'année 1887, il fut traduit devant les tribunaux.

Les débats furent longs. Le jury délibéra pendant soixante et une heures et sortit avec un verdict conçu dans ces termes : « Nous trouvons le prisonnier coupable de meurtre. » Fuller fut condamné à dix ans de travaux forcés et à une amende de mille dollars.

Le 17 juillet 1887, le R. P. Tosi arrivait à Vancouver. Un immense cri de douleur s'éleva de toute la côte occidentale de l'Amérique du Nord à l'annonce de la mort de l'Archevêque. Prêtres, religieux et fidèles déploraient la perte de l'apôtre infatigable qui avait consumé son cœur et sa vie aux laborieuses missions de l'île Vancouver, de l'Alaska et de l'Oregon.

Au couvent de Victoria, la consternation fut à son comble. Aujourd'hui encore je ne me rappelle pas sans de vives émotions cette heure douloureuse

entre toutes. Notre retraite allait commencer quand M. l'abbé Mandart, qui avait accompagné Mgr Seghers dans un précédent voyage en Alaska, nous transmit la pénible nouvelle. Suffoquées par la douleur, les Sœurs ne purent échanger une seule parole de la journée. Rien que des sanglots et des prières ! Seules les pensées de la foi pouvaient consoler notre deuil. Aussi, chacune y eut-elle recours dans le silence fécond de la récollection.

Le R. P. Tosi ne tarda pas à venir nous offrir ses sympathiques condoléances. Il nous donna tous les détails connus de l'assassinat.

Comme je parlerai encore souvent dans la suite du bon Père Tosi, j'esquisserai dès maintenant son portrait. Il était assez grand de taille, mais fluet. Sur sa figure très expressive, brunie par le soleil et par les intempéries des saisons, rayonnait la bonté. Sa conversation dénotait un esprit vif et clairvoyant. D'ordinaire, il portait le costume des Indiens du Nord.

Sa visite apporta un adoucissement à notre chagrin.

Si, à ce moment, nous eussions connu ses pensées intimes, si nous eussions su qu'il comptait sur notre concours pour continuer l'œuvre de Mgr Seghers, toutes, d'un seul geste, nous serions tombées à ses pieds en lui disant : « Me voici, je suis à votre service ! » Mais le missionnaire ne souffla mot de son projet. Il se contenta de consulter et de sonder le terrain.

On apprit plus tard qu'il avait soumis son plan d'évangélisation à M. l'abbé Jonckau, vicaire général du diocèse de Victoria, et qu'il s'était rendu aux Montagnes Rocheuses dans le dessein d'obtenir des recrues pour sa chère mission alaskasienne.

Il en revint accompagné du R. P. Ragaru, du Frère Gordiano, et avec l'espoir de recevoir d'autres confrères l'année suivante.

Affrontant les dangers de la fameuse passe de Chilcoot, les trois missionnaires purent atteindre Nulato avant l'hiver. Véritables avant-gardes des soldats du Christ, ils promenèrent leurs explorations aux alentours du poste, en compagnie d'Indiens dont ils apprirent la langue et maints renseignements utiles.

C'est dans un de ces voyages que le Père Tosi eut la bonne fortune de rencontrer un enfant de dix ans, le petit André, fils d'Antoska, baptisé par Mgr Seghers lors de son premier voyage en Alaska, en 1876–1877. Le garçonnet s'attacha aux Pères et les suivit partout, leur rendant d'inappréciables services comme interprète et compagnon de route. Il déployait une grande logique en argumentant avec les sorciers qui exerçaient un pouvoir immense sur les indigènes ignorants et crédules. Chaque fois que s'offrait une joute avec ces imposteurs, André s'en réjouissait. Humiliés de leurs échecs, les sorciers refusèrent dans la suite d'entamer toute discussion avec le jeune chrétien. André promettait beaucoup pour l'avenir ; mais tant d'espérances en fleurs furent moissonnées sans pitié par la mort. Les religieux lui gardent encore le meilleur des souvenirs.

Dès le printemps de 1888, le R. P. Robaut descendit le Yukon jusqu'à Koserefsky où il découvrit un site favorable à la fondation d'une mission centrale. Il lui donna le nom de *Sainte-Croix* pour obtempérer au désir formel de Mgr Lootens, flamand d'origine, ancien évêque d'Idaho en repos à Victoria, qui avait remis aux deux premiers missionnaires jésuites de l'Alaska une relique de la vraie Croix, à condition de baptiser sous le nom de *Sainte-Croix* la première mission qu'ils y établiraient.

Sainte-Croix, bénie du Seigneur, devint le foyer d'où la lumière de l'Évangile rayonna sur tout le territoire.

Sainte-Croix reçut aussi les trois premières religieuses missionnaires : trois Sœurs de Sainte-Anne. Je fus du nombre des heureuses privilégiées.

Sainte-Croix, ô chère *Mission Sainte-Croix*, que de doux souvenirs évoque ton nom !... Quelles consolantes réminiscences tu réveilles en mon âme de vieille missionnaire !... De nouveau je l'affirme :

Se souvenir, c'est revivre.

CHAPITRE TROISIÈME

Les soeurs de Sainte-Anne en Alaska

LE VOYAGE — De Victoria à San Francisco

A la demande du R. P. Tosi, M. l'abbé Jonckau, administrateur du diocèse de Victoria, sollicita le secours des Sœurs de Sainte-Anne pour collaborer à l'œuvre alaskasienne. Croyant que l'extrême rigueur du climat compromettrait la santé des Sœurs, le Conseil majeur de la Communauté n'accueillit pas favorablement sa demande. Loin d'être découragé par ce refus, M. l'abbé Jonckau revint immédiatement à la charge. Encouragée par Mgr Fabre, évêque de Montréal, Mère Marie-Anastasie, Supérieure générale, décida enfin la fondation.

Dès les premiers jours d'avril 1888, trois Sœurs reçurent leur obédience pour l'Alaska : Sœur Marie-Étienne, supérieure, Sœur Marie-Pauline et Sœur Marie-Joseph-Calasanz — l'humble auteur de ces pages missionnaires. Franchement, je ne m'attendais pas à une telle faveur.

Le départ était fixé au 28 avril. Après une cérémonie des plus touchantes à la chapelle du couvent de Victoria et les adieux à nos chères consœurs, nous partîmes pour le port. Mère Marie-Anne-de-Jésus, Supérieure vicariale, et Sœur Marie-de-la-Providence nous accompagnèrent jusqu'au bateau L'UMATILLA.

Sœur M.-Étienne,
Supérieure

Sœur
Marie-
Pauline

Sœur
Marie-Joseph-Calasanz

Les trois fondatrices de la Mission Sainte-Croix

M. l'abbé Jonckau nous gratifia de beaux ornements d'autel, car Jésus devait loger chez nous... Il nous remit aussi une bourse bien garnie pour défrayer notre voyage et payer nos autres dépenses. Avant le départ du steamer, il nous donna sa dernière bénédiction. Elle venait opportunément réconforter nos cœurs : le coup qui tranche les dernières attaches ébranle si fort l'âme humaine...

Le voyage fut magnifique. Le premier mai, nous débarquions à San Francisco. Les Sœurs de la Merci nous reçurent à bras ouverts à leur hôpital Notre-Dame, et pendant treize jours qu'elles nous hébergèrent, elles nous témoignèrent une continuelle sollicitude.

Le jour de mon arrivée à l'hôpital étant mon troisième anniversaire de profession religieuse, je renouvelai privément mes vœux à la chapelle conventuelle. Le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, me remplit des joies spirituelles qui accompagnent les grands sacrifices consentis pour son amour. Que je me sentais heureuse de lui offrir ce jour-là un don supplémentaire !

Pour agrémenter notre séjour prolongé à San Francisco, les Sœurs nous invitèrent à visiter leur école de réforme. Une centaine de jeunes filles y refaisaient leur éducation manquée. Ce qui, de prime abord, nous frappa, ce fut le contraste saisissant entre les anciennes et les nouvelles élèves de l'institution. Autant celles-là étaient réservées, polies et avenantes, autant celles-ci étaient audacieuses, grossières et détestables. Le croirait-on ? Parmi ces

rebuts de l'humanité, nous avons rencontré une sainte fille, une vraie sainte au dire des religieuses, ses maîtresses. Elle appartenait à une famille aisée. A la suite des calomnies de ses propres parents, elle avait été internée à l'école de correction. Elle y demeurait depuis près de trente ans, se livrant à de continuelles austérités pour les péchés des hommes, toujours résignée, toujours courageuse, toujours admirable de confiance et d'amour de Dieu. J'appris plus tard qu'elle était morte peu de temps après notre passage à San Francisco. Quel accueil chaleureux le doux Maître dut faire à cette âme expiatrice !

La Supérieure de l'établissement, Mère Russell, nous remit une bourse porte-Dieu, artistiquement confectionnée par l'innocente et pieuse détenue. Nous la gardons comme une relique dans notre petite chapelle de mission.

Dès que la chose fut possible, nous entrâmes en relation avec les agents de l'*Alaska Commercial Company*. Ces hommes nous donnèrent de précieux renseignements au sujet de notre nouvelle patrie. Ils nous montrèrent aussi leur musée. Les spécimens de l'Alaska nous intéressèrent particulièrement. C'était un premier contact avec les choses matérielles du pays à civiliser, une préliminaire étude zoologique, minéralogique et ethnologique qui projetait quelque lumière sur notre future condition de vie...

Une visite aux magasins de la ville s'imposait ; on ne part pas pour l'Alaska sans songer à se pourvoir d'ustensiles de cuisine et de lits... Nous achetons aussi une machine à coudre.

Dans la circonstance, le bon Père Marachi, s.j. procureur, se montra extrêmement serviable. Volontiers il se chargea du transport de notre bagage afin de nous enlever tout souci. Cependant, il voulut éprouver notre courage. Pour cela, il nous représenta les énormes difficultés que nous rencontrerions dans la vie missionnaire. Si sombre était le tableau qu'il déroula sous nos yeux que Sœur Marie-Étienne en paraissait déconcertée. L'épreuve heureusement ne dura guère. La pensée des âmes à sauver éveilla en elle un triomphant *sursum*. Plus loin que le sacrifice il y a le Cœur ouvert de Jésus . .

DE SAN FRANCISCO À UNALASKA

Après avoir augmenté notre lingerie de quelques chauds vêtements d'hiver, la révérende Mère Russell eut l'aimable bienveillance de nous accompagner jusqu'au bateau appelé SAINT-PAUL.

Des amis des missionnaires nous attendaient au port avec des paniers de provisions diverses ; la charité a toutes les intuitions ! A bord, nous saluons avec bonheur le R. P. Genna, s.j., et le Frère Rosati, destinés, eux aussi, à la mission alaskasienne. Un certain Monsieur Tingle et son fils complétaient la liste des passagers.

Plus que jamais nous sentions le besoin d'être fortifiées par la prière, de faire des provisions spirituelles afin de pouvoir distribuer ces biens aux âmes encore païennes vers qui la Providence nous conduisait. Oh ! la sublime chose que la prière. . . Comme elle élève ! Comme elle réconforte ! Comme elle

console et nourrit l'espérance !... Quand on prie en commun, Dieu est là, et avec Dieu, peut-on ne pas être heureux et confiant en l'avenir ?...

Excepté à l'heure des repas, où nous entendons le bavardage et les plaisanteries de M. Tingle, les distractions sont plutôt rares.

Malgré le calme de l'Océan, Sœur Marie-Étienne et surtout Sœur Marie-Pauline payent leur tribut à la mer ; elles ne peuvent s'alimenter pendant plusieurs jours. Quant à moi, je n'ai qu'à compatir aux souffrances des autres et à leur prodiguer mes soins.

Autre épreuve. Le vingt-trois mai, vers sept heures, le ciel s'assombrit soudainement, le vent se déchaîne, les flots se gonflent et se brisent avec fracas sur le bateau. Nous volons sur la crête des vagues pour tomber l'instant d'après dans des gouffres profonds. Notre steamer est tourmenté de mille manières et en tous sens. Il semble être le jouet de l'Océan. Le capitaine Erskine avoue n'avoir pas essuyé pareille tempête dans les vingt-cinq ans de sa vie de marin. A tout moment, la mort se dresse inévitable. Sœur Marie-Pauline et moi nous récitons de continuels actes de contrition.

Un incident se place ici. Sœur Marie-Étienne qui occupe seule une cabine, se sent tout à coup ensevelie sous une colonne d'eau. Elle appelle au secours et implore une dernière absolution. Le R. P. Genna se penche pour regarder du haut de la balustrade et manque de rouler dans l'Océan.

A la prière angoissée de la nuit succéda le chant de l'action de grâces quand le ciel se rasséréna sur les

quatre heures du matin. Revenues de notre frayeur, nous étions toutes confuses à la vue du brave capitaine se tenant ferme au gouvernail et préoccupé seulement d'accomplir son devoir.

Vers huit heures, un calme parfait régnait sur la mer, et cinq heures après, le bateau entrait dans la petite baie de l'île Unalaska. Cette île fait partie des Aléoutiennes, véritable chapelet d'îlots situés au sud-ouest de la péninsule alaskasienne, entre la mer de Behring et la Sibérie.

La mer était encore couverte de glace. En attendant l'ouverture de la navigation, nous dûmes stationner à Unalaska. Pendant ce temps-là, le SAINT-PAUL se rendit à d'autres îles de l'archipel, ainsi qu'aux îles Saint-Paul et Saint-Georges, encore plus au nord, pour y chercher des fourrures.

Unalaska était le point de convergence de tout le commerce du Nord. Stewart, Forty Mile, Nuklukayet, Kokrine envoyaient leurs produits à l'*Alaska Commercial Company* qui y avait ses entrepôts. On m'a dit que cette Compagnie exportait, chaque année, environ cinquante mille peaux de phoque, d'ours, de chats sauvages, de renard, de loup, de castor, de martre, ainsi que des objets confectionnés par les Esquimaux, du charbon et de l'or. Longtemps avant la découverte des mines du Klondyke qui attira nombre d'aventuriers vers l'Alaska, la Compagnie exploitait à ses frais le précieux métal.

Une quarantaine de maisonnettes, habitées par des descendants de blancs, nés au pays, constitue le

village ou plutôt le poste d'Unalaska. Toutes sont peinturées en rouge, couleur qui tranche fort sur la neige et les glaces environnantes.

Au signal de l'arrivée d'un bateau, toute la population est sur pied. Chacun se porte à sa rencontre. C'est l'événement capital de l'année. Hommes, femmes et enfants se font débardeurs. Il y a plaisir à voir leur ardeur à l'ouvrage.

Un Allemand, M. Rodolphe Neumann, inspecteur en chef de la Compagnie, vint le premier nous souhaiter la bienvenue. Le R. P. Tosi avait fait sa connaissance l'année précédente et s'était acquis son estime. Ce bon Monsieur devint aussi pour nous un ami dévoué. Chaque année, il nous faisait parvenir deux caisses remplies de vin doux. On comprend que par le froid des longs mois d'hiver, cette liqueur nous était une précieuse réserve. M. Neumann continua ainsi ses charités jusqu'à sa mort. Il y a quelques années, sa petite-fille se fit religieuse dans notre Communauté sous le nom de *Sister Mary of the Holy Cross*

SÉJOUR À UNALASKA — Du 24 mai au 20 juin 1888.

Arrivées au port d'Unalaska, nous passons encore trois jours sur le SAINT-PAUL, puis nous partons avec notre bagage pour aller demeurer dans un *hangar de la Compagnie*, à un demi-mille du village. Rien que deux pièces superposées. Le R. P. Genna et le Frère Rosati s'installent au grenier. Trois petits lits qui pourraient être plus propres et plus

confortables — soit dit en passant — constituent l'ameublement. Les bons religieux les laissent à la disposition des Sœurs. Pour eux, ils coucheront sur le plancher, enveloppés dans leur couverture de laine.

Dans la suite, on nous apporta deux chaises et un bassin pour notre toilette. Il n'y avait pas de poêle pour apprêter nos repas ; c'est pourquoi les agents de la Compagnie nous invitèrent à prendre notre réfection dans un de leurs magasins. Plus tard, un Chinois fut chargé de nous apporter notre nourriture.

Le R. P. Genna que nous entendions prier à haute voix et le Frère Rosati qui ne levait jamais les yeux, nous étaient de vrais modèles de piété et de modestie religieuse. Le premier nous rappelait sans cesse la nécessité de la mortification. Impossible parfois de réprimer un sourire : nous n'avions aucune chance de prendre nos aises et de satisfaire nos goûts à table.

Et maintenant que faire pour passer le temps ? — Le matin, nous avions le bonheur d'assister à la sainte messe que célébrait le bon Père Jésuite dans sa misérable chambrette ; puis, à intervalles réguliers, nos exercices de piété venaient interrompre nos études de vocabulaire russe. Remarquons que l'Alaska avait appartenu à la Russie jusqu'en 1867, époque où la presqu'île fut achetée par les États-Unis. En 1888, la langue russe y prédominait encore.

Parfois aussi pour détendre nos muscles et tromper les ennuis de cette halte prolongée, une promenade s'inscrivait au programme. La contrée ne

manque ni de grandiose ni de pittoresque. D'un côté, la mer, ordinairement calme et paisible. Le soleil, toujours très bas à l'horizon — comme dans tous les pays de l'extrême Nord — y verse ses plus belles couleurs. De l'autre côté, des montagnes d'une très grande altitude survolées par des aigles puissants. Et dans ce cadre, une vallée où croissent des arbustes vert sombre, mais on n'y voit aucun arbre. Une infinité de ruisseaux arrosent ces terres. Puis, comme pour rappeler le néant des choses terrestres, un petit cimetière russe complète la scène. « Memento, homo, quia pulvis es... »

La vue de ce sublime spectacle était une fête pour notre âme, un puissant motif de nous élever vers Dieu, source de tout bien et de toute beauté. Oh ! qu'il nous tardait de le faire connaître aux pauvres indigènes !

Les montagnes nous attiraient comme un aimant. Le panorama sur une telle élévation devait être si impressionnant !... Véritables alpinistes, Sœur Marie-Pauline et moi escaladons en deux heures le sommet de l'une d'elles. Quel tableau majestueux se déroule alors sous nos yeux émerveillés ! Quelle indescriptible magnificence nous ravit ! mais aussi quel froid glace nos veines !... Pour ne pas geler, il faut nous résoudre à descendre sans sursis de notre observatoire.

La fête du Sacré-Cœur marque, sans contredit, notre plus beau jour à Unalaska. Nous voulions la célébrer dignement, mais comment faire ?... Il est vrai que nous avions nos voix pour chanter l'Amour,

mais rien d'autre. En fait de cantiques et de motets, que savions-nous d'ailleurs ? Sœur Marie-Pauline ne se rappelait qu'un *O cor*, *Amoris Victima* et un *Ave*, *Maris Stella*. Sans doute, c'était quelque chose, mais pas assez pour glorifier le Seigneur... Sœur Marie Étienne connaissait les paroles d'un cantique au Sacré-Cœur, mais n'en avait pas la musique. L'affaire était donc d'adapter des airs. Nous avions beau chercher, nous n'en trouvions point. Alors, j'essayai la *Brabançonne*, ce qui réussit à merveille. Sœur Marie-Pauline qui n'avait jamais entendu cette mélodie, l'aima, et moi donc qui en faisais hommage au Sacré-Cœur, j'exultais !...

Durant la messe, nous avons chanté à pleins poumons non seulement les hymnes latines, mais aussi le cantique anglais sur l'air de mon « chant national ».

Le Père Genna vint nous remercier et nous complimenter. Nous étions tellement heureuses que nous nous croyions au troisième ciel... C'était comme si Notre-Seigneur Lui-même était venu nous dire : « Je suis content de vote bonne volonté. »

Peu après la fête du Sacré-Cœur, un steamer américain, le BEAR, jeta l'ancre dans le port d'Unalaska. Le capitaine Healy, frère de Mgr Healy, évêque de Portland, Maine, et du R. P. Healy, le commandait. Ce navire venait chaque été dans ces parages pour protéger le commerce des Américains. Le capitaine eut l'amabilité de nous faire une visite. Il demanda pour ses marins catholiques la faveur

d'assister à la sainte messe le lendemain, qui était un dimanche. Le R. P. Genna acquiesça à son désir avec un cordial empressement.

Les gens de l'équipage nous arrivèrent vers huit heures, heureux comme des oiseaux qu'on aurait mis en liberté. Les uns dressèrent l'autel contre le mur du hangar ; les autres coururent au champ pour y cueillir de la verdure et des fleurs afin de parer l'autel et d'en orner le mur.

Qu'il était édifiant de voir ces matelots assister pieusement au saint sacrifice et adorer l'Hostie ! Il valait la peine d'entendre leurs remerciements au R. P. Genna qui leur avait procuré cette fête.

O religion, que tu offres de consolations à ceux qui s'attachent à tes rites sacrés !

D'UNALASKA A SAINT-MICHEL — Du 20 au 29 juin 1888

Le 20 juin, le SAINT-PAUL devait partir pour Saint-Michel, situé à l'embouchure du Yukon. Avant de nous y embarquer, nous remerciâmes avec effusion notre bienfaiteur M. R. Neumann.

Le lendemain, nous voguions sur la mer de Behring qui, à cette date, ressemblait à un vaste champ de glace. Le bateau devait se frayer un chemin à travers les banquises. Le 22, nous cotoyions les dernières îles Aléoutiennes. Un grand nombre de phoques étaient couchés sur la grève. Les quatre jours suivants furent sans couleur. Toujours des glaçons flottants.

Le 27, les marins jetèrent l'ancre en face de Saint-Michel, mais en pleine mer : l'eau étant trop basse. Une autre embarcation nommée LE YUKON nous transporta au rivage.

Les RR. PP. Tosi, Robaut et Ragaru, venus au port pour rencontrer leurs confrères, furent à la fois heureux et surpris de nous apercevoir : ils ne nous attendaient pas cette année-là. Le premier nous dit : « Vous êtes trois religieuses. Très bien ! Tant mieux ! Mais je vous en préviens, rien n'est préparé pour vous. Soyez quand même les bienvenues ! »

C'était le 29 juin, fête de l'apôtre saint Pierre.

Le R. P. Tosi nous conduisit chez M. Henri Neumann, frère de Rodolphe, que nous avions connu à Unalaska. Il nous accueillit avec bienveillance et mit une chambre à notre disposition pour tout le temps de notre séjour à Saint-Michel. Comme à Unalaska, nous allions prendre nos repas chez les agents de la Compagnie.

SEJOUR DE DEUX MOIS A SAINT-MICHEL — Du 29 juin au 27 août 1888

A Saint-Michel, nous nous trouvions dans le champ d'apostolat des Pères Jésuites. Visiblement, le R. P. Tosi, Supérieur et futur préfet apostolique de l'Alaska, s'était attiré l'estime et l'amitié des agents de la Compagnie et de tous les hommes de commerce du pays. Et nous avions le bonheur de jouir de ces sympathies. M. H. Neumann était animé pour nous des mêmes bons sentiments et du même dévoue-

ment que son frère. Il nous confia l'éducation de sa gracieuse fillette Anutka, âgée de trois ans. Elle fut notre première élève à Sainte-Croix. D'autres personnes nous entourèrent aussi de leur bienveillance : M. Green, M. Peterson et sa brave femme qui firent instruire leurs enfants à notre couvent ; M. et Mme Waldron imitèrent leurs exemples. Olga, leur fille, entra au noviciat de Lachine, mais ne persévéra point.

Le R. P. Tosi stationna à Saint-Michel, tandis que les RR. PP. Robaut et Genna et le Frère Rosati se rendirent à Koserefsky — maintenant *Sainte-Croix* — pour nous y préparer un logement.

Quel bonheur d'avoir rencontré un directeur tel que le R. P. Tosi ! Je l'avais vu à Victoria en 1887, et il m'avait fait l'impression d'un missionnaire à l'âme très apostolique. Depuis, j'en avais appris beaucoup de bien, mais qu'était-ce en comparaison de la réalité ?

Quand on a dit que ce bon religieux était intelligent, clairvoyant, courageux, pieux et mortifié, patient dans les souffrances et le support des défauts d'autrui, on n'a énuméré qu'une faible partie de ses qualités. Pour achever le portrait moral, il faut ajouter, en y appuyant, qu'il avait un cœur compatissant, une charité joyeuse dont le doux rayonnement réchauffait tous ceux qui l'approchaient. Par une pointe de finesse et un sympathique sourire, il savait dissiper les nuages de tristesse qui pouvaient assombrir une âme.

Le R. P. Tosi était un vrai type de religieux et de missionnaire. S'il avait un défaut, c'était de trop s'oublier et de ménager trop peu ses forces. Usé avant le temps, il mourut le 14 janvier 1898, moins de dix ans après la fondation de la *Mission Sainte-Croix*. Nous ne l'oublierons jamais !...

UN MOT DE SAINT-MICHEL

Cette région n'est pas jolie. La vie végétative y compte peu d'espèces de plantes. Vainement on y chercherait un buisson ou même un seul arbuste. Le sol, couvert de mousse et d'herbe, manque absolument de relief et de pittoresque. Le terrain est si plat que l'œil plonge sans obstacle à des distances incommensurables.

L'unique chose qui vaille la peine d'être notée, ce sont les longs jours d'été. Le soleil se lève à minuit et demi et se couche à onze heures et demie du soir. Pendant l'heure de nuit, il fait assez clair. Plus tard, au solstice d'hiver, nous apprendrons à nos frais ce que sont les jours de froidure dans le voisinage du pôle nord.

Nos journées à Saint-Michel sont tellement apparentées à celles que nous avons vécues à Unalaska que je ferai silence sur notre emploi du temps. Je parlerai plutôt de nos fréquents pèlerinages au petit cimetière russe. La dépouille mortelle de Mgr Seghers y repose encore sous la rude croix de bois. Des mains amies viennent parfois déposer des fleurs sur sa tombe solitaire. Nous y prions avec ferveur.

O toi, grand Archevêque, qui as voulu la conversion des indigènes de l'Alaska, obtiens-nous de

Dieu la grâce de convertir ce malheureux peuple ; donne-nous le courage et la force nécessaires pour devenir des instruments utiles entre les mains du Seigneur.

Nous approchons du terme de notre voyage. Nous y songeons en fabriquant une tente qui nous abritera dans l'éventualité où notre cabane ne serait pas construite à notre arrivée à Sainte-Croix. Pour témoigner notre gratitude aux Sœurs de la Merci de San Francisco qui nous ont hospitalisées si bienveillamment, je tricote une pale en dentelle de Bruxelles que je leur adresserai à la première occasion.

Rien qu'un incident vient rompre la monotonie de notre vie : l'arrivée des Esquimaux, gens fortement constitués et à face brune. Ils ont descendu le Yukon sur leurs « bidarkas », canots confectionnés en peaux de phoque, pour faire leur vente annuelle à Saint-Michel. Ils échangent diverses fourrures, des nattes, des souliers de fabrication indigène, de petits canots, de l'ivoire du pays sculpté au couteau, contre de la farine, des habits, des perles, des armes et de la poudre. Ces gens demeurent huit jours à Saint-Michel.

Ils mangent de la viande crue et du poisson arrosé d'huile de phoque, et ils dorment, la nuit, sous leurs barquettes renversées !

Nous les avons visités dans leur campement. L'un de ces Esquimaux voulut nous confier deux de ses filles ; mais la plus âgée pleura tellement à la pensée de se séparer de ses parents qu'ils la gardèrent avec eux de même que sa petite sœur.

Le marché présente un spectacle d'une originalité surprenante. Les échanges s'effectuent au milieu des *cris*, des *chants* et d'une *danse nationale* où se déroulent l'histoire du pays et les principaux faits de ses héros.

La danse eut lieu entre la maison et les hangars de la Compagnie. Sur une estrade adossée à cette dernière construction, se tenaient les Esquimaux avec leurs tambours. Les Indiens de Saint-Michel étaient assis en face. Le R. P. Tosi et les trois religieuses, invités comme spectateurs, étaient installés entre les deux groupes.

Six hommes et deux femmes s'avancent au milieu de la place. Au son des tambours, deux des danseurs agitent les bras à droite et à gauche, frappent la terre de leurs pieds, se tordent, crient et hurlent d'après la cadence des tambours. Les quatre autres hommes et les deux femmes ont chacun un rôle spécial à jouer. Ils se tordent les bras et les jambes de toutes les manières possibles et impossibles. Les hommes accomplissent ces contorsions d'une façon violente, tandis que les femmes exécutent des mouvements élégants et plus doux.

Après quelques minutes, la sueur ruisselle sur le corps des uns et des autres. Cependant, ils continuent leurs danses pendant une heure.

Tout cela nous étonnait, car nous n'en comprenions pas le sens allégorique.

Ce qui attirait notre attention, c'étaient les gestes d'imitation des petits sauvages liés sur le dos de

leurs mères. Ils mimaient la danse des anciens selon la mesure indiquée par le roulement des tambours.

Vraiment, l'amour de la musique est inné chez les Esquimaux. Plus tard, j'ai constaté la même chose à Sainte-Croix. Souvent, les enfants sollicitaient la permission d'exécuter une de leurs danses. Je l'accordai trois fois, et chaque fois je m'en repentis. Leur esprit en restait bouleversé, et les deux ou trois jours suivants je pouvais à peine les maîtriser.

DE SAINT-MICHEL À SAINTE-CROIX — Du 27 août au 4 septembre.

Le jour de notre départ pour Sainte-Croix se leva enfin. C'était le 27 août, jour de ma fête patronale. A bord du YUKON, nous remontâmes le fleuve du même nom.

Outre le capitaine Peterson et les sauvages qui étaient de service pour charger et décharger les marchandises, il y avait sept passagers : le R. P. Tosi, trois Sœurs de Sainte-Anne avec la petite Anutka Neumann, notre première élève, un prêtre schismatique russe et un diacre de la même religion.

Le prêtre schismatique était l'homme le plus gros que j'aie jamais vu de ma vie et un parfait indigène, assez poli du reste, passablement propre et bien habillé. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. En plus de la langue russe et de la langue anglaise, il parlait les deux idiomes du pays : savoir l'*innuit* et le *malamut*. Il débarqua trois jours plus

tard à son poste de mission. Le diacre était un métis descendant d'un père blanc et d'une mère indienne. Il pouvait bien avoir vingt-cinq ans. Il se rendait comme nous à Koserefsky. Les sauvages ne se montrèrent pas trop farouches vis-à-vis du prêtre russe, du diacre et du R. P. Tosi. Quant à nous, qui désirions tant observer de près leur manière de vivre, leur conduite et leurs coutumes, il ne nous a été donné de les voir qu'à distance.

L'admirable fleuve que le Yukon ! Il coule entre deux rives d'un caractère contrastant. Au nord, de hautes et massives montagnes, des pics, des falaises abruptes. Au sud, des pays bas et marécageux s'étendant à perte de vue. Le Yukon est si large que rarement on peut apercevoir à la fois les deux rives. A son embouchure, il mesure encore près d'une lieue de largeur. De nombreux bancs de sable émergent sur son parcours ; de là vient que la navigation y est dangereuse.

Nous avançons lentement parce qu'à chaque station, il faut ou charger ou décharger le bateau. On y embarque en quantité du saumon salé et fumé, ainsi que des barils d'œufs d'oies et de canards sauvages. Durant tout le voyage, ces œufs-là figurent à chaque repas sur notre table en compagnie des biscuits *Boston*.

Le pays, tout à l'heure monotone et sans vie, change bientôt d'aspect. Dans l'immense vallée qui borde la rive et dont probablement jamais homme n'a foulé le sol, on voit des buissons et des arbustes isolés. Un peu plus loin, des arbres, de

plus en plus gros et élevés, atténuent la grisaille du paysage. Naturellement, jaillit de notre cœur ce verset du *Benedicite :* « Herbes et plantes qui naissez de la terre, bénissez le Seigneur. » Mais il fait trop froid pour stationner sur le pont... Nous rentrons. Déjà nos pensées sont ailleurs : je veux dire à *Sainte-Croix !...*

Le 4 septembre, de bonne heure, nous étions prêtes à débarquer avec la petite Anutka que nous tenions par la main... Il était six heures et demie quand le bateau signala son arrivée au port.

Dieu soit béni ! Nous sommes enfin à *Sainte-Croix !* Oh ! la date du 4 septembre 1888, elle restera gravée dans mon esprit aussi longtemps que je vivrai !

CHAPITRE QUATRIÈME

Fondation de la Mission Sainte-Croix
4 septembre 1888

Tous les sauvages du poste, curieux de voir les nouvelles arrivées, étaient accourus au port et, avec eux, le Frère Rosati venu pour nous accueillir. En sa compagnie, nous escaladons lentement une pente montagneuse qui nous éloigne du Yukon ; nous voilà dans la forêt et, quelques moments après, dans la maison que les Pères Jésuites habitent temporairement. Quel abri !... Quatre pieux, un toit et des murs faits de branchages. Nous y pénétrons courageusement. Le R. P. Robaut venait d'y célébrer la messe. « Bienvenue, mes Sœurs ! nous dit-il. Quel dommage ! Ma carabine est chargée depuis deux jours pour exécuter un feu de salve en votre honneur, et je n'ai pu aller au-devant de vous...

« Je suppose que vous avez faim... Approchez de la table. »

Du pain dur comme de la pierre et une tasse de café composent notre premier repas. Nous mangeons cependant avec un appétit superbe et très gaiement même, grâce aux paroles plaisantes du bon Père Tosi qui, à tout moment, excite notre hilarité. Heureuse pauvreté qui nous procure tant de bonheur !

Entre-temps, le R. P. Robaut, encore à jeun, se rendait au bateau pour en rapporter nos effets. De son côté, le R. P. Tosi allait demander à un chasseur d'abattre du gibier pour le dîner.

Et maintenant à l'œuvre : nos malles vont arriver !...

Sœur Marie-Étienne s'occupe de dresser notre tente. Sœur Marie-Pauline s'établit cuisinière, et moi, marmiton avec la petite Anutka. Le poêle, qui mesure deux pieds carrés, est installé dans la maison des Pères. Son tuyau n'est autre chose qu'une série de boîtes à conserve soigneusement abouchées. Mais peu importe : nous apprêterons quand même un dîner de fête.

A dix heures, le chasseur est de retour. Il nous apporte sept oies sauvages. Deux suffiront pour aujourd'hui. En un rien de temps, elles sont au feu. Au dîner, Sœur Marie-Pauline peut servir de la soupe à l'oie, deux oies bouillies et des biscuits de matelot. C'est délicieux !... Le R. P. Robaut qui n'a encore rien pris depuis la veille et qui a traîné des malles et des caisses tout l'avant-midi, peut satisfaire son appétit aiguisé par l'exercice et un jeûne prolongé. Séance tenante, Sœur Marie-Pauline est proclamée cuisinière des Pères et des Sœurs.

Il y a beaucoup d'ouvrage à exécuter sous notre tente dans l'après-dîner. Tout d'abord, nous y installons le crucifix. Ce faisant, je me remémore les vers d'un poète flamand, — probablement Guido Gezelle — que je traduis pour mes compagnes, sans souci de la rime et de la mesure :

Dans votre maison, donnez la place d'honneur à la croix de Jésus-Christ,
Et bien des croix en seront éloignées par la croix de Jésus-Christ.

Sous les regards de notre doux Maître, nous rangeons ensuite les pièces de notre mobilier d'occasion : les boîtes de provisions nous tiendront lieu de chaises, notre cuve à lessive, renversée et couverte d'une nappe, deviendra notre table. Puis nous décaissons les ustensiles de cuisine, les lits et la machine à coudre achetés à San Francisco.

Notre tente aménagée, nous jetons un coup d'œil sur notre ouvrage. « Tout est bien ! » disons-nous. Et notre Sœur Supérieure d'ajouter : « Dorénavant nous prendrons nos repas ici et nous servirons les Pères à leur cabane. »

Avant le souper, l'envie me prit de faire connaissance avec les sauvages qui, en bon nombre, flânaient en curieux autour de notre tente. J'apportai l'harmonium éolien que M. H. Neumann nous avait donné et, au souvenir du Psalmiste, mon âme essaya de glorifier Dieu dans un « *canticum novum* ». Ravis, les sauvages perdaient visiblement de leurs préjugés et devenaient plus apprivoisés. Chez eux, la musique touche toujours une des fibres les plus sensibles du cœur.

A six heures, la petite Communauté s'assit autour de la *cuve renversée*. Sœur Marie-Pauline servit une oie rôtie. Après le souper et les grâces, il fallut songer au repos de la nuit. La chose re-

quérait un travail préalable : disposer l'ameublement de manière à trouver de la place pour étendre nos trois sommiers et nos matelas.

Au lit maintenant ! Oh ! comme il faisait froid sous la tente ! Vite une couverture de laine, puis deux, puis trois, puis quatre et même davantage ! Enfin, nous étions assez réchauffées pour dormir un peu.

En ce premier jour de notre vie missionnaire, nous avions appris à nos dépens ce que comporte de désagréments un séjour sous la tente en Alaska, au mois de septembre : mourir de chaleur durant le jour et geler pendant la nuit.

L'avenir nous dévoilera bien d'autres incommodités, mais à petites doses... Courage ! Derrière la croix, regardons le ciel. Faisons de nous-mêmes une oblation généreuse ; humblement associée à celle du Sauveur, elle obtiendra le salut des âmes et procurera de la gloire à Dieu !...

PREMIÈRE CABANE DES PÈRES À SAINTE-CROIX

Le lendemain, le R. P. Ragaru arriva à la mission après une randonnée aux environs. Il avait embauché une quarantaine d'Indiens pour bâtir la cabane des Pères.

Avant de mettre ses gens au travail, il avait dû couvrir leur nudité. Toute l'étoffe apportée de San Francisco y passa. Je vous dirai à ce sujet que ce

Mission Sainte-Croix en 1888 — Résidence des Pères — Église — Couvent

pauvre peuple se contente d'un vêtement par trop sommaire non seulement en été, mais tant que le froid ne les glace pas trop.

Les Pères ne délibèrent pas longtemps sur le choix des matériaux de construction : pas de pierres dans le pays, mais du bois en abondance. On se dirige donc vers la forêt. Les Indiens abattent des arbres, les scient, les charrient à l'emplacement désigné ; pas toujours cependant selon les indications du P. Ragaru qui ne connaît pas assez leur idiome pour être compris. Ajoutons que le bon religieux s'entend moins en travaux de charpente qu'en théologie et en musique vocale.

Sœur Marie-Pauline et moi, nous nous ressentons un peu de la corvée, car tous ces hommes déjeunent et dînent à la mission. Le matin, nous leur donnons des biscuits ; à midi, une bouillie faite de farine et d'eau. C'est amusant de la leur voir manger. Le R. P. Tosi m'appela un jour et me dit : « Ma Sœur, allez voir ce qui se passe et décrivez-moi la scène.» Les ouvriers plongeaient leurs deux mains dans la marmite et en portaient le contenu à la bouche avec une voracité étonnante. En deux minutes, ils avaient avalé toute la bouillie. Jamais de ma vie je n'avais vu pareille gloutonnerie.

En même temps, je remarquai qu'ils étaient horriblement sales. On me l'avait dit, mais la réalité dépassait tout ce que j'avais pu imaginer. Vous en aurez une petite idée quand je vous aurai dit qu'ils ne s'étaient jamais lavés.

Oublions cette sauvagerie pour retourner à la construction. En quatre jours, la cabane était debout. Il n'y avait pas encore de fenêtres, mais telle quelle, elle était habitable pour quiconque veut suivre Jésus pauvre dans la pratique de l'abnégation et du renoncement. Nous en prenons possession. Les Pères, moins préoccupés d'eux-mêmes que de nous, nous en laissent l'usage jusqu'à ce que notre cabane soit terminée. Nous nous y trouvons beaucoup mieux que sous la tente.

Peu de temps après, le R. P. Tosi engagea deux hommes se dirigeant vers Andreaofsky. L'un, «Miki» Bourque, était canadien-français ; l'autre irlandais. J'ai oublié le nom de celui-ci. Ils achevèrent les travaux de construction, ajustèrent les portes et les fenêtres et bouchèrent les espaces entre les billes superposées. « Miki » Bourque et son compagnon étant d'habiles menuisiers, ils nous fabriquèrent plusieurs meubles, tels que lits, bancs pour la classe et le réfectoire, tables, armoires, tableau noir, confessionnal, et un bel autel exécuté d'après le plan du Père Supérieur.

Le P. Tosi sut tellement stimuler l'ardeur de « Miki » Bourque et de son associé qu'ils travaillaient avec un joyeux entrain jusqu'à une heure avancée de la nuit. « Miki » ne se plaignait jamais de ce qu'on l'accablait d'ouvrage ou qu'on lui demandait des choses trop difficiles pour sa compétence : il était si content d'être au service des Pères... Il venait souvent nous montrer son ouvrage, nous dire quelques

mots pour nous égayer. Il paraissait être l'homme le plus heureux du monde. Sitôt le confessionnal terminé, il nous pria d'aller le voir.

Sûrement, il méritait des félicitations, et nous ne les lui ménageâmes pas. Nos bonnes paroles le portèrent au comble du bonheur. Nous désignant les petites ouvertures de la grille, il se permit de nous taquiner un tantinet : « Mes Sœurs, vos péchés sont trop gros pour passer par ces petits trous... »

La veille de Noël, il avait achevé l'autel.

— Combien vous dois-je pour ce beau travail ? lui demanda la Supérieure, Sœur Marie-Étienne.

— Sœur Supérieure, répondit-il, l'ouvrage a requis trois mois ; mais je suis heureux de n'exiger aucun retour. Ayez seulement la bonté de prier pour moi.

L'hiver étant passé, « Miki » et son compagnon s'éloignèrent de Sainte-Croix. Nous les vîmes partir à regret, ils nous avaient rendu tant de services.

Je suis bien aise de vous dire qu'au contact des missionnaires, la foi s'était réveillée chez cet aventurier qui ne pratiquait plus depuis longtemps. Le jour de la Toussaint, il avait reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie avec un bonheur sensible.

Sœur Supérieure, qui avait contribué à sa réconciliation avec Dieu, lui dit au déjeuner :

— Si votre sœur religieuse savait votre bonheur d'aujourd'hui, elle en bénirait le Seigneur avec vous.

— Oh ! oui, poursuivit « Miki ». Et quand ma bonne mère apprendra ma conversion, elle ne cessera d'en rendre grâces à Dieu... Puis, de grosses larmes perlèrent sur ses joues.

PREMIÈRE CABANE DES SOEURS À SAINTE-CROIX

Pendant que nous travaillions à la résidence des Pères où nous étions provisoirement logées, les sauvages nous construisaient une cabane sur un emplacement situé à quelque quatre-vingt-dix pieds en arrière, sur un terrain plus élevé et mieux protégé contre les vents du nord et de l'est par le contour des collines.

Notre cabane mesurait trente pieds par vingt. Elle était couverte de planches et de terre battue. On la divisa en quatre pièces : le vestibule, la cuisine, la classe et la chapelle. C'était bien petit, mais suffisant pour l'heure. Nous y entrâmes le 13 octobre. Les jours précédents, il était tombé deux pieds de neige, et les Pères occupaient encore leur hutte de branchages.

Le travail abondait à la mission. Sœur Marie-Pauline avait tellement à faire qu'elle en devint malade. Heureusement elle se remit vite. Sœur Supérieure cousait à la machine presque sans cesse et moi, j'accomplissais toutes sortes de besognes. Chaque jour, nous consacrions une heure à l'étude de l'*innuit*.

Premier couvent.

Peut-être seriez-vous intéressés, chers lecteurs, de pénétrer à ma suite dans notre pauvre logis. Vous en aurez tôt fait la visite. Voyez. Comme dans la maison des Pères Jésuites, les murs se composent de troncs d'arbre non équarris, couchés les uns sur les autres. Par-ci par-là, vous remarquez des fentes ; demain elles disparaîtront sous un ciment inconnu en pays civilisé. Nous irons chercher de la mousse sous la neige et nous boucherons tous ces interstices ; puis nous tapisserons de vieux journaux les murs de l'intérieur. Si le vent arrache la mousse ou si la pluie délaie le papier, nous recommencerons chaque fois l'opération.

Faisons le bref inventaire de notre couvent : un *crucifix*, une *statue de la Sainte Vierge*, un précieux *autel portatif*, don du comte de Chambord à Mgr Demers qui légua le pieux souvenir à Mgr Seghers. Le bon Père Tosi en hérita à la mort de l'Archevêque martyr ; il le conservait comme une vénérable relique. Dans une autre pièce, remarquez le *poêle* de trois pieds carrés avec *quatre ronds* et *tuyau métallique*, une *table*, des *boîtes* en guise *de chaises*, un *petit banc* pour la chère Anutka, une *machine à coudre* et des *lits*.

— Mais pourquoi, bien cachés dans un coin, ce balai et cette chaudière ? me demanderez-vous.

— Oh ! ces deux objets jouent un rôle important à la mission. Nous ne pourrions nous en passer. Depuis que les sauvages se sont apprivoisés, ils viennent souvent nous visiter. Ici, ils agissent absolument comme chez eux. Ils s'asseyent sur leurs talons et s'amusent à faire la chasse à leurs poux et à ceux de leurs compagnons. Tous ceux qu'ils parviennent à saisir, ils les mangent avec appétit. Nous ne leur refusons pas l'entrée de notre cabane : ce serait peut-être les éloigner pour toujours de la religion... Non, mais dès leur départ, nous promenons sur le plancher le balai armé d'un torchon mouillé afin d'y faire disparaître la vermine tombée de leurs corps.

Chaque jour, surgissaient de nouvelles incommodités. Elles provenaient de causes multiples et parfois accompagnaient nos travaux domestiques.

LA LESSIVE

A certains jours, nous avions à blanchir le linge. Quelle corvée ! Liquéfier la neige pour se procurer de l'eau était chose facile ; mais où étendre ce linge ?... Nécessairement dans notre maison si étroite. Que d'inconvénients résultaient du procédé ! Sœur Marie-Étienne qui souffrait de rhumatisme depuis son séjour à Unalaska, sentait ses douleurs augmenter avec les froids. Les jours de lessive, ses jambes enflaient davantage à cause de l'humidité de la maison : elle endurait un vrai martyre.

AUTRE DÉSAGRÉMENT

Notre cabane était construite en bois vert. Or, soit un effet du retrait du bois sous l'action de la chaleur, en été, ou de la gelée brisant les fibres végétales, il se produisait des *craquements* assimilables à des coups de canon. Pendant trois ans, réveillées par ces bruits insolites, nous sursautions dans nos lits quand le phénomène avait lieu la nuit.

LA PLAIE DES SOURIS

Bientôt, les souris infestèrent notre maison. Elles s'étaient audacieusement logées derrière les vieux journaux collés sur les murs en guise de tapisserie et dans la mousse qui bouchait les fentes. Elles s'y propageaient étonnamment.

Vous m'alléguerez peut-être que les souris se faufilent partout, qu'il n'est pas nécessaire de leur accorder un paragraphe spécial. A quoi je répondrai qu'elles étaient légion et d'un sans-gêne révoltant. Il est vrai que le jour, elles nous laissaient tranquilles, mais sitôt la lampe éteinte, elles sortaient de leurs cachettes, envahissaient la maison, batifolaient et rongeaient tout. Elles nous passaient effrontément sur le corps et nous empêchaient de fermer l'œil. Elles s'introduisaient partout. En voici un exemple.

Sœur Marie-Pauline conservait, pour la fabrication du pain, de la levure de bière dans un pot. Un matin, le vase était rempli de souris et la levure toute disparue... Que faire pour se débarrasser

d'une si vilaine engeance ? Heureusement nous avions une souricière à cinq attrapes. Nous leur tendîmes le piège. Dix fois le jour la souricière nous livrait ses proies. Eh bien ! malgré tout, les souris pullulaient. Pour une qui disparaissait, dix autres surgissaient... A bout d'expédients pour conjurer le fléau — car c'en était un — nous commençâmes une neuvaine à sainte Gertrude, invoquée spécialement dans de semblables calamités. Grand étonnement au couvent et aussi reconnaissance profonde : avant le neuvième jour nous étions complètement délivrées des souris.

Huit jours plus tard, le R. P. Tosi nous arriva. « Mes Sœurs, nous dit-il, notre maison est toute remplie de souris. J'allais mettre mes bottines ce matin, quand je m'aperçus qu'elles en contenaient toute une nichée. Ne connaîtriez-vous pas quelque moyen de leur faire la chasse ? »

— Mais, mon Père, dit la Supérieure, nous en avions un nombre considérable, et à la suite d'une neuvaine à sainte Gertrude, elles ont déguerpi.

— Ah ! je comprends, reprit le Père. Vous avez prié sainte Gertrude d'envoyer les souris chez nous...

— Non, mille fois non, repartit Sœur Marie-Étienne. Mais nous prierons sainte Gertrude de vous en délivrer comme nous...

JOURS SANS SOLEIL ET SANS LUMIÈRE.

Au fur et à mesure que la saison d'hiver avançait, les jours raccourcissaient visiblement. Le 21 décembre, le soleil se leva à onze heures de l'avant-midi

Soleil de midi en décembre

et se coucha à une heure. Bien que l'aurore et le crépuscule soient plus longs que dans la zone tempérée, nous ne pouvions éteindre la lampe à pétrole avant dix heures de la matinée et, dès deux heures de l'après-midi, il fallait la rallumer.

Outre cet inconvénient provenant de notre rapprochement du pôle, il y avait aussi, pour inter-

cepter la lumière solaire, le givre ou plutôt la couche de glace qui s'attachait aux vitres. La poussière qui y adhérait rendait l'intérieur de la maison encore plus sombre. Il fallait gratter fréquemment cette glace permanente. Plus que toute autre, Sœur Marie-Pauline eut à souffrir de l'obscurité, sa cuisine n'étant éclairée que par une seule fenêtre donnant sur l'épaisse forêt.

Une bonne lampe aurait pu obvier à cet inconvénient, mais la cheminée de la nôtre, fendue ci et là, était couverte de papier gommé pour en retenir les morceaux. En vain aurions-nous songé à la remplacer : le premier magasin était à une distance de deux cents lieues...

LES ANIMAUX SAUVAGES ET LES INDIENS

Sachant que l'Alaska est peuplé de loups et d'ours, vous me demandez s'il n'y a rien à craindre de la part de ces animaux féroces. Jamais ils ne nous ont attaquées.

Quant aux Indiens, ils ne nous étaient pas hostiles. Une fois seulement je vis arriver à la mission un sauvage aux manières louches. J'étais seule : Sœur Supérieure et Sœur Marie-Pauline suivaient les exercices de la retraite annuelle. L'Indien portait une certaine quantité de lapins et de poissons qu'il voulait vendre. J'en achetai quelques-uns que je payai aussitôt en lui remettant du thé et de la farine. Remarquant que mes compagnes ne se trouvaient pas avec moi, il perdit tout à coup

sa réserve et commença à hurler et à me faire des menaces. Sans perdre de temps, je le saisis par le bras et le congédiai. Ma hardiesse le décontenança. Remis de sa déconfiture et de son extrême étonnement, il grommela quelque temps près de la maison, puis il s'éloigna en vociférant : « Vous êtes une sorcière ! »

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que des choses matérielles de la mission. Il est temps que je vous entretienne des âmes que nous voulons sauver.

L'ÉCOLE DE LA MISSION

L'Alaska comprend, selon le récent atlas de Walker (1927), une superficie de 590 884 milles carrés, c'est-à-dire 115 950 milles de moins que la province de Québec. Or, pour convertir les quarante-cinq mille âmes qui y résidaient en 1888, les introduire dans le bercail du Seigneur, les Pères Jésuites décidèrent de parcourir le territoire en tous sens.

Quant à nous, nous allions ouvrir une école, et j'étais désignée comme institutrice. J'avoue que ma nomination me rendit perplexe. Comment m'y prendre pour enseigner aux petits Indiens, moi qui connaissais si peu leur langue ? Je me rappelai alors le proverbe qu'on m'avait appris dans mon enfance : « Fais ce que tu peux et Dieu fera le reste », et j'eus tellement confiance en Notre-Seigneur et en la Sainte Vierge que j'avais hâte de commencer mon apostolat. Tout d'abord, je n'eus pour élève que la petite Anutka. Au mois de novembre, je reçus deux autres fillettes, deux petites sœurs. La plus âgée avait

treize ans ; la plus jeune neuf ans. Celle-ci s'amusait avec Anutka et paraissait s'habituer à sa nouvelle vie ; mais celle-là était ingouvernable. A notre grand regret, il fallut les renvoyer toutes deux. La petite de neuf ans sanglotait en nous faisant ses adieux.

Il est à noter qu'aucun enfant de Sainte-Croix ne venait à notre école par suite de la concurrence du diacre russe qui avait voyagé avec nous sur le Yukon. Son école étant achevée avant la nôtre, il y avait attiré tous les Indiens du poste.

Nous prions avec ferveur le Saint Enfant Jésus de nous envoyer des élèves. Un matin, nous entendons des voix et le crissement de la neige sous des pas d'hommes et d'enfants. Il était quatre heures. En toute hâte, nous nous levons pour voir ce qui se passe au dehors. C'étaient des Indiens qui nous amenaient quinze enfants. Nous allons à leur rencontre et nous ouvrons nos portes aussi larges que possible pour les accueillir. Nous sommes les plus heureuses du monde !

Au déjeuner et au dîner, nous servons à ces enfants du poisson fumé, des biscuits et du thé. Je fais pour eux de la musique, du chant, et je leur apprends des jeux. A deux heures de l'après-midi, je leur donne congé. Enchantés de leur première journée d'école, ils retournent chez eux. Dans la suite, nous avons appris que leurs parents avaient rôdé tout le temps autour de notre maison, les armes à la main, dans la crainte que nous fissions du mal à leurs enfants.

Dieu aidant, la glace fut rompue dès ce premier contact, c'est-à-dire que toute défiance de la part des Indiens s'éteignit à jamais.

Le chiffre des élèves augmentait chaque jour ; bientôt j'en eus quarante-six, et le diacre russe dut fermer son école.

La première semaine, ils se présentaient régulièrement à quatre heures du matin. Peu à peu, nous leur fîmes comprendre qu'il vaudrait mieux arriver quand il commence à faire clair. Ils obéirent. Depuis lors, la classe se fit sans interruption à Sainte-Croix.

Aimeriez-vous, chers lecteurs, à inspecter mon école et à assister à une de mes classes ? Attention ! N'imitez pas le geste du bon Père Tosi. Lui aussi voulut un jour visiter ma classe en opération. Mal lui en prit cependant, car dès qu'il eut ouvert la porte, il recula en s'exclamant : « Quelle puanteur ! C'est assez pour s'évanouir. » Allez-vous me conseiller d'ouvrir la fenêtre pour l'aération ? Impossible ! En Alaska, les châssis sont tellement pris dans la glace qu'il n'y a pas moyen de les entre-baîller même. Donc, si vous voulez pénétrer dans ma classe, ne soyez pas trop délicats. Se pincer le nez, respirer un peu par la bouche jusqu'à ce que l'on soit habitué à l'ambiance, voilà qui suffit à l'entraînement.

Ma classe mesure neuf pieds par douze. Dans ce petit local, voyez mes quarante-six élèves se serrant les uns contre les autres. Ne me dites pas que l'espace leur manque : dans leurs misérables huttes

souterraines, leur condition est pire encore. Et maintenant, un coup d'œil sur la mise de mes petits Indiens. De la tête aux pieds, ils sont pommadés — non à la rose ou au lilas blanc — mais à la façon indigène, c'est-à-dire à l'huile rance... Ils ont les cheveux en désordre, la figure et les mains sales, le corps entortillé dans des fourrures déchirées et crasseuses. Il est avantageux pour eux — et peut-être pour vous — que vous ne les voyiez pas tels qu'ils sont : la lumière tamisée par les cinq pouces de glace qui recouvrent les vitres, a du moins le bon effet d'atténuer cet aspect repoussant. Leurs cheveux et leurs fourrures fourmillent de vermine. Je vous fais grâce du reste... Peut-être dites-vous : « Mais, n'êtes-vous pas dégoûtée de vivre avec ce petit monde malpropre ? » Ne me plaignez pas. Leur beauté morale me gagne. A travers leur enveloppe sordide, j'entrevois leurs âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et je me sens si heureuse de les aiguiller sur le chemin de la vie éternelle !

En classe, je leur apprends à chanter des prières et des chansons amusantes, puis je leur enseigne les lettres de l'alphabet. Le Père Tosi qui parle déjà leur langue, leur montre les principales vérités de notre sainte religion. Et moi, je parle à mes élèves par signes ; nous nous comprenons très bien. Petit à petit, je les décide à se laver la figure et les mains. Il faut y aller prudemment, car les indigènes de l'Alaska ont peur de l'eau. Cependant, tantôt l'un tantôt l'autre prend la bonne habitude de se laver, et c'est déjà une grande amélioration dans mon école.

LA PREMIÈRE FÊTE DE NOËL EN ALASKA

La fête de Noël est arrivée. Pour nous, c'est le jour impatiemment attendu de l'inauguration de notre petite chapelle. L'autel y est dressé et paré. Tout à côté sont étalés les ornements liturgiques donnés par M. le grand vicaire Jonckau, de Victoria. Le R. P. Tosi célèbre ce matin la messe dans notre maison pour la première fois. Nos âmes débordent de bonheur. Tout y est si intime et si doux au cœur !... Nous y sentons à la fois la présence de Notre-Seigneur, sa bonté, son amour pour nous. Jésus-Christ s'offre lui-même en sacrifice chez nous pour nous apprendre qu'il est consolant de se sacrifier pour son amour. Pendant la messe, Sœur Marie-Pauline et moi chantons *Adeste Fideles* avec une piété et un entrain que nous ne nous connaissions pas encore...

Après son action de grâces, le bon Père Tosi nous adresse quelques mots. « Mes Sœurs, dit-il, je vous laisse comme cadeau de Noël Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, dorénavant, demeurera avec vous. Faites en sorte qu'Il soit ici bien servi et bien aimé !» Les larmes coulent de nos yeux. Nous pleurons comme des enfants, tant notre reconnaissance à l'Hôte divin est vive et profonde.

A peine avions-nous fini de déjeuner que nos élèves frappaient à la porte. Je les amenai avec moi chez les Pères pour assister à la grand'messe. C'est alors que pour la première fois je chantai avec Sœur Marie-Pauline la *Messe Royale*, que le R. P.

Robaut nous avait apprise. Tout réussit à merveille, nos cœurs s'unissant à nos voix pour acclamer la naissance du Petit-Roi d'amour. Après le dîner, nos élèves retournèrent à leurs huttes. Ils y racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu, et détaillèrent par le menu les mets extra dont les Sœurs les avaient régalés. Restées seules en notre couvent, nous dînâmes à notre tour. Un vrai gala : *poulet en conserve* et *plum-pudding*, don de Mademoiselle Frances Meyers, ancienne élève de Victoria et bienfaitrice de notre mission.

Ce jour de Noël, avec ses surcroîts de consolations, nous dédommagea amplement des souffrances endurées jusque-là. C'était comme si Notre-Seigneur nous avait prêté les ailes des Chérubins pour nous élever au-dessus des peines et des tracasseries de ce monde, et voler bien haut, tout près de Lui, source unique du vrai bonheur.

Merci, ô mon Dieu, pour ce jour d'allégresse. Merci d'être venu en cette fête de Noël de l'année 1888, fixer votre demeure parmi nous. Merci d'avoir laissé les petits enfants païens de l'Alaska approcher de vous pendant que vous vous immoliez sur l'autel et que vous vous offriez pour leur conversion. Merci de cette bénédiction accordée à notre œuvre d'évangélisation. Merci encore et toujours pour les abondantes consolations que vous avez déversées en nos âmes en cette inoubliable journée. Elles nous rendront capables de supporter les fatigues et les misères inhérentes à notre vie de missionnaires.

CHAPITRE CINQUIÈME

Rigueurs et beautés de l'hiver Alaskasien

En Alaska, il n'y a que deux saisons : l'été et l'hiver. L'été commence à la fonte des neiges, c'est-à-dire à la fin de mai. Il finit vers la mi-septembre avec la première neige.

Du 15 avril à la fin d'août, il n'y a pas de nuit, bien que le soleil disparaisse pour un peu de temps de l'horizon. L'inverse a lieu aux mois d'hiver. Et c'est alors que le climat est d'une rigueur proverbiale. Pour ne pas reprendre le sujet, je vous en parlerai immédiatement.

Peut-être pensez-vous que les ténèbres des longues nuits d'hiver sont quelque chose de terrible. Il n'en est pas ainsi. Il y a des nuits délicieusement belles, et il vaudrait la peine d'entreprendre un long voyage pour les admirer. Lorsque le ciel est serein, la lune brille si vivement, les étoiles scintillent si fort et paraissent si joyeuses, qu'on aime à les contempler pendant qu'elles répandent une demi-clarté sur la neige toute blanche. Même en l'absence de la lune, les étoiles éclairent alors la cour de récréation à tel point que les enfants n'échappent pas à notre surveillance. Cet éclat extraordinaire des étoiles provient de la pureté de l'atmosphère et de l'éloignement du soleil versant au pôle sud sa chaleur et sa lumière.

Oh ! le ciel étoilé d'Alaska, nulle part au monde il ne peut être surpassé en beauté ! Que de fois me suis-je exposée à la morsure du froid pour contempler à mon aise un spectacle si attrayant ! C'était pour moi le temps de chanter avec le Psalmiste : « Cœli enarrant gloriam Dei ».

Il y a aussi un phénomène qu'on observe très souvent en Alaska, comme dans toutes les régions polaires. Je veux parler des indescriptibles *aurores boréales* avec leurs couleurs féeriques et captivantes. Voici en quels termes Mgr Seghers a décrit, en 1880, ce grandiose spectacle :

« C'était le 18 septembre ; nous étions à Saint-
« Michel. A huit heures et demie du soir, une traînée
« lumineuse de couleur verdâtre apparut dans le
« firmament, se dirigeant du nord-ouest au sud-est
« en passant par le zénith. On ne saurait mieux la
« comparer qu'à une épaisse vapeur éclairée par une
« vive clarté. Nous pouvions distinctement dis-
« cerner le courant qui, avec une rapidité prodigieuse,
« surgissait au nord-ouest pour aller se perdre dans
« les nuages, du côté opposé. Le reste du ciel était
« serein. La lune qui se trouvait au sud, à une hau-
« teur peu considérable, apparaissait voilée. La
« clarté était suffisante pour lire dans un livre et pour
« distinguer l'heure sur une montre. La largeur, la
« position et l'éclat de cette traînée de feu variaient
« sans cesse. A un certain moment, elle avait
« presque disparu. Tout à coup elle se montra plus
« vive qu'auparavant au nord-ouest, au zénith et au
« sud-est simultanément. Composée de lignes lumi-

« neuses, parallèles sans être rectilignes, elle flam-
« boyait comme la flamme d'un feu très actif que le
« vent agite ; et le courant, quoique parfaitement
« visible, était tellement rapide que l'œil ne pouvait
« le suivre. Ayant lu autrefois que l'aiguille aimantée
« est agitée pendant une aurore boréale, j'ouvris la
« boîte d'une boussole très sensible, mais je ne pus
« remarquer le moindre mouvement. »

C'est là le beau côté de l'hiver alaskasien ; son côté désagréable, c'est la *neige* et la *gelée*.

Toute neige qui tombe sur la terre y demeure jusqu'à l'été suivant. Elle s'accumule à une hauteur de cinq à six pieds, ce qui nous oblige à l'enlever des entours de notre couvent, afin de pouvoir sortir et rentrer.

Mais peut-on marcher sur cette neige ? — Oui, car elle durcit sous l'action de la gelée. Les sauvages voyagent avec des *raquettes* aux pieds ou en *traîneau à chiens*, parfois aussi ils attellent des *rennes* importés de Sibérie. Pour nous, dès 1888, nous avions une dizaine de chiens ; plus tard, une trentaine et même au delà.

Des chiens, tout le monde en a dans cette froide contrée. Ils sont, disent les sauvages, préférables aux rennes. Le R. P. René, qui y a vécu longtemps, prétendait le contraire. Il appelait de tous ses vœux le jour où les chiens de l'Alaska, qui hurlent comme des loups autour des villages pendant la nuit et troublent le sommeil des habitants, auront disparu. « Qu'il fera bon, écrivait-il un jour dans un numéro « des *Études*, de glisser sur la glace des fleuves et sur

« les neiges des *tundras* dans un traîneau plus spacieux « et plus élégant, tiré par un splendide attelage de « rennes dévorant l'espace !... Quel bonheur ce « sera surtout pour le missionnaire de se voir par là « en mesure de secourir à temps les âmes qui ont « besoin des consolations de son ministère aposto- « lique ! »

Je reviens encore sur le froid au cœur de l'hiver. Le thermomètre descend à 35° et même à 45° sous zéro. En certains jours, il marque jusqu'à 50° et même 57°. Heureusement l'hiver de 1888 fut relativement doux ; autrement, nous aurions beaucoup souffert, car nous n'avions qu'une réserve insuffisante de bois sec. Plus tard, nous en avons eu en quantité.

Pour sortir en hiver, il faut des vêtements absolument chauds. Nous portons alors le costume indigène, c'est-à-dire le *parké à capuchon*. Le *parké* consiste en une tunique d'épaisse fourrure descendant jusqu'à mi-jambes. L'expérience a démontré à tous les voyageurs et à tous les missionnaires que, dans ces latitudes polaires, rien au monde ne peut remplacer ce vêtement. Le capuchon bordé de longs poils de loup, rabattu sur la figure, complète le *parké* d'une façon assez originale et pittoresque ; sur-

Une religieuse
en costume d'hiver

tout il nous protège contre les rigueurs du climat. Des gants épais en peau de daim ou de chien, doublés de laine, constituent un excellent préservatif contre les engelures. Le chef-d'œuvre du costume des indigènes, après le *parké*, est sans contredit les bottes en peau de phoque ou de cerf avec fourrure.

Grâce à ces vêtements, le froid est supportable, pourvu que le thermomètre ne descende pas à 45° sous zéro. Nous ne manquons pas de sortir tous les jours avec nos élèves pour respirer un peu d'air pur. Parfois, le froid nous surprend alors que nous ne sommes pas suffisamment habillées. Un jour que la température baissa brusquement à 48°, je surveillais les élèves à la cour de récréation, sans souci de ma personne. Une fillette, qui me regardait fixement, me cria : « Ma Sœur, entrez tout de suite, votre nez est gelé. Frottez-le avec de la neige. »

A ce moment, je sentis qu'elle disait vrai et je suivis son conseil. L'accident n'eut pas de suite ; après quatre semaines, mon nez était normal.

Quelques-uns de nos Pères ne s'en tirèrent pas si facilement. En 1889, le Père Robaut revint de voyage les doigts des mains et des pieds gelés. Il en souffrit deux ans avant de guérir complètement. Un peu plus tard, le Père Monroe fut chargé de conduire à Nulato un garçonnet malade que les parents réclamaient. Par un froid de 30° seulement, il se mit en route avec un attelage de neuf chiens. Le thermomètre descendit graduellement. Pour ne pas laisser souffrir de froid le petit malade, le missionnaire le couvrit de ses propres fourrures. L'enfant arriva

chez ses parents en bonne condition ; mais le Père avait vingt engelures. Il en souffrit longtemps ; cependant il finit par guérir, grâce à Dieu.

Un jour, le Père Robaut, accompagné d'un sauvage, s'engagea sur le Yukon à destination de Nulato. Chaque soir, il fallait coucher dans la neige. Un matin, le sauvage ne se réveilla qu'à dix heures. Comme la tempête s'était élevée durant la nuit, il ne vit ni traîneau, ni chiens, ni Père. Il chercha quelque peu et trouva le traîneau et les chiens, mais non le Père Robaut. Avec sa pelle, il remua plus profondément la neige à l'endroit où le religieux s'était couché la veille. Après deux heures de travail, il le découvrit enfin, éveillé, mais dans l'impossibilité de se mouvoir. Voici ce qui lui était arrivé. La chaleur de son corps avait fondu la neige autour de lui, puis l'eau s'était congelée. Roulé dans ses couvertures, il était comme *incrusté* dans la glace du Yukon. Armé de sa hache, le sauvage parvint à l'arracher de là. Dégagé d'une première entrave, le missionnaire en portait une autre : un gros glaçon lui liait les jambes et l'empêchait de marcher. L'Indien eut alors la pensée d'allumer un feu près de lui pour fondre la glace qui l'enveloppait et faire sécher ses couvertures et son *parké*. Ce ne fut que le lendemain que les deux voyageurs, sains et saufs, purent continuer leur chemin.

Le Père Tréca et le Père Musset sortirent un jour d'une situation critique grâce à la bonne Providence qui suggéra au Père Tosi d'aller les visiter au poste d'Akulurak où ils se dévouaient auprès des Esquimaux.

Tous les deux demeuraient dans une petite cabane et couchaient sur la terre nue et glacée. La fourrure qui leur servait de lit adhéra, une nuit, si fortement au sol que vainement on tenta de l'arracher. On jugea donc à propos de l'y laisser jusqu'à l'été suivant. N'en possédant point une autre, il leur fallut se résigner à prolonger leur séjour en cette hutte remplie de vermine. Pendant trois mois, les deux missionnaires furent forcés de l'habiter. Bien qu'épuisés par les labeurs apostoliques, ils ne parvenaient pas à fermer l'œil de la nuit... A son arrivée à Akulurak, le Père Tosi trouva ses deux confrères réduits à l'état de squelettes. A l'aide d'une hache, il parvint à dégager le misérable lit de campement.

Le Père Musset eut encore plus à souffrir. Le Père Tosi l'envoya à Akulurak par un froid de janvier. Son absence devait durer trois mois. Trois semaines plus tard, il était de retour à Sainte-Croix, mais en quel état ! Il nous raconta qu'à son arrivée à Kuskokwim, la température baissa jusqu'à 45° sous zéro. Dans ce froid extrême, il se vit obligé de marcher et d'agiter les bras jour et nuit pour ne pas geler sur place. Avant l'épuisement complet, il décida de rebrousser chemin. « Ma Mère, dit-il à la Supérieure, je pense que dans ce voyage j'ai reçu mon passeport pour le ciel. » Il ne se trompait point : il toussa le reste de l'hiver et, l'été suivant, il partit pour un pays plus hospitalier. Bientôt après cependant, il fut appelé à la récompense éternelle.

En 1923, le Père Rupert mourut de froid en se rendant à Hotsprings porter des étrennes aux orphelins. On le trouva gelé à côté de ses chiens.

Je me sens pressée d'ajouter quelques autres souvenirs pour démontrer combien les Pères Jésuites eurent à souffrir à cette époque. Souvent, après ses courses apostoliques, le Père Robaut revenait à la mission si amaigri qu'il était méconnaissable.

Pendant l'hiver de 1903, le bon missionnaire arriva de voyage vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon. La mission de Kuskovin avait été incendiée, et tout ce que le Père possédait : vêtements, fourrures de lit et de voyage, avait été la proie des flammes. Il avait aussi perdu dans cet incendie son bréviaire, un dictionnaire et une grammaire en langue indienne, et ses propres manuscrits. En l'entendant raconter ce qu'il avait enduré durant ce voyage, nous fondions en larmes. Que de misères !

Dans ces pénibles situations, la seule consolation du missionnaire, c'est sa confiance en Dieu qui toujours nous veut du bien. A cette pensée, il répète son acte d'amour : « Dieu soit béni ! »

Le Père Tréca, zélé missionnaire qui réussit à convertir toutes les tribus esquimaudes, sauf une seule, se rendait un jour à Saint-Michel pour y rencontrer le jeune Père Barnum. Celui-ci y arriva le premier, bien que le Père Tréca y fût attendu depuis quinze jours. Fort inquiet de son confrère, le Père Barnum cherchait aux environs du poste quand, tout à coup, il vit venir un homme tellement épuisé

qu'il se traînait avec peine. L'inconnu s'affaissa et tomba par terre sans connaissance. Le Père Barnum courut lui prodiguer ses soins. Après une demi-heure, il l'avait ranimé. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre de la bouche même de l'inconnu qu'il était son confrère le Père Tréca!

Ce vaillant missionnaire était parti d'Akulurak depuis trente-deux jours. Le voyage, sans les vents contraires et d'autres imprévus, aurait pu s'effectuer en cinq ou six jours. C'est dire que le bon religieux avait manqué absolument de nourriture pendant plus de trois semaines. On s'étonne qu'il ne soit pas mort en chemin.

Un dernier trait. Le Père Monroe se rendit au Klondyke trois ans avant la course aux mines d'or. Il partit sur le premier bateau remontant le Yukon et revint aux derniers jours de la navigation. Il avait rencontré quelques blancs et béni un mariage. Il avait aussi tracé une carte du pays, la meilleure qui existât au dire des connaisseurs. Entre-temps, il avait vécu dans la misère noire. A son retour à Sainte-Croix, il était décharné et couvert de vêtements dépenaillés. Seul un bon pardessus, don d'une âme compatissante, cachait ses guenilles.

CHAPITRE SIXIÈME

Premier été à Sainte-Croix
1889

La succession des saisons est pour nous féconde en expériences diverses. L'hiver nous a fourni d'utiles connaissances ; c'est maintenant au tour de l'été de nous donner ses leçons.

L'été alaskasien est assurément plus agréable que l'hiver : la chaleur n'y est pas excessive comme les froids. Tout de même cette saison, arrivant à l'improviste, nous réserve une foule de contretemps inattendus. Le premier, c'est la fonte des neiges.

Cette neige qui coiffait, hier, notre maison d'un lourd capuchon, fond aujourd'hui rapidement sous l'ardeur des rayons solaires. L'eau qui en résulte se fraie un passage à travers les billes du toit et entraîne la terre qui les cimente. Sale et boueuse, elle tombe dans nos appartements. Elle trempe les vieux journaux collés aux murs, asperge nos pauvres meubles et noie sans pitié nos provisions. Nous-mêmes, nous sommes littéralement inondées. La nuit, nous dormons sous un parapluie accroché à nos couchettes.

Dure expérience que celle-là et que nous ne répéterons pas, certes !... Il est bien entendu que,

dans les hivers à venir, nous enlèverons au fur et à mesure la neige qui s'amoncellera sur le toit de notre chétif réduit.

Mais il y a aussi la pluie qui nous apporte son contingent de misères. Elle pénètre goutte à goutte dans notre maison à certains jours ; aux heures d'orage, elle s'y précipite. Que faire pour enrayer cet état de choses ? Vu notre éloignement des centres commerciaux, le problème est insoluble pour le moment. Il n'y a qu'à recalfeutrer, à remettre nos murs à neuf, sans espoir de succès durable.

Au bout de quatre ans seulement, notre maison eut un toit imperméable. Il va sans dire qu'entretemps le rhumatisme fit des siennes parmi nous ; mais ce surcroît de souffrances, offert au divin Maître pour le succès de notre œuvre, n'altéra pas notre bonheur intime. L'apostolat missionnaire exige comme rançon des âmes diverses offrandes ; les présenter à Dieu, c'est conserver son optimisme chrétien, garder à son horizon un liséré clair. Le plus sage d'ailleurs n'est-il pas, en face de circonstances incontrôlables, de se résigner joyeusement ? Alors seulement l'idéal apostolique si nécessaire à toute heure plane sur nos misères et les métamorphose...

LES MARINGOUINS

En Alaska, les *maringouins* forment de véritables essaims ; aussi les voyant si nombreux, pensions-nous d'instinct à la troisième plaie d'Egypte.

Seulement en Egypte, le fléau ne dura que quelques jours ; aux pays du Nord, il sévit depuis les derniers jours de mai jusqu'au mois d'août. Et il revient chaque année. Pour se protéger contre la piqûre de ces vilains insectes, on se voile aujourd'hui la figure du mieux qu'on peut. Les premières années, nous ne disposions d'aucun moyen de préservation : ni gaze, ni tulle, ni moustiquaire à la porte et aux fenêtres de notre couvent. Notre seul préservatif, c'était la fumée. Nous en remplissions la maison, et bien qu'elle fût très désagréable, pour ne pas dire insupportable, nous la préférions aux importunités des *maringouins*.

Dès l'année 1890, le terrain était assez déboisé aux alentours pour qu'il n'y eût aucun danger d'incendie ; alors pour éloigner ces cruels insectes, nous entretenions des feux à proximité de la maison.

Pour donner une idée de la malice des *maringouins*, je vous raconterai un petit fait. Quelques années après notre arrivée à Sainte-Croix, deux Sœurs conduisirent une trentaine de petites filles en pique-nique, à l'orée d'un bois. Toutes portaient des voilettes-moustiquaires ; cependant les *maringouins* les assaillirent si fort qu'épuisées par la lutte, elles durent, dès le commencement de l'après-midi, revenir au couvent. Elles avaient les joues tachetées de sang et le visage tellement tuméfié qu'on ne voyait pas leurs yeux. Dans la suite, on n'organisa plus d'excursion avant le mois d'août, à moins que ce ne fût en barquettes sur le Yukon, un jour où le vent chasse les *maringouins*.

NOS OCCUPATIONS PENDANT L'ÉTÉ

Dès la disparition de la neige, tous nos élèves abandonnent l'école pour suivre leurs parents à la pêche ou à la chasse. Ce sont les vacances, et nous les passons à exécuter une série de travaux manuels, tels que jardinage, confection d'articles de lingerie, de vestiaire et de literie.

Avant de développer ce sujet, permettez-moi une petite digression pour vous narrer deux traits qui, chronologiquement, se placent ici. Au cours de l'hiver précédent, nous avions reçu au couvent une jeune Indienne d'environ vingt ans. Elle était tellement faible qu'elle ne pouvait se tenir debout. Nous la soignâmes avec beaucoup de charité et, dès qu'elle le put, elle s'employa à réparer nos chaussures et nos fourrures. Le premier jour des vacances, elle refusa de rester au couvent. Ne pouvant pas marcher, elle se traîna jusqu'au Yukon, s'assit sur une roche au bord de l'eau et se mit à crier de toutes ses forces. Impossible de la ramener chez nous ; les Indiens vinrent alors la chercher.

Cette pauvre hallucinée débita sur notre compte personnel et sur l'école les histoires les plus invraisemblables. Les sauvages la crurent cependant. Entre autres choses, elle dit que, chaque nuit, les Sœurs sonnaient la cloche et qu'un fantôme entrait dans la maison, que les religieuses l'accueillaient avec courtoisie et festoyaient avec lui... Le récit sortait d'une imagination malade, d'une visionnaire ; mais les Indiens, toujours si crédules, en conçurent

de l'aversion pour nous et n'épargnèrent pas notre réputation. Le bavardage cessa petit à petit et, par bonheur, il n'eut pas de conséquences trop fâcheuses.

Autre fait. Au commencement des vacances, le bon Père Tosi se dirigea vers Nulato afin de ramener le Père Genna qui nous avait accompagnées de San Francisco à Saint-Michel. Il trouva le pauvre religieux tout exténué par les privations et les austérités. Le tempérament missionnaire lui manquait : il n'était pas fait pour supporter les fatigues de l'apostolat et les rigueurs du climat de l'Alaska. De plus, il était scrupuleux et sans cesse aux prises avec les difficultés qui jalonnent la vie missionnaire.

C'est le temps de dire que la joie a un rôle éminent à remplir dans l'apostolat ; par elle seulement se maintient la santé de l'âme et du corps. L'âme d'un apôtre, vous dirai-je, doit être comme la surface polie d'un miroir toujours pur, où le bon Dieu fait briller son sourire d'amour, afin que l'âme lui renvoie son sourire. S'il n'en est pas ainsi, le missionnaire, presque toujours isolé, est forcé de broyer du noir, et le fardeau de la vie l'écrase.

En même temps que le Père Genna, le Père Tosi nous amena un charmant petit Indien nommé André Antoska, notre premier élève pensionnaire. J'ai fait son éloge au chapitre deuxième ; pour cette raison, je ne lui accorderai qu'un simple *memento*. Quatre recrues suivirent, puis une dizaine d'autres envoyées par le R. P. Ragaru. La plus jeune avait treize ans. D'ici et de là, quelques autres élèves nous arri-

vèrent, et c'est ainsi qu'avant la fin de l'été de 1889, vingt-sept pensionnaires — filles et garçons — vivaient sous notre toit. Inutile de dire que nous avions dû agrandir notre couvent pour les loger séparément.

L'ouvrage augmentait en proportion du chiffre des élèves.

La plupart de ces enfants nous arrivaient couverts de haillons empestés et fourmillants de vermine. Tout ce qu'ils apportaient de leurs huttes n'était bon qu'à être jeté au feu. Sœur Marie-Étienne et Sœur Marie-Pauline travaillaient jour et nuit pour leur procurer des vêtements propres et convenables. Pour moi, j'étais chargée de la surveillance des enfants et de la confection des matelas. Dans le lac voisin, croissait une sorte d'herbe fine propre à cette confection, mais nous n'avions ni faucille, ni instrument quelconque pour la couper. Il fallait donc l'arracher avec les mains. Les enfants qui exécutaient ce travail sous ma direction, se plaignaient de blessures et d'ampoules. J'en avais compassion ; cependant je ne pouvais leur témoigner beaucoup de sympathie : l'ouvrage commandait. Leur étalant alors mes mains qui n'étaient pas en meilleure condition que les leurs, je riais, et eux riaient à leur tour en recommençant la besogne avec plus d'entrain.

C'est ainsi que les enfants purent porter de bons habits et coucher sur un matelas sinon moelleux, du moins assez confortable. Quant à la vermine, nous avions déjà fait un fameux travail en employant l'eau et le feu pour en arrêter la reproduction dans

les vêtements. Elle trouva un dernier refuge dans la chevelure de nos petites filles. Si nous avions pu la leur couper, nous en aurions été débarrassées à jamais. Mais ni ces chères enfants ni leurs parents n'auraient consenti à cette opération, même pour tout l'or du monde. Aussi est-ce seulement après trois ans de soins assidus que nous sommes parvenues à un plein succès.

ESSAI D'HORTICULTURE

Il nous tardait de savoir si le sol de l'Alaska était productif. Aussi, dès les premiers beaux jours de l'année 1889, avions-nous taillé un jardinet à côté de notre maison pour y cultiver des légumes. La mission ne possédait aucun instrument d'horticulture. On tenta de fabriquer un rateau avec un bâton hérissé de clous, mais en pure perte. Alors, à genoux, on remua la terre avec les mains. Le travail avançait lentement, lentement... Enfin, après quelques jours, on avait réussi à ameublir à peu près vingt-cinq pieds de superficie.

A notre passage à Saint-Michel, Monsieur H. Neumann nous avait fait don d'une boîte de pommes de terre que nous avions soigneusement conservées tout l'hiver dans le dessein de les planter à l'été. Avec l'espoir de les voir fructifier, nous les enterrons, de même que les graines de radis, de navet, de laitue et de plantes d'ornement adressées au Père Tosi. Puis, nous surveillons avec amour cet essai de culture.

Après quelques jours d'attente, nous avions la joie de voir tout cela germer, pousser et nous pro-

mettre un excellent rendement. La rapidité de la croissance était telle que nous étions sûres de récolter avant l'hiver.

Les sauvages passaient des heures en contemplation devant notre jardin. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil. A notre insu, il leur arrivait même d'arracher l'un ou l'autre navet pour l'examiner attentivement ; puis ils l'enfonçaient dans la terre pour qu'il reprît racine.

Les pommes de terre rapportèrent trois fois la semence. Nous eûmes aussi un peu de laitue et de radis. Mais rien qu'une petite fleur s'épanouit pour le plaisir de nos yeux. Oh ! que j'aurais voulu la déposer aux pieds de la Sainte Vierge en la fête de la Nativité ! Hélas ! quand j'allai pour la cueillir, elle était déjà flétrie par la gelée. J'en éprouvai de la peine et, au lieu d'une fleurette parfumée, j'offris ce sacrifice à Marie afin d'obtenir la conversion des Indiens. J'aime encore à croire qu'elle eut mon offrande pour agréable.

Nos essais d'horticulture nous avaient révélé que le sol de l'Alaska était fertile. C'en était assez pour nous déterminer à tenter de nouvelles expériences. Dès l'année suivante, nous eûmes des instruments de travail, et nos enfants nous aidèrent à cultiver le jardin.

Le Père Marachi, de San Francisco, un bon pourvoyeur de notre mission, s'étant imaginé que l'herbe croissait en abondance à Sainte-Croix, nous envoya sept vaches par le bateau. A leur arrivée, elles étaient maigres autant que les vaches du songe de Pharaon et, comme elles, aussi affamées... Mais

rien à dévorer à Koserefsky, si ce n'est de la mousse ; aussi périrent-elles de faim, sans qu'on pût songer à les abattre pour en manger la viande ; elles n'avaient que la peau et les os.

Les vaches étaient venues trop tôt. Plus tard, elles nous auraient rendu de précieux services, comme nous le noterons dans la suite.

Avant de clore ce chapitre, je consignerai les deux grands événements de l'été de 1889 : la venue des RR. PP. Tréca et Musset, puis l'arrivée du premier bateau depuis notre séjour en Alaska.

Le paquebot nous apportait des lettres de nos Supérieures et de nos Sœurs, des nouvelles aussi de nos familles et de nos amis. Quel régal après un si long jeûne !

Les nouvelles de nos familles étaient toutes bonnes, Dieu merci ! Nos cœurs débordaient de joie, et nous sentions le besoin d'en déverser le trop-plein devant le Saint-Sacrement, de le remercier de ses bienfaits... « Quid retribuam Domino... »

Ce bonheur, nous ne l'eûmes d'abord qu'une fois l'an ; ensuite, quatre fois par année ; puis tous les mois. Nous l'attendions toujours impatiemment.

C'était aussi une consolation pour chacune de nous d'épancher son bonheur dans le cœur des compagnes. Pendant des mois entiers, nous échangions ainsi nos émotions en nous communiquant l'une à l'autre le contenu de nos lettres.

Cette joie-là, il n'y a que les missionnaires en pays étranger et lointain qui peuvent la goûter ! Les autres ne la soupçonnent même pas.

CHAPITRE SEPTIÈME

Une bonne année
1890

Dans son rapport à ses Supérieurs au sujet des missions alaskasiennes, le Père Tosi écrivait, en 1890, ce qui suit :

« A *Sainte-Croix :* la *maladie ;*
« A *Nulato* : la *persécution ;*
« A *Akulurak :* la *pauvreté.*
« Par conséquent, *une bonne année ! ! !* »

Ces quelques mots nous dévoilent l'état des missions en 1890. Ils nous révèlent aussi la valeur morale du bon Père Tosi, surabondant de joie au milieu des épreuves de tous genres. Voici une de ses maximes favorites : « La foi chrétienne est une plante qui ne pousse que dans une terre arrosée de sang, ou dans une terre labourée et sanctifiée par la souffrance. »

Pour vous éclairer sur le rapport mentionné plus haut, je vous parlerai non de la pauvreté qui régnait à Akukurak — chacun sait ce qu'est le dénuement d'une pauvre mission — mais de la persécution qui opprimait Nulato. A ce propos, je raconterai un événement qui démontre comment le bon Dieu vient au secours de ses fidèles serviteurs quand le mal est à son comble.

Le R. P. Ragaru vivait seul à Nulato. Une fois, les sauvages complotèrent contre lui. Il en fut informé, mais il ne croyait pas qu'ils iraient jusqu'à l'exécution de leur diabolique projet. Un matin donc, il se vit assailli dans sa maison par une troupe armée de fusils, de haches et de couteaux. Tous criaient et hurlaient, se tenant devant lui menaçants et terribles. Il comprit aussitôt qu'on voulait le tuer. Alors il se recueillit un instant pour se préparer à la mort. Tout à coup, une femme âgée et inconnue se présente. De la voix et du geste, elle arrête la foule ameutée. Les sauvages se taisent, écoutent ses paroles et tranquillement baissent leurs armes. Après quelques instants, ils réintègrent leurs huttes les uns après les autres. Le Père était sauvé !

Je tiens ce récit de la bouche même du Père Ragaru. Il n'a jamais su qui était cette femme libératrice, ni d'où lui venait tant d'ascendant sur ses compatriotes. Le Père souffrit tellement en cette circonstance que sa santé en fut visiblement altérée.

Pour ce qui est de la maladie à Sainte-Croix, j'en puis parler longuement, car je m'improvisai garde-malade. Dès son arrivée à Unalaska, Sœur Marie-Étienne avait commencé à souffrir de rhumatisme et de maux d'estomac. Durant l'hiver de 1889-90, elle eut, en plus, une attaque d'entérite. Pas un seul médecin dans tout le pays. Le R. P. Tosi avait bien quelques connaissances médicales, mais il s'avouait impuissant à sauver la chère malade sans l'intervention divine. Il plaça donc toute sa

confiance dans le Médecin par excellence, Celui qui, il y a dix-neuf siècles, passait sur la terre en rendant la santé aux malades et aux infirmes.

Pour arracher à la mort notre bonne Sœur Supérieure, il demanda aux enfants, ces petits cœurs purs si puissants auprès de Dieu, de joindre leurs mains et de faire violence au Ciel pour obtenir la guérison de leur Mère. Il fit cette petite exhortation en langue indigène. Me remettant ensuite un crucifix indulgencié, il me dit : « Ma chère Sœur, je viens d'annoncer à vos élèves que leur Supérieure est malade à en mourir et que nous ne pouvons pas la laisser partir pour l'éternité. Pendant neuf jours, en classe, vous tiendrez le crucifix en main de façon que les élèves le voient tous, et vous ferez avec eux le Chemin de la Croix. Chaque soir, je vous donnerai la bénédiction du Saint-Sacrement, et nous ajouterons aux motets trois *Pater* et trois *Ave* avec l'invocation : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. »

Le programme fut exécuté à la lettre. Dès le quatrième jour de la neuvaine, Sœur Supérieure éprouva du mieux ; bientôt elle put se rendre à la chapelle pour assister à la sainte messe. Son estomac ne pouvait cependant s'habituer à notre grossière nourriture ; aussi sa convalescence fut-elle longue. Pour lui procurer une alimentation convenable, le charitable Père Tosi allait souvent abattre des perdrix, seule viande qu'elle pouvait s'assimiler.

Sœur Marie-Pauline tomba malade, elle aussi. Depuis le surmenage qui accompagna nos premiers

jours à Sainte-Croix, sa santé était restée délabrée. Elle avait peine à remplir son office. A bout de forces, elle dut s'immobiliser pour six mois. On transporta son lit à la cuisine pour qu'elle pût diriger les travaux domestiques exécutés, sous sa dictée, par nos petites filles indiennes.

Je restais seule debout, forcée de cumuler toutes les charges du couvent, y compris le soin des malades. Pourrai-je résister longtemps à pareille tâche ? me demandai-je après quelques jours, lorsque je sentis diminuer mes forces. Je n'avais jamais été malade, il est vrai ; mais l'énergie s'use et la dépression suit les longues journées de fatigue... Confiante en mon bon Ange Gardien, je ne mis pas de bornes à ma charité, et je me dépensai sans calculer le jour et la nuit.

Un instant la nature sembla réclamer ses droits. Pendant que je me prodiguais auprès de mes chères malades, que le bon Père Tosi était venu visiter, je sentis le frisson courir dans tous mes membres, puis une abondante sueur inonda mon corps. Le Père Tosi s'en aperçut, mais il ne dit rien. Seulement une demi-heure plus tard, il revenait avec une bouteille de vin de messe additionné de jus de viande. « Buvez-en quatre verres par jour, dit-il, et quand la bouteille sera vide, je vous en apporterai une autre. » Le remède me stimula et je ne manquai pas à mes malades.

Vers ce temps-là, la mission reçut une précieuse recrue dans la personne du R. P. Judge. A seize ans, il était entré au noviciat des Jésuites à Baltimore.

La faiblesse de sa santé l'avait obligé d'interrompre ses études et de retourner dans sa famille où il passa dix ans. Pendant cette période, il avait appris plusieurs métiers utiles dans un poste de mission. Il était peintre, forgeron, charpentier, menuisier, boulanger, cuisinier et jardinier.

Aussitôt après son arrivée à Sainte-Croix, il perfectionna notre poêle de cuisine et y adapta une bouilloire afin que nous eussions toujours de l'eau chaude. Il construisit un four et boulangea lui-même. Il fabriqua des couchettes en bois et embellit nos autels. Il prit aussi soin des garçons, ce qui déchargea les Sœurs d'une bonne partie de leur fardeau. Que serions-nous devenues sans cet habile auxiliaire, surtout quand la maladie s'attaqua à nos enfants ? Vingt-sept eurent le scorbut. De nouveau, le Père Tosi se fit médecin. Il prescrivait, et moi je soignais les ulcères de la bouche à l'aide d'une lotion astringente et détersive. Les pauvres enfants ne pouvaient avaler que du liquide ou un peu de pain trempé dans le thé.

L'épidémie dura six semaines. Tous les scorbutiques souffrirent ensuite de paralysie : aucun ne pouvait marcher. Frictions, massages, rien ne fut efficace. Deux mois s'étaient écoulés et quelques-uns seulement pouvaient demeurer debout.

De concert avec le Père Tosi, le Père Judge inventa un appareil pour donner aux enfants des bains de vapeur. Après quinze jours de traitement, tous marchaient, à l'exception d'une fille qui ne guérit que fort lentement de sa paralysie.

Ce mal disparu, je pensais bien pouvoir me reposer un peu, mais non. Une douzaine d'enfants furent pris d'érysipèle. Sept d'entre eux, déjà baptisés, reçurent les derniers sacrements ; mais, par bonheur, aucun ne mourut.

Quand je pense à ces jours d'extrêmes fatigues, je considère comme un miracle de la divine Providence de n'avoir pas succombé à la peine. Il est vrai que le sympathique Père Tosi était là pour m'aider de ses conseils et m'encourager de ses bonnes paroles, que je pouvais compter sur l'intelligent Père Judge pour me tirer d'embarras lorsque je me croyais à bout de ressources ; mais enfin, c'est le bon Dieu qui me donna la force de travailler sans relâche jour et nuit. Je le priais avec confiance, lui, l'Ami de toute charité, le « Souverain Bon », comme l'appelait saint François de Sales, et je restai énergique sous la rafale des épreuves, assurée de son secours. « Celui qui met sa confiance en Dieu bâtit sur le roc ; il ne saurait être ébranlé. »

Voici maintenant un peu de statistique pour terminer ce chapitre où j'ai relaté les faits divers de l'année 1890.

MISSIONNAIRES EN ALASKA À CETTE ÉPOQUE

a) Sept Pères Jésuites :

Les RR. PP. Tosi et Robaut, au pays depuis 1886 ;

Le R. P. Ragaru — depuis 1887 ;

Les RR. PP. Tréca et Musset — depuis 1889 ;

Les RR. PP. Judge et Parodi — depuis 1890.

b) *Frères convers :*

Le Frère Gordiano — depuis 1887 ;

Le Frère Rosati — depuis 1888 ;

Les Frères Nagro, Marchesio et Cuningham — depuis 1889.

c) *Sœurs de Sainte-Anne* — depuis 1888 :

Sœur Marie-Étienne, Supérieure ;

Sœur Marie-Pauline ;

Sœur Marie-Joseph-Calasanz.

La conversion des sauvages augmentait avec le nombre des ouvriers apostoliques. Au cours de l'année 1890, une église avait été ouverte à Sainte-Croix. C'est dire que les Indiens acceptaient de se faire instruire dans notre sainte religion et qu'ils assistaient aux offices liturgiques. Cette église n'était autre que l'ancienne résidence des Pères qui avaient construit pour eux-mêmes une nouvelle maison.

O Jésus, de plus en plus donnez-nous des âmes ! telle était la commune prière des missionnaires de l'Alaska.

CHAPITRE HUITIÈME

La disette d'eau et l'aqueduc

Pendant les mois d'hiver, nous avions une peine extrême à nous procurer de l'eau. Dès les premiers grands froids, le ruisseau qui coule près de notre couvent, gelait de part en part et la surface de la neige durcissait de plus en plus. Oh ! si nous avions pu amener sans retard, à la mission, l'eau du Yukon ! Tout le monde y pensait, mais ce plan d'aqueduc ne se réalisa qu'après des années de misères, des tentatives infructueuses, au moins partiellement.

Pour nous venir en aide durant les derniers mois de l'hiver 1888-89, « Miki » Bourque, notre dévoué serviteur, voyant que Sœur Marie-Pauline et moi avions recueilli, avant la fin de décembre, toute la neige molle de la colline et que nous souffrions de la disette d'eau, s'ingénia à nous construire une glacière. Puis, monté sur un traîneau tiré par trois chiens, il se rendit au Yukon, situé à un mille de distance. Il y tailla des morceaux de glace qu'il rapporta ensuite péniblement dans « sa » glacière. C'était un gros travail ; mais nous étions pourvues d'eau congelée pour jusqu'à la prochaine tombée de la neige. Il n'y avait qu'à la faire fondre.

Les années suivantes, la neige ne pouvait plus suffire — même pour un peu de temps — aux besoins

de la maison. Dès 1891, nous avions en effet à blanchir le linge, à cuisiner pour quatre-vingts personnes et au delà : Pères, Frères, Sœurs et élèves. Le plan de « Miki » Bourque resta donc en faveur : on allait toujours chercher de la glace au Yukon ; mais un jour vint où l'on se fatigua de gravir la berge escarpée du fleuve. Un lac aux rives basses, situé à un mille et demi, fut choisi pour alimenter la glacière.

Après avoir pratiqué dans la glace une ouverture de cinq pieds de profondeur, les Pères et leurs élèves qui voyaient à nous approvisionner, tirèrent de l'eau et en remplirent un baril. Diligemment, ils revinrent ensuite au couvent. Eh bien ! malgré tout, l'eau s'était congelée en chemin.

Le lendemain, on retourna au lac ; l'orifice pratiqué dans la glace s'était refermé. On bûcha de nouveau, et il fallut recommencer cette dure besogne jusqu'à l'été.

A la cuisine, on faisait dégeler l'eau du baril. Ensuite, on la transvasait dans des cuves qu'on tenait près du poêle pour prévenir la congélation.

Oh ! notre cuisine, comme elle était froide et humide avec cette glace et cette eau ! Rien que d'y penser, j'en frissonne encore !...

A son arrivée à Sainte-Croix, le Père Crimont, aujourd'hui vicaire apostolique de l'Alaska, proposa un autre système : creuser un puits jusqu'à une profondeur égale au niveau du fleuve. La chose était alors possible, car les environs de la mission

étaient déboisés, et la terre y dégelait à une certaine profondeur. On pouvait donc espérer tomber sur une bonne veine d'eau.

Le Frère Marchesio, aidé de quelques petits garçons indiens, se mit courageusement à l'œuvre.

Mgr R. Crimont, s. j., revêtu du *parké*

Il rencontra successivement de la terre meuble, de la terre gelée, et enfin une couche épaisse de terre ferme.

Le Père Crimont aida aussi au forage qui dura des semaines. Finalement l'eau jaillit en abondance ; mais peine perdue, c'était une eau fangeuse et ferru-

gineuse. Elle ne devint jamais limpide, par conséquent, ni potable ni utilisable pour le blanchissage du linge. Il fallut revenir au lac...

On tenta une autre expérience. Un bateau avait abandonné sur les rives du Yukon deux de ses grands réservoirs d'eau. Le Frère Brancoli les transporta à la mission, les installa sous un abri avec un poêle auprès. Il établit ensuite une pompe sur la glace du fleuve et la relia aux réservoirs au moyen d'une conduite métallique. Sous le tuyau, à tous les quatre pieds, il alluma des feux. Puis avec l'aide de huit grands garçons, il pompa jour et nuit pendant soixante-douze heures. Alors, nous eûmes une provision d'eau suffisante pour les trois mois les plus rigoureux de l'hiver.

Oh ! que nous étions heureuses cette fois. C'était un si grand progrès. Nous aurions pu porter le Frère Brancoli jusqu'aux nues... Dans la suite, il suffisait d'entretenir le feu dans la remise aux réservoirs remplis d'eau ; nous n'avions plus de glace à charroyer... Une vingtaine de petites filles apportaient à la cuisine l'eau nécessaire aux besoins de la journée. Je les surveillais pendant ce travail qui durait ordinairement une heure.

L'année suivante, il y eut encore de l'amélioration. Le Père Van Gorp plaça une pompe dans la cuisine même pour y amener directement l'eau des réservoirs. Ainsi finit l'ère des allées et venues au fleuve ou au lac, l'époque des misères pour la Sœur cuisinière dont le domaine était continuellement inondé et froid comme le dehors. L'âge de fer cédait la place à l'âge d'or...

Le Frère Lefebvre, un Canadien-Français, résolut encore plus pratiquement le problème de l'aqueduc. Il était né mécanicien. Ayant discerné dans le Yukon un rapide où l'eau ne gelait jamais, il songea à y installer une roue motrice en bois, qu'il confectionna lui-même. Mise en communication avec la pompe de la cuisine, elle l'actionna si bien qu'en huit jours les deux réservoirs furent remplis jusqu'au bord.

Il ne nous restait plus qu'à entretenir les feux pour prévenir la congélation de l'eau dans les conduites.

Bénie soit la bonne Providence d'être venue à notre secours en couronnant de succès les essais divers de nos dévoués religieux jésuites.

CHAPITRE NEUVIÈME

Déboisement — Défrichement — Culture

D'année en année, nous voyions reculer la forêt. Tous les arbres aux alentours de la mission, avaient été abattus et utilisés pour le chauffage ou la construction. Depuis que nous possédons une scie mécanique mue par la force hydraulique du Yukon, les Frères et leurs élèves scient et fendent le bois non seulement pour *Sainte-Croix*, mais pour tous les autres postes de mission ; puis ils essouchent et défrichent le terrain.

En 1905, lorsque je quittai ma chère Alaska, il y avait plusieurs arpents carrés suceptibles de culture. Le soleil dégèle cette terre assez profondément et l'expérience de 1889 nous a démontré sa fertilité. Mais quelles plantes cultiver avec succès durant les trois mois que dure l'été ? La question se résout en un instant. De toute nécessité il faut semer ce qui, en un si court espace de temps, peut croître, fructifier ou mûrir. Donc laissons de côté les céréales et fixons notre choix sur les pommes de terre, les choux, les concombres et autres légumes ; ajoutons-y le foin ou autre fourrage pour la nourriture et l'entretien des animaux. Je vous dirai entre parenthèse qu'à cette époque nous avions une étable et des vaches « fort grasses » pour l'habiter.

Jusqu'à l'arrivée de Sœur Marie-Wenefred à Sainte-Croix, en 1892, nous n'avions cultivé qu'un tout petit jardin. Sous l'impulsion de cette habile jardinière, il s'agrandit et l'horticulture prit un nouvel essor en Alaska.

Les graines qu'elle avait commandées en pays civilisé dès le commencement de l'été 1893 n'arrivèrent qu'avec la fin de la saison. Elle ne les attendait pas plus tôt, il est vrai ; le service postal est si irrégulier et si lent sur le Yukon. Plus que partout ailleurs il faut savoir patienter.

Au cours de l'hiver 1894, elle prépara les boîtes pour recevoir les graines importées. Dans un abri spécial, elle fit transporter de la terre et du gros sable que les enfants étaient allés chercher au loin. Le tout fut mélangé, tamisé, chauffé au four, puis déposé dans la cave. Ensuite, elle tria les graines et choisit les tubercules de pommes de terre qu'elle voulait planter. Tout ce qui n'était pas d'excellente qualité fut éliminé.

Au mois d'avril, anticipant l'été, elle remplit les boîtes de terre et d'engrais, puis elle les ensemença. Quand les jeunes plants furent assez vigoureux, ou plutôt lorsque la température se fut adoucie, elle les repiqua dans le jardin.

Préalablement, elle avait fait bêcher la terre qui n'avait pu recevoir cette préparation avant l'hiver. Voyez les enfants de notre école inaugurer leurs vacances en jardinant. Comme ils travaillent avec entrain ! On dirait un essaim d'abeilles bour-

donnantes. Les garçons creusent les sillons ; les petites filles y jettent de l'engrais et déposent les plants de pommes de terre tout verdoyants. Les petits garçons ramènent la terre au pied des tiges et les assujettissent au sol. Le travail est bientôt fini. Demain, ce sera la plantation des choux ; ils en mettront plus de mille en terre. Quelle richesse pour l'hiver prochain !

Nous ne laissons pas les enfants retourner dans leurs familles sans les inviter à élever leurs petites âmes vers le divin Jardinier qui fera pénétrer dans les racines l'onde rafraîchissante et la fécondité.

A la fin de la semaine, toute la besogne est accomplie. Tout croît à vue d'œil et avec luxuriance. Aussi dès les premiers jours de septembre, c'est la récolte. Nous nous hâtons de la recueillir par crainte de la gelée et de la neige.

Les pommes de terre se cultivent aujourd'hui à la mission sur une vaste échelle. Elles sont une véritable ressource pour nous qui avons un personnel si nombreux à nourrir. On se rappelle que les débuts avaient été modestes quoique encourageants, puisque les tubercules avaient rapporté assez abondamment pour que nous pussions en manger à Noël et à Pâques. Le reste avait été gardé pour la semence.

En 1890, la sécheresse faillit tout ruiner. Par bonheur, le Frère Nagro sauva nos pommes de terre en inventant un système d'irrigation qui conduisait, dans des tuyaux métalliques, l'eau de la rivière au jardin. De cette façon, non seulement il conserva la

récolte, mais il en accrut tellement le rendement que les Pères et les Sœurs en eurent à table tous les dimanches.

En 1891, les mulots s'attaquèrent à notre jardin. Nous ne nous en aperçûmes qu'en faisant la récolte. Un si grand nombre de ces quadrupèdes sortaient de terre que nous en étions étonnées. Pour les enfants, ce fut une véritable partie de plaisir. Ils s'amusèrent quelque temps avec les petits rongeurs, mais quand nous leur eûmes dit : « C'est assez. Tuez-les tous maintenant, » ils s'empressèrent de les exterminer jusqu'au dernier. Ce travail de destruction n'aurait pas suffi à nous en délivrer, si la divine Providence ne nous eut indiqué les nids où ils se terraient et se multipliaient prodigieusement.

Un jour donc que j'allais en promenade avec les filles de l'école, elles remarquèrent une petite butte, chose assez singulière au pays. Leur curiosité éveillée, elles voulurent savoir ce qu'elle pouvait bien recéler. Soudain, un cri de joie retentit : les petites venaient d'y découvrir une quantité de noisettes qu'on trouve ordinairement sur les rives du Yukon. C'était la provision d'hiver des mulots. En un instant, toutes les noisettes disparurent dans les bouches et dans les poches des petites Indiennes. Elles cherchèrent plus loin et aperçurent d'autres cachettes qu'elles dégarnirent le temps de le dire. On continua ce maraudage jusqu'au commencement de l'hiver, et tout autour de Sainte-Croix. Je suppose que les mulots, privés de leurs provisions d'hiver, périrent de faim, car nous n'en avons jamais revu.

En cette troisième année d'essais d'horticulture, malgré les dégâts causés par les mulots, la récolte fut telle que les pommes de terre figuraient au menu à chaque repas. La quatrième année, il y en eut assez pour en servir aux enfants. Frites dans la graisse de phoque, elles sont un régal pour nos bambins qui les considèrent comme un mets des plus délicieux.

CHAPITRE DIXIÈME

Animaux domestiques

En Alaska, il n'y a ni chevaux, ni ânes, ni aucune bête de somme. « Pour voyager, écrit le R. P. René « dans un article intitulé *Observations d'un mission-* « *naire*, il faut un traîneau, un attelage de chiens « esquimaux et, par-dessus le marché, un guide qui « coure devant les chiens pour leur indiquer la voie. « Le missionnaire doit apporter de quoi se nourrir, « lui, son guide et ses chiens. Avec sa tente, qui « est indispensable, ses couvertures encore plus né- « cessaires, sa chapelle, sa batterie de cuisine, cela lui « fait un poids de cent livres à ajouter au sien dans le « traîneau. »

Le même auteur décrit ensuite le voyage. Le récit ne manque pas de piquant. « Les chiens s'é- « lancent, affolés, à la suite du guide. Bientôt, tout « l'équipage s'embarrasse et s'enchevêtre dans les « cordes qui l'attachent au traîneau. Le missionnaire « est obligé d'aller démêler, non sans peine, tout son « attelage et de le remettre en bon état. Cela se « renouvelle à chaque instant. D'autres fois, les « chiens, au milieu de leur course, sentent la piste d'un « renard ou d'un autre gibier et se jettent avec impé- « tuosité hors de la voie, à sa poursuite. D'autres « fois encore, quand le traîneau glisse sur la neige, il « se heurte soudain à un obstacle imprévu, et alors

« missionnaire et traîneau sont secoués follement, « parfois culbutés dans la neige. Souvent, ce qui « est pire, le traîneau se brise sur place, et il faut, à « force de ligatures, lui donner la solidité suffisante « pour gagner le prochain village. Ce sont là des « accidents coutumiers et des misères inséparables « de ce mode de locomotion. »

Un attelage de chiens

Depuis quelques années, on attelle aussi les rennes, quadrupèdes du genre cerf. Ils tirent mieux que les chiens. En outre, ils donnent du lait et leur chair est délicieuse. Leur peau sert à la confection des vêtements.

Lors de la fondation de Sainte-Croix et les années qui suivirent, il n'y avait pas de rennes à la

mission, car pour les nourrir, il faut de la mousse blanche, et la région n'en produisait point. J'en ai cependant vu un troupeau vers 1890. Un Lapon expérimenté, M. Ball, chargé par le gouvernement américain de l'élevage de ces animaux, en avait amené environ deux cents sur les rives du Yukon, à une faible distance de notre couvent. A la fin de la saison, ils passèrent devant notre maison au nombre d'environ quarante ; tous les autres avaient péri faute de nourriture convenable. Attelés en flèche, c'est-à-dire l'un devant l'autre, ils allaient comme un coup de vent.

Plus tard, M. Ball ayant appris qu'il croissait de la mousse blanche le long de la rivière Shagaluk, affluent du Yukon, tenta une seconde expérience avec cinq cents rennes.

Au bout de cinq ans, il nous donna cent de ces bêtes précieuses et partit avec le reste de son troupeau.

Pendant leur séjour à Sainte-Croix, M. Ball, sa femme, sa fille et son jeune fils se firent instruire de la religion catholique et reçurent la grâce du baptême.

Tant que nous n'eûmes pas de rennes, nous fûmes obligées de voyager en traîneau à chiens. Ces chiens diffèrent des nôtres ; ils ont les caractères du loup. Ils n'aboient jamais ; par contre, ils hurlent beaucoup. Chaque fois que l'*Angelus* sonne, les chiens commencent leur vacarme et ils ne cessent qu'avec le dernier coup de cloche. Si un bateau siffle, ils dominent de leurs cris lugubres la voix de la

Troupeau de rennes

sirène. Quand, parmi cette meute, il se rencontre un chien hargneux, querelleur, nous devons l'enfermer tout seul quelque part. Mise en pénitence, la vilaine bête nous ennuie de ses interminables lamentations.

Pour conduire ces chiens et en tirer profit, il faut connaître leurs mœurs. Ainsi, en voyage, on ne leur donne que la moitié de leur portion ordinaire, c'est-à-dire trois ou quatre livres de saumon ; autrement, ils se coucheraient et dormiraient toute la journée. De plus, ils ne souffrent pas d'être surchargés. Le Père Judge en fit la triste expérience lorsqu'il entreprit un jour de fonder un poste de mission près de la rivière Shagaluk, en face de Sainte-Croix. Il chargea son traîneau de tout ce qui était nécessaire à la fondation. A la vue du fardeau, le Père Tosi, plus expérimenté que son jeune confrère, branla la tête et lui dit : Ça n'ira pas, votre traîneau est trop lourd. »

— Si, ça ira bien !

Et il attela sept de ses meilleurs chiens. Ils partirent comme l'éclair, emportant le Père et son traîneau. Après une demi-heure de course, ils s'arrêtèrent tout court et refusèrent d'avancer d'un pas. Insensibles aux caresses, aux menaces et aux coups, les chiens ne bougèrent pas de là. Force fut donc au Père Judge de rebrousser chemin. Alors, les chiens revinrent à la mission à toute vitesse. Apercevant son confrère, le Père Tosi rit de bon cœur de son aventure et lui dit avec une pointe d'ironie : « Profitez de la belle leçon qui vous a été donnée aujourd'hui. »

LA BASSE-COUR

Un bienfaiteur donna un jour sept poulettes aux Pères de Nulato. Ceux-ci les expédièrent à Sainte-Croix, où Sœur Marie-Wenefred en prit soin.

Tout d'abord, elle les enferma dans l'étable, puis dans un poulailler bâti par les religieux. Afin de le rendre chaud et confortable, ils avaient déposé entre les doubles murs une couche de sciure de bois de deux pieds d'épaisseur et installé un poêle au milieu. Grâce à ces intelligentes précautions, les poules pondirent tout l'hiver. On les fit couver, de sorte que l'année suivante soixante-dix belles poules caquetaient aux alentours de la maison.

Pour aller plus vite en besogne, le Frère Lefebvre fabriqua ensuite un incubateur. Tout fonctionnait à merveille quand, au vingtième jour d'opération, la lampe s'éteignit. La température baissa et ... adieu les poulets qui allaient éclore le lendemain !...

Tout à l'heure, j'ai nommé incidemment l'étable. Vous présumez donc que nous avions des vaches. Eh ! oui ; au fur et à mesure qu'augmentait notre culture fourragère, nous enrichissions notre troupeau. En 1903, le lait pouvait figurer sur nos tables et au réfectoire des enfants.

Pendant que les Frères s'occupaient des travaux de la ferme et du déboisement de notre colline, que les Sœurs travaillaient au jardin et à la basse-cour ou instruisaient les enfants et les formaient à la tenue

d'une maison, les Pères poursuivaient leur but primordial : l'extension du règne du Christ par la conquête des âmes.

De village en village, tout le long du Yukon, ils allaient porter le nom de Dieu, se faisant tout à tous pour les gagner tous et les amener dans le giron de l'Église catholique. Leur vie était austère, hérissée de périls, semée de renoncements et de sacrifices ; mais ils chantaient quand même les joies de l'apostolat, au rythme des avirons comme au cahotement du traîneau. Sans cesse ils appelaient les bénédictions de Dieu sur leurs labeurs par ce refrain aimé : *Da mihi animas.*

CHAPITRE ONZIÈME

La chasse

Dans ce chapitre, je n'ai pas l'intention de vous parler de la chasse aux animaux à fourrure, à laquelle les Indiens se livrent avec tant d'ardeur. Je donnerai seulement quelques détails sur la chasse entreprise dans le but de nous procurer des vivres ou, le cas échéant, pour nous défendre des animaux carnassiers.

Excepté les religieuses, tous les gens vont à la chasse, même nos petits pensionnaires. Autrefois, nous avions à la maison une domestique nommée Emma aussi habile que le meilleur chasseur à décocher une flèche.

Quel est le gibier à abattre dans les régions alaskasiennes ? Il y a le gibier à plumes : perdrix, canards, oies et cygnes sauvages ; et le gibier à poil : lapins, lièvres, caribous, cerfs et ours.

Un mot sur les ours. Assez souvent, nous en voyons passer au commencement de l'été, sur les énormes glaçons qui descendent le fleuve. De ceux-là, nous n'avons rien à craindre. Mais il y en a qui rôdent dans les bois. En 1889, on en tua quatre à proximité de Sainte-Croix. Un peu plus tard, le Père Robaut, sortant de table après le dîner, s'arrête devant une fenêtre. « Venez donc voir ce gros chien qui s'en vient », dit-il aux garçons. Ceux-ci accou-

Un cygne

rent aussitôt et reconnaissant l'animal : « Mais, mon Père, ce n'est pas un chien, c'est un ours. » D'un bond, ils s'élancent dans la cour. Effrayé, l'ours retourne à la forêt. Les garçons le poursuivent.

Un seul a la pensée de s'armer d'une carabine ; mais il juge plus prudent de ne pas tirer sur le terrible carnivore. Manquer son coup, c'est s'exposer lui-même et tous ses compagnons, car l'ours attaqué a toutes les audaces.

M. Dementieff, russe d'origine, travaillait alors chez nous. Ayant appris l'histoire de la chasse à l'ours, il s'en alla tout seul dans la forêt, le fusil sous le bras. Triomphant, il revenait une heure après inviter les garçons de l'école à l'accompagner au bois, pour en rapporter sa riche capture : deux ours et leur petit.

Les écoliers, chargés des précieux fardeaux, criaient et chantaient pour manifester leur joie exubérante. Trois ours ! Mais c'étaient quinze jours de fête !... La viande d'ours — soit dit en passant — n'est pas à dédaigner et, en Alaska, elle se conserve longtemps.

Parfois, les ours nous causèrent des transes indicibles. Un jour que j'étais allée à la promenade avec les filles de notre école, j'entendis un bruit insolite. Les enfants se turent, pâlirent et me regardèrent fixement. L'une d'elles me dit à voix basse : « C'est un ours ! »

— Récitons le chapelet, leur dis-je, et retournons à la maison. La Sainte Vierge nous protégera.

Marie vint effectivement à notre aide, car l'ours ne nous inquiéta point.

Une autre fois, trois de nos Sœurs s'étaient rendues à Pymute, un peu en aval sur la rive opposée,

avec dix de nos petites filles pour y cueillir des myrtilles ou, si l'on veut, des « bleuets ». Il s'agissait d'y passer plusieurs jours et de loger durant la nuit sous la tente.

Le Père Lucchesi, alors Supérieur à Sainte-Croix, craignait beaucoup pour les enfants et leurs maîtresses; c'est pourquoi le troisième jour, il envoya le Frère O'Hare avec un grand garçon prendre de leurs nouvelles.

Le Frère arriva à temps. La nuit précédente, les ours avaient rôdé dans le voisinage de la tente : on y voyait encore l'empreinte de leurs pieds. Consternées et anxieuses, les petites filles n'osaient sortir de peur de se faire dévorer par les carnassiers.

On décida de partir sur-le-champ en barquette. Durant la traversée, l'embarcation fut entraînée par le courant vers un remous où elle ne faisait que tournoyer. Se croyant perdues, les petites indigènes pleuraient et appelaient au secours. Seule, Tatiana Dementieff, jeune fille courageuse et débrouillarde, garda son sang-froid. Elle s'assit en avant de la barquette, saisit résolument l'aviron et commanda le silence. Elle rama d'une main ferme, puis profitant de la force du courant, elle réussit à lancer l'embarcation hors du remous. Encore quelques coups de rame bien appliqués, et tout danger avait disparu. Les Sœurs et les élèves sur qui veillait la bonne Providence, étaient sauvées.

Depuis ce jour, les filles de notre école Sainte-Croix n'obtinrent plus jamais la permission de coucher sous la tente.

Revenons à la chasse. La chasse aux *oies* se fait en septembre. Nos chasseurs en abattirent une fois quatre cents dans l'espace de deux jours.

Voyez-les empilées sur le plancher de notre cuisine, et voyez-nous à la besogne. Chacune a sa spécialité. Les unes plument ces gros oiseaux ; les autres les vident et les lavent ; un autre groupe les sale et les met en conserve. Il faut savoir prévoir et amasser pour les jours de disette...

Les *perdrix* sont préférables aux oies. Leur chair est la meilleure qui existe. Mais, comme elles sont rares au pays, on n'en tue qu'un petit nombre et on les garde pour les malades.

Restent les *lapins* qu'on capture à l'époque des premières neiges. Dans l'espace de deux heures, cinq de nos élèves en prirent une fois quatre-vingt-quinze. Le lapin est délicieux au goût. Comme les oies, on le met en conserve pour le temps de l'année où il n'y a rien à chasser.

CHAPITRE DOUZIÈME

La pêche

La pêche est encore plus importante que la chasse. Dans la belle saison, c'est-à-dire dès le mois de mai, les Indiens quittent leurs villages et leurs habitations d'hiver pour se rendre en traîneau, avec leurs femmes et leurs enfants, à leurs campements d'été. C'est alors qu'ils font provision, pour toute l'année, d'œufs d'oies, de cygnes, de hérons, de canards sauvages, et enfin de saumon. Les hommes vont à la pêche tandis que les femmes restent sur les bords des rivières ou du Yukon, afin de mettre les poissons en conserve.

Les sauvages qui habitent les côtes de l'Alaska, font la pêche du *phoque* et de la *baleine*. En 1892, alors que je me rendais à San Francisco par la mer de Behring, pour me faire traiter dans un hôpital, j'ai assisté à la pêche des phoques. Le spectacle étant tout nouveau pour moi, je l'ai considéré à loisir.

L'Indien, monté sur ce qu'on appelle le « kamigak » ou « kaïak-traîneau », est pourvu de ses armes : flèches, fusil et harpons. Dissimulé entre les glaçons et habillé tout de blanc, il attend sa proie. Les phoques qui aiment à se reposer sur les glaçons et à se chauffer aux rayons bienfaisants du soleil, s'avancent peu à peu sur le rivage. L'Indien est là dans son

« kamigak » qui les guette d'un œil perçant, prêt à les poursuivre sur la glace ou dans l'eau ; car le « kamigak » a l'avantage d'être à la fois une embarcation ou un traîneau, selon les besoins. Dès que le phoque se montre quelque part, l'Indien s'en approche d'aussi près qu'il peut sans éveiller son attention ; puis, quand il est à sa portée, il fait usage de ses armes. C'est son fusil qui le foudroie ou son harpon qui le cloue sur le glaçon où il était étendu à demi endormi. S'il n'est que blessé et qu'il plonge dans la mer, l'Indien se lance à sa poursuite dans son léger « kaïak ». Il le harponne ou le perce de ses flèches, jusqu'à ce que le pauvre animal, à bout de forces, tombe en sa possession.

La pêche aux *baleines blanches* se fait avec un plus grand déploiement de forces. Quand, au mois d'août et de septembre, le temps devient mauvais, les baleines se rapprochent du rivage et remontent en groupes l'embouchure du Yukon. Sans se douter que l'homme est là, prêt à fondre sur elles, elles semblent se jouer entre elles. Cependant, les chasseurs, pour les affronter, se sont réunis en troupe et ont mis leurs « kaïaks », leurs armes et leur courage en commun. La lutte peut être terrible entre l'homme et la baleine. La tactique habituelle des Indiens est de former la chaîne en demi-cercle à l'arrière des baleines et de les serrer de plus en plus près. Dès qu'ils sont à portée de leur proie, ils lui lancent tous ensemble leurs flèches et leurs harpons. A ce moment critique, les autres baleines s'enfuient éperdues à travers les « kaïaks », au risque de les faire chavirer avec les Indiens. Ceux-ci, sans perdre

leur sang-froid, s'acharnent à la poursuite de leur victime et quand ils s'en sont rendus maîtres, ils la ramènent au rivage à la suite de leurs « kaïaks ».

Un jour, il m'a été donné d'admirer une baleine dans le Yukon même. Elle s'était égarée dans les eaux du fleuve et remontait le courant. Tous les gens de Sainte-Croix et des environs étaient accourus pour la voir. Majestueusement elle s'avançait à la surface de l'eau, tantôt montrant le sommet de son échine d'une blancheur de lait, tantôt s'enfonçant sous les vagues en projetant un jet d'eau qui retombait en forme de rosée ou de gerbe étincelante.

En toutes saisons, les sauvages font la pêche. Durant l'hiver, ils pratiquent dans la glace, aux endroits poissonneux, une ouverture de cinq à six pieds et ont bien soin de l'empêcher de se refermer. Ils y déposent leurs nasses, espèces de trappes faites de tiges de bois très fines habilement jointes entre elles. Et ils surveillent.

Parfois, les garçons de l'école nous apportaient un nombre considérable *d'anguilles*. Cette pêche ne dure que quelques jours après lesquels on n'en trouve plus. Durant deux ou trois mois, ils capturent aussi de très tendres *petits poissons blancs*. Les enfants sautent et dansent de joie à la vue des traîneaux chargés de si bons poissons.

En temps d'abondance, on leur en sert trois fois par jour. Avant de les dévorer de leurs dents, ils les dévorent de leurs yeux. Ils recherchent surtout la tête et le foie. La cuisinière doit en tenir

Groupe d'élèves exhibant des saumons

compte ; sinon il s'élève des disputes et des querelles parmi nos petits pensionnaires.

C'est dommage vraiment que ces petits poissons soient si difficiles à capturer.

Le *saumon*, qui mesure cinq à six pieds, abonde en Alaska. On le pêche lorsqu'il remonte le fleuve pour y déposer ses œufs. On dit qu'il faut des hommes très forts pour le tirer hors de l'eau et l'assommer ensuite.

Voici comment on opère pour la conserve du saumon. On lui tranche la tête et on l'ouvre comme on ferait des deux feuillets d'un livre. L'arête du milieu est rabattue sur la queue. Ainsi exposé à l'air, le poisson se dessèche promptement. Quand il est presque sec, on le fume dans les huttes.

A l'exception du squelette, les sauvages utilisent toutes les parties du saumon. Les intestins et les œufs sont conservés dans un trou d'une profondeur de cinq pieds environ. C'est ce qui s'appelle « puits de putréfaction ». Au mois de février, quand il n'y a plus rien à capturer, ils ouvrent cette fosse, et ils mangent tout ce qu'ils y ont jeté. La puanteur qui s'en exhale est telle qu'on ne saurait se l'imaginer. Malgré tout, les sauvages avalent ces conserves-là avec voracité. C'est pour eux un mets savoureux. Est-il possible que ces pauvres gens aient le goût dépravé à ce point ?...

Un jour, le Père Robaut vit un chien se rendre au bord d'une de ces excavations pour assouvir sa faim.

Cinq fois il s'en approcha, cinq fois, écœuré par l'odeur infecte, il s'en éloigna préférant crever de faim que de se nourrir de pourriture.

Lorsque les Indiens mangent de ces conserves, les émanations de cette détestable nourriture s'imprègnent dans leurs habits et se dégagent de leurs corps. Pas n'est besoin de demander alors à un sauvage s'il a ouvert son puits. On le sait déjà trop... Et quand une vingtaine ou une trentaine de mangeurs de pourriture arrivent à l'église, nous en avons des nausées. Cependant il faut faire de nécessité vertu, se montrer polies et dominer la nature pour s'attacher ces nouveaux convertis.

Quant aux têtes des saumons, les Indiens les tiennent plongées dans l'eau du fleuve au moyen d'une ficelle liée à un arbre. Ils les consomment lorsqu'elles sont arrivées à un point de décomposition qui soulèverait le cœur du blanc au plus robuste appétit.

La peau du saumon sert à la confection des pantoufles. En temps de disette, les sauvages la mangent de même que leurs mocassins. Lorsqu'ils n'ont plus de vivres dans leurs *caches*, la mission pourvoit à leurs besoins. Un hiver qu'ils n'avaient pas fréquenté l'église, le Père Tosi feignit cependant d'ignorer leur extrême dénuement. Pendant quinze jours, il les laissa dévorer le cuir de leurs chaussures ; ensuite il leur fit savoir qu'ils pouvaient venir à la mission couper du bois et qu'en paiement ils recevraient de la farine. La leçon leur fut salutaire, car dans la suite, ils ne désertèrent plus la maison de Dieu.

Le plus souvent, nous achetions des sauvages notre provision de saumon. Cependant nous sommes allées à la pêche quelques fois. D'avance nous préparions des tentes, des filets, des nasses, des vivres et des lits. Le Père Robaut dirigeait toujours

Élèves de l'école Sainte-Croix au camp de pêche

l'excursion. Quelques Frères, quelques grands garçons, trois Sœurs et quelques filles y prenaient part.

Ainsi, en 1894, notre petit bateau se dirigea aux environs d'Akulurak, situé au confluent de la rivière du même nom et du Yukon. C'est l'endroit par excellence pour la capture du saumon. Les Frères

et les garçons faisaient la pêche ; les religieuses et les filles tranchaient le saumon à la mode indigène, le faisaient sécher et fumer sur place. La besogne dura six semaines et, sauf les dimanches, on ne prenait que le temps de manger et de se reposer la nuit.

On revint à Sainte-Croix avec quarante barils de saumon salé, soixante mille poissons séchés et fumés. Ne me demandez pas si l'on consommait tout ce poisson. Réfléchissez plutôt un instant. Pendant toute l'année, il fallait nourrir les Pères, les Frères, les Sœurs, quatre-vingts pensionnaires, quelques externes, des hôtes et des ouvriers ; puis... une quarantaine de chiens. De plus, il y avait les nécessiteux à secourir : « Il est bon, disait Notre-Seigneur, qu'il y ait des pauvres parmi vous. » En Alaska, comme ailleurs, on trouve l'occasion de faire l'aumône sinon d'une bouchée de pain, du moins d'une tranche de poisson fumé.

CHAPITRE TREIZIÈME

Approvisionnements

Se procurer le nécessaire à la vie était chose difficile au début de la mission. Peu à peu cependant, nous trouvâmes au pays même de quoi répondre aux besoins les plus indispensables. Les sapins, les épinettes et les trembles nous donnaient le bois de chauffage et de charpente ; les animaux à fourrure, les peaux qui nous préservaient du froid. Et, pour nous alimenter, nous avions le poisson, les œufs, le lait, les pommes de terre et autres légumes, et enfin les fruits sauvages.

Le reste de nos provisions nous arrivait par le bateau une fois l'an. C'étaient des tissus de laine et de coton, des instruments d'horticulture, des ustensiles de cuisine, de la farine et toutes les denrées usuelles.

Avant de vous parler de nos importations, j'accorderai une mention spéciale aux chaussures du pays et aux « bleuets ».

Confectionner des chaussures est un art, même en Alaska. Je ne puis vous le faire connaître sans vous raconter en même temps l'histoire de notre domestique Emma qui y excellait.

Emma était une pure sauvagesse. A son arrivée à Sainte-Croix, elle était encore païenne. Le Père

Tosi qui l'avait rencontrée à Nulato en 1887, lui avait fait construire une cabane à côté de notre couvent. Cette femme fut pour nous un vrai trésor. J'ai déjà dit qu'elle était habile chasseuse ; j'ajouterai qu'elle était experte dans la confection et la réparation des vêtements de fourrure. De 1889 à 1900, elle fut

Type d'Indienne

encore pour nous une excellente cordonnière, toujours empressée à fabriquer et à raccommoder les chaussures des religieux et des religieuses, des petits et des grands élèves.

Elle prenait ses repas dans notre cuisine, et c'est ainsi qu'elle devint en rapport intime avec Sœur

Marie-Pauline, la maîtresse de céans. Comment faisaient-elles pour se comprendre ? Je l'ignore, car l'une parlait l'anglais et l'autre répondait en idiome sauvage. Toutes deux, cependant, s'aimaient d'une sainte et véritable affection. Quand Jésus est le trait d'union des âmes, les amitiés sont belles et stables ; elles portent toujours des fruits de salut. Bientôt, Emma demanda d'être instruite des vérités de notre sainte religion. Sœur Marie-Pauline qui sollicitait cette grâce depuis longtemps pour la chère âme, accepta avec empressement de lui donner des leçons de catéchisme. Sa vieille élève reçut le Baptême et vécut jusqu'à sa mort en chrétienne modèle. Elle assistait à la messe tous les matins, communiait fréquemment, récitait le chapelet et faisait sa visite au Saint-Sacrement. A l'église, elle fixait le Tabernacle et souvent nous la voyions sourire au Dieu caché de l'autel qu'elle aimait d'un amour sincère.

Elle vivait à Sainte-Croix depuis trois ans lorsqu'elle contracta une pénible maladie. J'eus le bonheur de la soigner et partant d'admirer son inaltérable patience. Après trois mois de souffrances, elle guérit et reprit ses occupations.

En 1900, elle mourut du choléra.

Emma avait ses méthodes en cordonnerie. Voyez-la, assise sur un banc, dans la salle de récréation des enfants. Elle est entourée de grandes filles qui lui aident et apprennent en même temps le métier. A côté d'elle, il y a de la paille sèche ou du foin, ainsi que des cuves remplies d'eau. Dans l'un de

ces vaisseaux, elle a jeté pêle-mêle les bottes qui demandent des réparations ; dans l'autre, il y a le cuir pour les semelles qui n'est autre que la membrane abdominale du phoque. Cette peau est si dure qu'elle a besoin de tremper longtemps avant qu'on puisse la tailler et la travailler. L'empeigne et la tige sont faites de la peau du saumon ou du renne.

Les petits clous sont inconnus des indigènes, de même que le ligneul. Pour coudre les chaussures, Emma se sert d'une longue aiguille à pointe recourbée et de fil habilement fabriqué avec des nerfs de phoque. Ce fil est tellement résistant qu'il est impossible de le casser.

Le foin ou l'herbe sèche tient lieu de forme. Dès qu'une chaussure est fabriquée ou réparée, notre cordonnière l'en remplit et la laisse ainsi se mouler.

Quatre jours par semaine, Emma s'occupe de cordonnerie. Il est à propos que nous ayons de bonnes chaussures, car huit mois durant nous marchons sur la neige, et le froid est si intense...

Nos bottes, fourrées de foin ou d'herbe sèche, montent jusqu'aux genoux. Lorsque l'eau y pénètre, il faut en ôter la garniture et la faire sécher, sinon on risquerait de se geler les pieds, bien qu'ils soient protégés par des bas de laine très épais et par des chaussons taillés dans des couvertures de laine et recouverts de coutil.

Nos élèves ont tous trois paires de bottes en leur possession : une paire neuve en réserve pour les

dimanches et les fêtes ; et deux autres paires de rechange pour les jours ordinaires. Si l'une exige des réparations, on chausse l'autre.

Quelques mots sur les « bleuets ». En Alaska, les « bleuets » croissent sur les montagnes ; ils se récoltent à la fin de l'été. Chaque année, pendant quatre ou cinq jours, nous allions à la cueillette de ces petites baies sauvages. Pour les enfants en vacances chez nous, c'était un délicieux passe-temps et aussi un excellent moyen de s'assurer un dessert savoureux pour l'hiver.

Chargés de corbeilles, de récipients de toute espèce et de toute forme, nous partions dès le matin, les garçons dans une direction, les filles dans une autre. En certains endroits, il y avait tant de « bleuets » que nous avions peine à nous remuer sans les écraser du pied. Charité bien ordonnée commence par soi-même, dit le proverbe ; aussi les enfants qui sont très friands de ces fruits, en mangeaient-ils à satiété avant d'en cueillir pour la provision. Au fur et à mesure que les vaisseaux se remplissaient, nous allions les porter au bateau amarré au rivage.

Au temps où l'infatigable Sœur Marie-Jules était cuisinière, nous rapportions à la mission jusqu'à deux mille cinq cents livres de myrtilles. Disons à la louange de cette vaillante missionnaire qu'elle avait le talent de stimuler le courage et l'ambition des enfants.

Tous ces « bleuets » étaient mis en confiture et conservés dans des barils et des cuves pour la consommation journalière. Chaque enfant en recevait une

assiettée à son dîner ; le jeudi, de belles tartes couronnaient le repas. Celui ou celle qui n'avait pas mérité ses bonnes notes de conduite en était privée. Cette pénitence était plus efficace que toute autre pour le maintien de la discipline.

IMPORTATIONS

Les produits de l'étranger nous arrivaient lentement, mais régulièrement.

En 1899, l'eau pénétra dans le bateau et avaria nos provisions. Quelques denrées même furent complètement perdues. Le peu de farine qui nous restait moisit bientôt. D'un sac de cent livres, il y avait à peine une dizaine de livres consommables. Mêlée à l'eau, la farine avait formé une pâte devenue si dure à la longue qu'il fallait la pulvériser avec un maillet. Cette année-là, nous avons manqué de beurre, de sucre, de condiments et assez souvent de... pain. Cependant Jésus eut compassion de notre indigence : un grand nombre de lapins se prirent aux pièges, et pour ménager le pain, nous mangions beaucoup de viande et de poisson.

L'année suivante, les sauvages refusèrent obstinément de transporter nos marchandises du bateau à la mission. Le Père Crimont, Supérieur, convoqua alors les Pères, les Frères, les Sœurs et les enfants, puis il nous dit : « Toutes nos marchandises ont été déposées sur le bord de la rivière, exposées au pillage ; les sauvages s'entêtent à ne pas travailler aujourd'hui, et demain c'est dimanche. Mettons-nous tous à la besogne. » C'était vers six heures du soir : l'obs-

curité était complète ; aussi fûmes-nous obligées d'allumer nos lanternes pour éclairer la voie. Je restai à la maison pour prendre note des marchandises et les installer. Sainte-Croix, il vous en souvient, est situé sur une colline, et le raidillon est difficile à monter. Aussi pour y traîner nos caisses de provisions, fallut-il un courage extraordinaire et un effort persévérant. On trébuchait et on tombait souvent sous la charge avant d'arriver à la mission.

Quinze minutes avant minuit, on cessa la besogne pour prendre le souper ; puis on se remit au travail, car il y avait urgence. A six heures le lendemain, toutes les provisions étaient en lieu sûr. Une demi-heure plus tard, le P. Crimont célébrait la messe. Tous les travailleurs y assistaient ; quelques-uns avaient peine à se tenir éveillés.

Après le déjeuner, tous gagnèrent leur lit ; un bon nombre ne se levèrent que le lundi matin.

Le transport des marchandises coûtait énormément cher : vingt-cinq dollars par tonne de San Francisco à Saint-Michel, puis douze dollars en plus de Saint-Michel à Sainte-Croix. Nos Sœurs de Nulato, à cent soixante milles en amont, devaient débourser davantage.

Le prix de la farine était insignifiant comparé aux frais de transport.

Le rêve des Pères, c'était de devenir propriétaires d'un bateau ; et bien des raisons militaient en faveur de cet achat. Mais la réalité se fit attendre cinq ans.

LE BATEAU DE LA MISSION

Des étrangers ayant fait clandestinement la pêche sur les côtes de l'Alaska, le gouvernement américain confisqua leur bateau pour cause de contravention et de délit. Le Père Tosi, revenant d'un voyage à San Francisco, vit ce bateau dans le port d'Unalas-

Bateau des missionnaires

ka ; il l'acheta à un prix modique et le fit remonter jusqu'à Saint-Michel. Le Frère Twohieg en fut nommé capitaine.

L'embarcation aurait fait notre affaire ; mais elle était d'un trop fort tirage pour le Yukon. Le Père Tosi la vendit à la première occasion et, avec l'argent reçu, il en acheta une plus petite. Le

SAINT-MICHEL — c'était le nom de notre deuxième bateau — nous fut très utile. Cependant il nous suscita bien des ennuis.

Aux approches de l'hiver, il fallut le hâler jusqu'au rivage pour ne pas le laisser prendre dans la glace et l'exposer à la dérive au temps de la débâcle.

A la fonte des neiges, le Yukon se gonfla subitement et envahit la berge. Le SAINT-MICHEL s'éleva avec les eaux. Mais voici que le fleuve baissa aussi promptement qu'il avait grossi. Notre bateau pouvant s'arrêter sur la pente de la colline d'où il eût été impossible de le renflouer, il fallait le surveiller constamment.

Un jour, le Père Tosi appela religieux, religieuses et élèves à son aide : « Venez vite, dit-il, allons tous hâler le bateau qui est presque à sec. » De toutes nos forces nous tirons sur les cordages, appelant le Ciel à notre secours. Vraiment, je pense qu'en cette circonstance le bon Dieu nous prêta sa main toute-puissante : au bout de deux heures d'efforts combinés, le SAINT-MICHEL flottait sur le Yukon.

Dans la suite, les Pères trouvèrent un endroit plus favorable à l'hivernage du bateau.

Le SAINT-MICHEL fut vendu très cher à quelques chercheurs d'or qui se rendaient au Klondyke. On en acheta un autre flambant neuf, le SAINT-JOSEPH, qui fut à son tour remplacé par le TOSI. Ce dernier fait encore présentement le service sur le Yukon pour le transport des marchandises et autres besoins de la mission.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Perturbations atmosphériques — Inondations — Maladie

Il se produit en Alaska comme ailleurs des perturbations atmosphériques, telles qu'orages électriques et tornades, et aussi des inondations à la fonte des neiges.

Les orages électriques sont plutôt rares ; mais quand ils éclatent, ils sont violents. Deux fois la foudre tomba sur notre poste de mission. La première fois, elle frappa un arbre qui s'abattit sur notre couvent. La seconde fois, l'étincelle électrique incendia la cabane d'Emma. On vit en cette circonstance un globe de feu traverser la cour de récréation et disparaître dans le sol. Les enfants tremblaient d'épouvante et priaient avec ferveur.

Les tornades sont encore plus terribles. Elles soufflent en tourbillonnant et renversent sur leur passage les arbres et les cabanes.

Un jour que Sœur Marie-Antonia était occupée au jardin, elle entendit tout à coup un grand bruit. Elle leva la tête et vit au loin les huttes des sauvages qui volaient dans l'air. C'était la tornade qui se déchaînait. Effrayé, elle se précipita vers la maison, mais, à cause du nuage de poussière soulevé par l'ouragan, elle dut courir les yeux fermés.

Tout autour de notre maison, il y avait, pour éloigner les « maringouins » un cordon de petits feux. Le vent porta les flammes vers notre résidence et les murs s'embrasèrent. Sans les seaux d'eau apportés à la cuisine pour la lessive, notre poste de mission serait devenu la proie des flammes.

INONDATION

Le dégel amène chaque année la crue des eaux. Au printemps de 1894, le débordement du fleuve fut tel que les eaux s'élevèrent jusqu'au sommet des arbres qui croissent au pied de la colline. Tout le village ressemblait à un lac immense sur lequel se promenaient d'énormes glaçons.

Du grenier de notre couvent, nous voyions les huttes des Indiens entraînées par les flots.

Le *nouveau déluge* s'arrêta au seuil de notre église. Celui qui seul peut mettre un frein à la fureur des flots et dire à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » nous avait sauvées du péril imminent.

Les Pères, montés dans leurs canots remplis de provisions, s'empressèrent d'aller secourir les sinistrés sur les montagnes.

Quant au Père Tosi, il se rendit à Nulato avec le jeune André Antoska, en voguant en ligne droite au-dessus de la cime des arbres.

Pour échapper à la noyade, les Pères de ce poste s'étaient retirés sous les combles.

C'est alors que le Père Tosi apprit un fait merveilleux qui venait de se produire dans la localité. Je n'ai garde de l'omettre. Au moment de la débâcle, les missionnaires virent une croix, dressée sur un glaçon, descendre majestueusement le fleuve. C'était, à n'en pas douter, la croix de bois plantée à Yetsettletok, en 1892, à l'endroit même où Mgr Seghers avait été assassiné à l'automne de 1886.

Les Pères de Nulato la saluèrent avec émotion et sonnèrent la cloche. Les sauvages se réunirent pour contempler « la merveille », ainsi qu'ils disaient, et des prières ferventes jaillirent du cœur de ces pauvres habitants de l'Alaska.

Ce qui augmenta davantage l'étonnement des spectateurs, c'est que cette croix, à la hauteur de Nulato, se tourna vers l'église et s'arrêta quelques instants comme pour reconnaître et bénir, à son passage, l'œuvre fécondée par le sang de l'Archevêque-martyr.

La croix ne tarda pas à s'éloigner vers l'ouest. Longtemps, longtemps, on la suivit du regard et on l'accompagna de prières émues. Elle alla enfin se perdre dans la direction de l'Océan, sans qu'on l'ait jamais revue.

Comme à Sainte-Croix, dès la crue des eaux, les habitants des divers villages de l'Alaska, avaient cherché la sécurité sur les montagnes. On peut conjecturer qu'un certain nombre, surpris par les flots ou incapables de courir, périrent noyés.

Voici l'étonnante histoire de deux sinistrés américains qui, grâce à l'hospitalité reçue à Sainte-Croix, eurent la vie sauve.

C'étaient deux voyageurs assez riches venus en Alaska pour y pousser une reconnaissance. Lorsque ces étrangers virent déborder les eaux du fleuve, ils se hâtèrent de gagner la montagne ; mais les vagues envahissant la rive plus vite qu'ils ne pouvaient fuir, ils décidèrent de grimper sur un arbre très élevé.

L'eau montait toujours, toujours... De branche en branche, fuyant l'inondation, ils atteignirent enfin la cime de l'arbre qui était leur dernier refuge, et l'eau baignait encore leurs pieds... Pas d'autre alternative que d'attendre la mort ou le retrait des eaux. Pendant des heures ils vécurent ainsi dans la plus profonde angoisse. Par bonheur, l'eau reflua aussi vite qu'elle avait débordé. Les deux voyageurs descendirent alors de l'arbre sauveur. N'ayant plus de vivres, ils s'engagèrent dans la plaine boueuse, à la recherche de quelque habitation.

La divine Providence les conduisit vers la Mission Sainte-Croix.

Ils nous arrivèrent nu-pieds, vêtus de loques, affamés et haletants, plus semblables à des spectres qu'à des êtres humains.

Les Pères les reçurent à bras ouverts et les soignèrent comme des enfants de la famille jusqu'au recouvrement de leurs forces. Après cinq semaines de repos, les deux voyageurs, ranimés, reprirent leur vie errante.

Ces deux Américains nous gardèrent toujours une vive reconnaissance ; plus d'une fois, ils témoignèrent de leur gratitude par de généreuses offrandes.

Écoutez maintenant l'extraordinaire aventure de l'ARCTIC. Lors de l'inondation, ce bateau était à son lieu d'hivernage : *Fort Yukon*, juste à l'intersection du cercle polaire arctique et du 145° de longitude ouest.

L'ARCTIC monta avec les flots et, jouet des vagues, on le vit capricieusement glisser sur l'onde, au-dessus des forêts. La *nouvelle arche de Noé* s'arrêta non sur le Mont Ararat, mais sur le toit d'un hangar de l'*Alaska Commercial Company*. Un bateau suspendu en l'air !... Concevez-vous ce que l'événement dut éveiller de curiosité ? De fait, les gens accoururent de loin pour voir de leurs yeux un fait si extraordinaire. Et tous de s'en amuser, sauf ceux qui étaient chargés de le renflouer.

MALADIE

En 1900, un fléau plus terrible que l'inondation — le choléra — plongea la Mission Sainte-Croix dans la consternation en décimant la population.

Je regrette de n'avoir pas été à mon poste d'infirmière pendant cette épidémie pour partager les incessants labeurs de mes compagnes. Dans la pensée qu'un séjour à la maison mère rétablirait ma santé quelque peu avariée, mes Supérieures m'avaient appelée à Lachine. Donc, pendant que je refaisais mes forces et que je jouissais des inoubliables fêtes du cinquantenaire de ma Communauté, mes consœurs de là-bas se dévouaient sans relâche auprès des malades et des mourants.

L'épidémie causa de grands ravages dans notre école. Dix-neuf de nos petites filles en moururent. Au village, quelques personnes seulement survécurent à la calamité. En conséquence, soigner les cholériques, les préparer à une sainte mort, les inhumer, telles furent les principales occupations des Pères, des Frères et des Sœurs en ce premier été du vingtième siècle.

Dans l'école transformée en hôpital, jour et nuit, on se tenait au chevet des malades. A la suite des fatigues excessives que se donna la bonne Supérieure, Sœur Marie-Séraphine-du-Sacré-Cœur (Albina Sénécal), pour secourir les uns et les autres, elle fut emportée soudainement dans une syncope provoquée par un accès de toux. Sa mort jeta le deuil le plus profond dans la petite Communauté de Sainte-Croix.

La chère Sœur y avait travaillé trois ans, et toujours à la plus grande gloire de Dieu. Depuis un an, elle occupait avec honneur la charge de Supérieure.

Oh ! je ne puis vous dire combien la mission me parut triste et morne à mon retour de Lachine ! Je pleurai longuement sur la tombe à peine fermée de ma chère Sœur Supérieure et je lui demandai de me consoler dans mon chagrin. Je cherchais aussi des visages d'enfants qui m'étaient chers et que je ne reverrai que dans l'éternité... Tout ce que mes compagnes me racontèrent me navrait le cœur. Mais, par contre, quelles moisson d'âmes !

Dans les autres postes de mission, la mort avait frappé sans merci. Épis naissants et épis mûrs étaient tombés sous sa faux inexorable.

Le Père Lucchesi arrivant à Akulurak, fut surpris de n'y pas voir une seule personne. Les cadavres en putréfaction répandaient au loin une odeur insupportable. Le bon religieux aurait voulu leur donner la sépulture ; mais les instruments lui manquant pour creuser les fosses, il dut se contenter de prier pour le repos de l'âme des trépassés.

Le Père Robaut s'étant rendu à Saint-Ignace de Kuskokwim pour y secourir les malades, n'y trouva que la seule famille Massa, composée des parents, de deux filles et d'un petit garçon adoptif, nommé Cyrille. Le chef de la famille raconta ce qui suit au charitable Jésuite :

« Tous, nous avons été malades, excepté le petit Cyrille qui nous a soignés. Nous touchions à nos derniers moments quand un étranger entra dans notre cabane. D'une main, il tenait un petit vase et de l'autre une cuiller. Il nous regarda avec une compatissante bonté, puis il plongea sa cuiller dans un liquide qu'il nous versa dans la bouche à petites doses. Tous les quatre, nous entrâmes ensuite dans un profond sommeil. Quelques jours plus tard, nous étions guéris. Alors, je sortis et je ne trouvai aucune âme dans tout le village ; il n'y avait que des morts, et je les ai tous inhumés. Quant à l'homme qui m'a guéri ainsi que ma famille, il n'est pas revenu nous voir. »

Le missionnaire n'attacha guère d'importance au récit. Le jour même, le sauvage alla voir le Père chez lui. En entrant, il s'arrêta stupéfait devant la statue de saint Ignace. Très ému, il dit au Père Robaut d'un ton de sincère conviction : « Père, c'est cet homme qui nous a sauvé la vie. »

Ce témoignage se passe de commentaire.

A la fin de l'épidémie, on constata qu'aucun étranger n'avait été atteint par le choléra et qu'à peu près tous les indigènes en avaient été victimes. Pourquoi ? — Secret de Dieu dont les desseins sont impénétrables ! Dieu fait ce qu'Il veut, et Il ne veut que le bien...

CHAPITRE QUINZIÈME

Notre école

Après les laborieuses vacances de 1889, c'est-à-dire au commencement de septembre, je recommençai la classe avec vingt-sept pensionnaires — garçons et filles — bien logés, bien vêtus et bien couchés, grâce à nos travaux de l'été.

Un mois plus tard, les externes de l'année précédente revenaient à l'école, mais uniquement pour épier ce qui s'y passait. Jaloux d'y voir des élèves pensionnaires venus d'autres villages, ils retournèrent à leurs huttes, fort mécontents de nous. Comme leurs enfants, les parents prétendaient que l'école de Sainte-Croix ne devait pas ouvrir ses portes aux étrangers. De là, mutinerie générale.

A la longue, les esprits se calmèrent. De nouveau, on nous fit confiance, et les enfants nous arrivèrent en tel nombre qu'il fallut bâtir une école pour les placer tous.

Que nous étions heureuses de christianiser ces petits païens ! Si docilement ils écoutaient les leçons de morale et de catéchisme !

La plupart, doués d'une mémoire très heureuse et d'une bonne intelligence, faisaient des progrès sensibles.

En 1890, un inspecteur américain, M. Petroff, visita notre école pour la première fois. La physionomie et la tenue de nos élèves : petits sauvages, métis, enfants de commerçants et d'ouvriers immigrés, le frappèrent avantageusement. Tous étaient, en effet, lavés, peignés et proprement vêtus.

Lorsque M. Petroff entra dans la classe, les enfants le saluèrent gentiment ; et ce fut pour lui une première surprise suivie d'une autre. Un joli bambin de neuf ans, fils du chef Melemutsch, se leva et vint se placer en avant de ses camarades pour lui lire une adresse de bienvenue en anglais. L'inspecteur en resta émerveillé.

M. Petroff examina un à un et très attentivement les cahiers des élèves. A tout moment, il faisait des signes d'approbation et de satisfaction. Heureux, les écoliers le regardaient tout souriants.

L'inspecteur se mit à la portée des enfants quand ensuite il les questionna. Il leur fit épeler des mots, écrire quelques phrases et leur donna à résoudre des problèmes d'addition et de soustraction. Les élèves obtinrent un vrai beau succès.

M. Petroff ne quitta pas Sainte-Croix sans communiquer ses impressions au Père Tosi et aux Sœurs. Il fit l'éloge de notre école et déclara que, sous tous rapports, elle surpassait toutes celles de la colonie américaine. Ni l'école schismatique de Kuskokwim, ni les écoles du nord de l'Alaska ne pouvaient soutenir la comparaison avec elle. Il nous dit en outre qu'il adresserait au Bureau de l'Éducation un rapport très satisfaisant.

Il le fit effectivement et, à dater de là, le gouvernement américain nous octroya annuellement une généreuse allocation pour l'entretien de notre école. Cette subvention augmentait avec le nombre des élèves.

En 1923, le même gouvernement, refusant tout subside aux écoles libres, nous retirait ses faveurs. Depuis lors, nous comptons seulement sur la bonne Providence et les aumônes de nos bienfaiteurs pour boucler le budget.

Est-il nécessaire de vous dire que nous avons maintes fois remercié le bon Dieu d'avoir béni nos efforts et fécondé, dès la première heure, nos travaux scolaires ? Il sait, le doux Maître, que le cœur a besoin de joies et Il ne les ménage pas à ceux et à celles qui peinent pour implanter la foi dans les petits âmes païennes...

En l'année 1891, nous avions quatre-vingts pensionnaires des deux sexes. Les années suivantes, le chiffre des élèves ne haussa guère. En 1900, à la suite du choléra, il diminua beaucoup pour remonter bientôt et dépasser la centaine. Depuis quelques années, le *registre des inscriptions* porte les noms de cent soixante à cent soixante-dix élèves.

Pour un pays si peu peuplé, quel chiffre éloquent !

Tout d'abord, ce furent les Pères qui s'occupèrent du recrutement de notre école. En revenant de leurs tournées apostoliques, ils nous amenaient les enfants indigènes qui consentaient à s'instruire. Dans la suite, les parents eux-mêmes, témoins des

bons effets produits par l'éducation chrétienne, venaient nous confier leurs fils et leurs filles.

D'ordinaire, c'est le père de famille qui nous remet son enfant en fixant d'une façon assez originale le temps qu'il le laissera à l'école. Il le place contre un mur en bois et y fait une entaille au-dessus de sa tête. Par là, il signifie qu'il viendra le chercher quand il aura atteint cette hauteur de taille.

Élèves de la Mission Sainte-Croix

Les enfants qui nous arrivaient étaient craintifs, timides et gênés. Après un court séjour, tous ces petits cœurs nous étaient attachés. Leur grand sacrifice était de retourner chez leurs parents. Et ils avaient bien raison, car les sauvages maltraitent leurs enfants et tout particulièrement leurs filles.

En voici un exemple probant.

Un sauvage influent de Nulato nous avait confié ses deux fillettes. L'une avait neuf ans, et l'autre douze ans. On ne sut jamais pour quelle raison cet homme vint les chercher toutes deux après un certain temps.

Dès que les fillettes virent arriver leur père, elles demandèrent à Sœur Supérieure de les cacher, devinant trop bien qu'il voulait les ramener chez lui. Les enfants refusèrent de partir avec leur père qui, mécontent, les menaça et les frappa. Le Père Tosi insista vainement auprès de ce sauvage pour le décider à laisser ses enfants à l'école.

La scène qui suivit nous déchira l'âme. Les fillettes, levant leurs mains suppliantes vers le Père Tosi, criaient ensemble : « Père, Père, sauvez-nous ! » Puis, s'adressant à Sœur Marie-Étienne : « Sœur Supérieure, ne nous laissez pas partir. Ayez pitié de nous ! » Elles disaient encore : « Cher Père, chère Mère, gardez-nous près de vous ! »

Exaspéré, le sauvage se leva brusquement et, saisissant ses deux filles par la nuque, il les traîna à travers les buissons jusqu'au Yukon, les jeta dans son canot et remonta le fleuve. Le cœur brisé, nous les suivions du regard. Impuissantes à remédier au malheur de ces pauvres fillettes, nous gémissions sur leur sort et implorions pour elles le secours de Dieu et de la bonne Vierge.

Quatre mois plus tard, une barquette accostait à Sainte-Croix. Les deux petites filles enlevées par

leur père, nous revenaient. Elles s'étaient enfuies de la maison et, montées sur un canot amarré tout près, elles avaient fait seules le voyage de Nulato à Sainte-Croix.

Hélas ! quel état misérable que le leur ! Elles étaient sales, déguenillées et méconnaissables ; mais si heureuses, si heureuses d'arriver enfin à l'école qu'elles pleuraient et riaient à la fois.

Personne ne vint les reprendre, si ce n'est le bon Dieu qui, deux ans après, appela l'aînée au paradis. La plus jeune devint une honnête femme, une mère de famille exemplaire et estimée de tout le monde. Elle mourut relativement jeune.

Plus d'un lecteur me dira peut-être : « Votre école est prospère ; mais qui donc enseigne un si grand nombre d'enfants ?... Où sont les institutrices ?... » Les deux premières années, j'étais seule préposée à l'enseignement. En 1891, nous reçûmes trois recrues dont l'une devait partager mes travaux d'éducatrice. C'étaient nos chères SS. Marie-Zéphirin, Marie-Prudence et Marie-Angilbert. Trois autres, en 1892, augmentèrent notre personnel : Sœur Marie-Wenefred, Sœur Marie-Antonia et Sœur Marie-Jean-Damascène. Parmi elles, se trouvaient deux maîtresses de classe. En 1893, nouveau renfort: Sœur Marie-Benoît et Sœur Marie-Héloïse. La Mission Sainte-Croix comptait donc onze religieuses animées du dévouement le plus désintéressé.

Ce nombre ne fut jamais dépassé ; mais il se maintint toujours. Si, pour une raison ou une

autre, certaines missionnaires sont envoyées ailleurs, si d'autres meurent, la maison mère de Lachine les remplace sur-le-champ par d'autres volontaires.

Actuellement, les Sœurs de Sainte-Anne ont trois postes de mission en Alaska ; Sainte-Croix, Nulato et Juneau.

D'autres Communautés collaborent avec les Jésuites à l'œuvre de l'évangélisation des sauvages.

CHAPITRE SEIZIÈME

Instruction et éducation des enfants

Je vous ai déjà dit par quels essais de culture nous avons reconnu la fertilité du sol alaskasien, avec quelle patiente sollicitude nous avons surveillé nos premières plantations, et comment, éclairées par l'expérience, nous avons agrandi notre jardin jusqu'à lui donner les dimensions d'un vaste champ cultivé.

A l'école, nous avons dû exécuter le même persévérant travail sur les cœurs et les intelligences. Nos enfants appartenaient presque tous aux tribus les plus dégradées du Nord. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner de leurs défauts et de leur incivilité. « Les âmes, comme la terre, a dit Mgr Dupanloup, quand on les laisse en friche, ne produisent que des fruits sauvages. »

Celles des petits Alaskasiens étaient aussi froides que le sol qu'ils foulaient de leurs pieds. Jamais un rayon du Soleil de vérité n'y avait pénétré pour les réchauffer et les féconder.

Mais, arrachés du milieu où ils étaient nés et transplantés à notre école Sainte-Croix, ces enfants païens donnaient, grâce à l'éducation qu'ils recevaient, des espérances de salut.

Par tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, vous savez combien les indigènes de l'Alaska étaient rudes et grossiers. J'ajouterai que leurs âmes, insensibles à la bonté et à la beauté, servaient aveuglément leurs passions indomptées. De plus, elles étaient tourmentées par une crainte déraisonnable ou par des croyances superstitieuses. Le faible de l'Indien est de se laisser dominer par son imagination.

Comme tous les peuples qui n'ont pas encore reçu le don précieux de la foi, les sauvages de l'Alaska étaient cruels et tyranniques à l'égard des vieillards, des femmes et des enfants.

Disons cependant à leur avantage qu'ils n'étaient pas ennemis de la vérité, mais peu aptes à la recevoir.

Toute l'énergie de leur âme étant concentrée dans les sens, particulièrement l'ouïe et la vue, ils ne cherchaient ni à connaître ni à raisonner. Leur mémoire était très fidèle. Les personnes ou les paysages qu'ils avaient vus une fois, ils les décrivaient minutieusement et se les rappelaient toujours.

Ce qui caractérisait l'Indien, c'était son manque complet de charité. Le P. Monroe, qui rédigea un lexique dans l'idiome du pays, le constata d'une façon péremptoire. « J'ai remarqué, dit-il, sept cents différentes formes du verbe *aimer*, mais pas une de ces sept cents expressions implique l'idée de charité désintéressée. Pour eux la vie se résume en deux mots : *posséder* et *jouir*. Ils ignorent absolument le dévouement et l'abnégation. »

Oh ! le grand travail du missionnaire d'inculquer à ces âmes sensuelles le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain !...

N'allez pas penser que les enfants de notre école, réchauffés par le grand Soleil de vérité, s'imprégnaient aussitôt de chaleur surnaturelle. Oh ! non, les rayons effleuraient longtemps la surface de leurs âmes avant d'en atteindre les profondeurs. La vertu ne pouvait encore s'y enraciner.

De plus, les bons désirs étaient étouffés par l'ivraie des passions héréditaires et par une mauvaise première éducation. La réforme de ces âmes dénaturées s'opérait lentement, difficilement.

Le Père Crimont nous exposa un jour la méthode à suivre dans cette œuvre d'éducation sociale et religieuse, et je crois qu'il ne peut y avoir de procédés plus efficaces.

« Mes Sœurs, nous dit-il au cours d'une instruc-
« tion, gardons-nous de mépriser les enfants des bois.
« Aimons-les plutôt à cause de leur malheur et tâchons
« de réchauffer leurs petites âmes glacées.

« Ils ne connaissent pas ce qui est beau, comme
« la noblesse du caractère et la pratique des petites
« et des grandes vertus. C'est vrai. Mais comment
« auraient-ils pu apprendre ces choses dans le milieu
« où ils ont vécu jusqu'ici ?... A nous donc de les
« former au bien, de cultiver leurs sentiments et de
« corriger leurs défauts.

« Ils ignorent aussi la bonté et la charité. Élevés
« par des parents qui ne cherchent qu'à assouvir
« leur bestial égoïsme, dans un pays où la détresse,
« la souffrance et le froid tuent les forces de l'âme,
« comment pourraient-ils connaître les jouissances

« que procurent le travail et l'application de l'esprit ?
« Patience ! Cela viendra avec le temps.

« L'unique moyen de les former à la vertu,
« c'est de leur donner de bons exemples. Habituons-
« les par nos paroles, par notre attitude, par notre
« piété, à se dégager d'eux-mêmes pour penser à
« Dieu et au prochain. Rendons notre âme si belle
« qu'ils en soient frappés. Que nos cœurs brûlent du
« feu de la sainte charité, afin que la chaleur qui en
« rayonnera se répande dans leurs âmes glacées.
« De cette manière, elles s'amolliront et vous y
« appliquerez l'effigie du Christ ; la vertu s'y enra-
« cinera et les sentiments nobles et élevés fleuriront.

« Mes Sœurs, soyons pour nos Indiens ce que
« fut Notre-Seigneur pour nous quand Il est venu
« nous racheter ; je veux dire des modèles, des
« victimes d'amour. Sachons nous sacrifier pour
« eux. »

Ainsi dirigées dans notre mission d'apostolat et fidèles à suivre la voix de l'Esprit-Saint, nous eûmes la consolation de voir les âmes de nos chers enfants produire peu à peu des fruits de vertu.

UNE ORIGINALE METHODE D'ENSEIGNEMENT

Les sauvages de l'Alaska ont tous de l'attrait pour le chant et la musique. C'est la seule inclination peut-être qui, chez eux, ne soit pas animale.

Le chant fut, dans l'éducation des enfants, non seulement une amorce, mais un grand facteur pour

atteindre leur esprit et leur cœur, leur apprendre les mystères et les vérités de notre sainte religion. Pour rendre notre enseignement intéressant et fructueux, il fallait recourir au chant, trouver de nouveaux airs pour chaque leçon. Afin de nous les procurer, nous devions parfois remonter bien loin dans nos souvenirs, puis ajuster les mots du catéchisme aux mélodies fournies par nos réminiscences. Heureusement, nous étions trois Sœurs de nationalités différentes : une Irlandaise, une Canadienne et une Belge ; ce qui augmentait considérablement le trésor de notre répertoire.

De pareilles leçons exigeaient beaucoup de préparation.

Le Père Musset, grand musicien, excellait dans l'emploi de cette méthode. Il mettait tant d'entrain dans ses chansons, tant de vie dans tout son enseignement qu'il réussissait à réveiller les natures les plus indolentes et à ouvrir les intelligences encore fermées à la lumière de l'Évangile.

Aussitôt après les prières du commencement de la classe, les enfants le regardaient, et lui leur souriait avec bonté. Les cœurs étaient pris... Ensuite, il leur apprenait en leur langue les réponses du catéchisme. La phrase sue par cœur, le Père la chantait à plusieurs reprises. Au signal donné, tous les enfants la répétaient en chœur avec lui.

Subjugués par sa jovialité et par le jeu de sa physionomie, les enfants indigènes trouvaient toujours trop courtes les heures d'enseignement du Père Musset. Ils auraient voulu l'écouter toute la journée.

J'ai moi-même beaucoup appris en assistant à sa classe.

Mais le catéchisme demande des explications : il est si abstrait. Les donner aux enfants, faire naître dans leurs cœurs les sentiments de respect, de crainte, de confiance, de dévouement et d'amour qu'inspire la doctrine chrétienne, voilà vraiment le difficile.

Je me rappelle encore comment le Père Crimont s'y prit pour expliquer une leçon et s'assurer qu'elle était comprise des enfants.

Pendant qu'il leur parlait, tous paraissaient attentifs. Mais quand il les interrogeait, il n'obtenait pas un mot de réponse. Constatant qu'il ne s'était pas encore frayé le chemin des intelligences, il essaya alors un autre procédé.

Pendant des semaines, il invita tantôt un Frère. tantôt une Sœur à s'asseoir à côté des élèves. En leur présence, il expliquait une réponse de catéchisme, puis il interrogeait le Frère ou la Sœur qui répondait à ses questions. Les enfants écoutaient avec un vif intérêt. Aussi le Père Crimont pensait-il avoir appliqué la méthode qui convenait à son auditoire. Il n'en fut rien cependant. Car, les élèves, pourtant encouragés par l'exemple du Frère ou de la Sœur, ne répondirent pas davantage. Que faire ? se demandait le Père Crimont. Enfin, il lui vint à l'esprit de suggérer aux enfants d'écrire ce qu'ils voulaient savoir ou mieux comprendre, et de lui remettre leurs papiers avant la classe pour avoir des explications immédiatement.

La vraie méthode était découverte.

Les enfants d'immigrés, plus intelligents que les autres, s'exécutèrent les premiers, puis les métis, et enfin les petits sauvages. Après quelques jours, tous les élèves, enhardis, présentaient leurs questions à résoudre.

Demandes et réponses étaient vivement débattues en classe. L'entrain et l'émulation régnaient dans l'école ; le Père Crimont obtenait un vrai succès. Qu'il en était heureux et fier !

Dorénavant, au lieu d'avoir devant lui des corps sans esprit apparent, il était sûr d'avoir des êtres pensants et raisonnants. Il ne lui restait qu'à les développer.

Et c'est au moyen de ces procédés divers qu'on a pu faire entrer dans l'esprit ou le cœur de l'enfant indigène, les grandes vérités du salut et les bons sentiments qui germèrent et s'épanouirent avec le temps et l'opération du Saint-Esprit.

JEUX ET AMUSEMENTS

Les jeux et d'honnêtes délassements étaient d'autres moyens usités pour attacher les petits indigènes à l'école, les civiliser et en faire de vertueux chrétiens. Il est certain qu'outre les saintes joies que procurent la vertu et la pratique du devoir, une certaine somme de plaisirs est nécessaire à la nature humaine. Les enfants surtout ont besoin de détente et de divertissements.

Élèves à la cour de récréation

Notre programme y avait pourvu.

Une belle et grande cour de récréation s'étendait auprès de la mission. Les garçons y jouaient à la balle et à d'autres jeux bruyants, tandis que les filles se livraient à des amusements plus modérés ou folâtraient avec gaieté.

En hiver, au lieu d'enlever la neige qui tombait dans la cour, les élèves la foulaient de leurs pieds, de sorte qu'en toute saison, l'enclos était accessible aux jeux.

De plus, nous faisions des promenades et des excursions. Parfois, nous gagnions les forêts ou les montagnes ; parfois aussi, nous nous dirigions vers les ruisseaux glacés ou l'onde paisible du Yukon. Et c'est en contemplant le spectacle si varié et si splendide de la nature que nous invitions ces petites âmes toutes neuves à s'élever avec nous jusqu'au Créateur du ciel et de la terre.

Certaines de ces parties de plaisir duraient des journées entières, telle, par exemple, la cueillette des « bleuets » dont je vous ai entretenus ailleurs.

D'autres voyages méritent l'honneur d'une mention. J'en choisis un entre cent.

Au cours du mois d'août 1889, le Père Ragaru organisa une excursion.

La veille, deux grands garçons s'étaient rendus à l'endroit déterminé, sur un plateau, pour quelques sommaires préparatifs.

Dès huit heures, après avoir fait notre visite au Saint-Sacrement, nous partions chargées de paniers

de provisions. Le soleil semblait nous sourire et la nature se faire plus belle pour augmenter nos jouissances.

En tête de la caravane, marchaient les Pères et les Frères accompagnés des garçons de l'école. Les Sœurs et les filles suivaient. Le bonheur resplendissait sur tous les fronts. Les plus jeunes enfants trépignaient de contentement ; les autres s'entretenaient des plaisirs de la journée ; tous se sentaient le cœur heureux.

Après quelques instants de marche, nous nous engageons dans la forêt, considérée comme une vieille amie par les indigènes. La longue théorie s'avance à la queue leu leu, par un sentier étroit et accidenté. Un instant, les enfants écoutent le murmure du vent dans les ramures, le « fifrelis » de la brise dans les feuilles, — pour me servir d'un mot imitatif de saint François de Sales ; — puis ils entonnent des chansons. Montagnes et collines retentissent de leurs airs joyeux, tandis que l'écho répercute leurs refrains.

L'élan redouble avec l'effort dépensé à gravir les pentes ou à écarter les branches d'arbres qui contrarient notre passage. Les plus petites même, après trois heures de marche, ne donnent aucun signe de lassitude ; et pourtant le voyage n'a été ponctué que de courts arrêts aux riantes clairières, juste le temps de réciter un *Ave Maria* sous la calotte bleue du firmament.

Au terme de la promenade, les enfants retrouvent avec bonheur leurs deux compagnons partis la veille.

Les témoignages d'affection pleuvent : saluts bruyants, poignées de main et accolades. On dirait des frères qui ne se sont pas vus depuis vingt ou trente ans.

Le coin est pittoresque et animé. Les enfants s'y ébattent à leur aise. Impossible de les maîtriser. Les uns courent comme des lièvres ; les autres sautent par-dessus les tas de branches amassées pour les feux.

Mais l'estomac commence à crier famine. Les enfants parlent de dîner. Surtout ils sont curieux de savoir ce que renferment les paniers. On les ouvre, et chacun vient chercher un paquet bien enveloppé contenant une oie sauvage et du pain.

L'oie était plumée, mais non cuite. Aussi y eut-il un moment d'inquiétude. La surprise se lisait dans tous les yeux. « Mais, semblaient-ils dire, allons-nous manger ces oiseaux crus ? » Feignant de ne pas les comprendre, nous ne disions rien. Seulement, nous mîmes le feu au tas de bois sec qui devint aussitôt un grand brasier.

Alors seulement nous leur montrâmes ce qu'il y avait à faire, en fixant devant eux une oie à l'extrémité d'une longue perche et la tenant exposée à la flamme pour la faire rôtir.

La leçon fut vite comprise. Tous s'élancèrent dans la forêt ; ils en revinrent quelques instants après, munis de perches. S'entr'aidant les uns les autres, ils eurent tôt fait de griller toutes les oies. Le spectacle offrait un divertissement non banal.

Après le *Benedicite*, chacun s'assit sur l'herbe et fit honneur à « son oie ». A part les os, je vous assure qu'il n'en resta pas grand'chose.

De temps en temps, les enfants jetaient un œil furtif sur les petites boîtes que nous avions tenues fermées. Évidemment, elles devaient contenir quelque savoureux dessert... A la fin du repas, on les ouvrit et on donna à chaque enfant ce qu'il n'avait jamais ni vu ni goûté : *une moitié de pêche confite*...

Tous la portèrent à la bouche... la goûtèrent... puis... la demi-pêche disparut... Quelques minutes après, on les voyait encore se lécher les lèvres...

Le dîner terminé, on cueillit des « bleuets » pour la provision d'hiver.

Le soir, on prit un léger souper : quelques tranches de pain. Personne n'avait faim...

Vers six heures, on se mit en route pour Sainte-Croix, par le même sentier dans la forêt. De nouveau, les enfants chantèrent leurs joyeuses cantilènes.

Peu après le retour à la mission, on fit la prière, puis la cloche sonna le coucher ; et le sommeil gagna bientôt les paupières.

Plus tard, quand les Pères eurent un bateau à eux, les excursions duraient une partie de la semaine. Le jour, nous parcourions les campagnes et les bois ; la nuit, nous reposions sur l'embarcation où, tous les matins, Jésus s'offrait sur l'autel portatif.

Pas n'est besoin de dire que ces excursions en bateau l'emportaient sur les autres : elles étaient si peu fatigantes.

Maintenant, chers lecteurs, que vous connaissez nos parties de plaisir et nos lieux d'amusements, je vous décrirai nos petites fêtes de famille. Elles aussi semaient la joie et le bonheur dans les âmes.

A l'occasion de la fête patronale de Sœur Marie-Etienne ou du Père Supérieur, nos enfants se récréaient tout le jour. Chants et jeux s'entremêlaient de façon à prévenir la lassitude ou la monotonie.

Nous célébrions aussi la Saint-Nicolas. Chaque année, le personnage s'amenait à notre école Sainte-Croix, soit pour récompenser les enfants vertueux et appliqués en leur distribuant des bonbons, soit pour réprimander les paresseux et les exhorter au travail.

Pendant les belles soirées d'hiver, les garçons et les filles donnaient alternativement des séances amusantes. Saynètes, comédies et chansons figuraient au programme, et chaque numéro apportait sa part d'agrément.

Un soir, le Père Tosi nous réjouit par des projections lumineuses. Entre mille belles choses, il nous montra une magnifique image de la Sainte Vierge, qui jeta les enfants dans l'extase. Les mains jointes, les yeux fixés sur l'écran, ils priaient à haute voix la Reine du ciel, si gracieuse et si attrayante.

Entre-temps, la lampe à pétrole fumait. Chaque fois que le Père Tosi jetait un regard sur nous, ses lèvres esquissaient un sourire mystérieux remarqué de toutes. Mais pourquoi ? Nous n'en savions rien.

La séance terminée, on fit de la lumière. Horreur ! Nous étions noires comme des négresses...

C'est alors que nous comprîmes le sourire narquois du Père Supérieur.

FETES RELIGIEUSES

Le jour qui apportait le plus grand bonheur à Sainte-Croix, c'était, sans conteste, la fête de Noël. On eût dit un sourire du Sauveur illuminant l'anniversaire de sa Nativité.

L'année même de la fondation, en 1888, Jésus-Eucharistie prenait possession de notre chapelle au matin de cette grande solennité. Heureuses et consolées, nous donnions libre cours à nos larmes de bonheur à la pensée de l'amour souverain de Notre-Seigneur devenu notre Hôte familier. Moins vives furent les émotions aux Noëls des années suivantes ; mais que d'intimes jouissances encore en voyant les enfants et les Indiens affluer à la messe de minuit ! L'église était remplie.

Pour la plupart, ces pauvres sauvages n'avaient qu'un commencement de foi. C'était plutôt l'illumination, la parure de l'autel et le chant de leurs enfants qui les attiraient. Néanmoins, les missionnaires profitaient de la circonstance pour toucher leur cœur et ouvrir leur âme à de plus hautes pensées. S'inspirant de la parole de Jésus : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient chaque jour plus abondante », ils s'efforçaient de leur faire comprendre la grandeur de l'amour de Dieu « qui s'est incarné

pour nous mener au ciel, où tout est non seulement beau comme dans l'église, mais bien davantage encore... »

En 1889, à l'issue de la messe de minuit, tous les assistants furent invités à prendre un joyeux réveillon dans la classe des externes. Avec la plus cordiale charité, nous leur servîmes des biscuits *Boston* et du thé sucré, ce qui est considéré par les Alaskasiens comme un menu de fête. Un feu d'artifice suivit. Le spectacle tout nouveau pour les indigènes les réjouit grandement.

« Encore ! Encore ! » demandaient-ils en chœur à l'extinction de chaque fusée.

Au cours de la journée, une autre fête attendait les enfants : *le dépouillement de l'arbre de Noël.*

Vers deux heures de l'après-midi, quand les ténèbres de la longue nuit boréale étendent déjà leur voile opaque sur le pays, nous amenons nos élèves en face de l'arbre féerique. Tout resplendissant de lumières, il étale parmi les guirlandes rouges, vertes et jaunes, ses attrayants bibelots et ses clochettes multicolores.

Le bonheur déborde à la vue des belles récompenses. La convoitise s'allume dans les yeux et chacun fixe longuement l'objet de son choix. Comme on a hâte de s'entendre proclamer !...

Après le chant d'un cantique à l'Enfant-Jésus, les enfants s'avancent un à un, en commençant par les plus méritants ; ils s'approchent ensuite des « cadeaux du petit Jésus » et détachent des branches

qui des mitaines ou un article de lingerie, qui une balle ou quelque friandise. Chacun reçoit, en outre, un sac de bonbons comme étrennes.

Pendant des semaines, les enfants parlèrent de la petite fête de famille et se montrèrent dociles et studieux. Rien plus que la joie est propre à rendre la vie féconde : on a tant d'élan pour marcher dans la route du bien quand on y va d'un cœur léger et content.

A la Noël de 1893, notre église s'était enrichie d'une étable et d'une crèche avec personnages.

Pendant mon séjour à l'hôpital de San Francisco, j'avais reçu de Victoria deux statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph — dans l'attitude de l'adoration — bellement décorées par notre artiste Sœur Marie-Sophie, et de plus un âne et un bœuf. Je les avais empaquetés comme un trésor de grand prix et emportés à Sainte-Croix.

Avec le bel Enfant-Jésus de la mission et les petits moutons déjà acquis, nous pourrons présenter un joli scénario à la prochaine Noël.

Les mois s'écoulèrent si vite que bientôt on fut à la veille de cette grande fête. Dans un angle de la modeste église, la crèche garde ses secrets. Mais voici minuit, l'« heure solennelle ».

Pendant que les voix angéliques des enfants chantent la naissance du Messie, une main enlève furtivement le voile. Silence complet !... Ravis, les petits indigènes ne peuvent plus moduler une seule

note, articuler un seul mot... Au bout de quelques minutes, dominant leurs émotions, ils reprennent leur chant à l'Emmanuel.

Dans la suite, il n'y eut, pour attirer les Indiens, rien de neuf à la messe de minuit. Mais l'humble crèche continuait de faire vibrer les cœurs. Enfants et adultes ne se lassaient pas de contempler le petit Jésus couché sur la paille, et leur tendant les bras.

Et c'est ainsi que par des images, nous pénétrions toujours plus avant dans l'esprit et le cœur des pauvres indigènes.

Un autre trait témoigne de l'impression profonde produite par cette crèche noélique même sur les grandes personnes.

Sœur Marie-Étienne avait un jour recueilli une malheureuse fille, âgée de seize ans, abandonnée de sa famille et de sa tribu. La pauvre enfant, baptisée sous le nom de Monique, devint plus tard une chrétienne exemplaire.

A Noël, elle vint à la messe de minuit avec les autres élèves. Au moment où l'on dévoila la crèche, Monique ouvrit les yeux tout grands et crut voir le ciel... Elle sortit du banc et s'approcha de l'Enfant-Jésus pour s'assurer qu'elle ne rêvait point.

Quelques mots sur nos cérémonies liturgiques.

Chaque dimanche, une grand'messe et assez souvent, le soir, la bénédiction du Saint-Sacrement encadraient la journée. Au début, Sœur Marie-Pauline et moi, nous faisions seules les frais du

chant ; mais petit à petit, les enfants renforcèrent le chœur. La musique vocale, pour eux comme pour nous, était l'expression suprême du bonheur et de la vie, la prière aimée entre toutes...

Tout d'abord, nous chantions sans accompagnement. Puis, le Frère Nagro soutint les voix au moyen d'un *accordéon*.

Un accordéon pour accompagner les hymnes de l'Église ! Mais est-ce conforme au « Motu proprio » ?...

Assurément non, répondrai-je. Cependant, cette musique plaisait aux Indiens et les attirait aux offices. De plus, nous ne disposions d'aucun autre instrument. D'accord avec la pensée flamande : « Celui qui pour accomplir son devoir fait ce qu'il peut est un honnête homme, et le bon Dieu en est content », nous vivions en toute sécurité, nonobstant cette brèche aux lois disciplinaires. Mais la bonne Providence, toujours attentive à nos besoins, voulut bien nous donner mieux qu'un accordéon. Sœur Marie-Théodore ayant passé un jour mes premiers journaux au R. P. York, de Quamichan, B.C., celui-ci en fit imprimer un article dans une revue mensuelle *The Catholic World*, et la direction m'en adressa un exemplaire. A ma grande surprise, j'y vis une partie de mes récits alaskasiens et, en regard, une gravure représentant le Frère Nagro jouant de son accordéon pendant que Sœurs et élèves chantent en présence de Jésus exposé sur l'autel pour le Salut.

Après avoir lu ces pages, les abonnés de ladite revue se cotisèrent pour substituer un harmonium à l'accordéon. L'instrument nous arriva par le bateau l'été suivant.

Pendant mon séjour à l'Hôpital Notre-Dame de San Francisco, en 1892, prêtres, religieuses et laïques m'avaient plaisantée au sujet de l'accordéon du Frère Nagro et de notre musique d'église.

Je ne m'en étais nullement offensée. J'avais plutôt saisi l'occasion de glisser quelques traits relatifs à notre indigence pour amorcer ainsi quelques dons généreux en faveur de ma chère Mission Sainte-Croix.

De retour en Alaska, je reçus un second petit orgue, puis un troisième. Ce n'était pas trop pour les besoins de l'église, de notre chapelle et nos exercices de chant. Mais que ferais-je d'un quatrième harmonium si on m'en adressait un autre ? me demandais-je. Pour prévenir l'envoi, j'écrivis à nos bienfaiteurs et je leur dis en badinant que je ne pouvais ouvrir un magasin d'harmoniums à Sainte-Croix, vu que l'instrument, pourtant fort apprécié, n'y trouverait point d'acheteur.

Les bonnes gens de San Francisco me comprirent et m'envoyèrent, selon mes préférences, une machine à coudre, des habits tout neufs, quantité de choses utiles et aussi... de l'argent.

Quels sentiments généreux le bon Dieu ne peut-Il pas faire naître à la moindre occasion ? Voyez. J'étais allée à San Francisco avec la perspective de coûter bien cher à la mission, et je retournais à

Sainte-Croix guérie, sans avoir payé un sou à l'excellent Docteur Robertson, mon médecin, et aux bonnes Sœurs de la Merci pour pension, soins et traitements. De plus, je partais riche d'une foule d'objets nécessaires à notre œuvre. Vous dire si j'étais heureuse de ces providentiels secours ! J'exultais de bonheur, et je priais le Seigneur de bénir les âmes charitables qui s'instituaient nos pourvoyeuses.

D'autres joies plus intimes nous ont imprimé de nouveaux élans en nous attachant davantage à Jésus Rédempteur.

Le 9 janvier 1890, Sœur Marie-Pauline entre en retraite préparatoire à ses vœux perpétuels. Le R. P. Tosi lui donne quelques avis spirituels après la récitation du *Veni Creator*, puis il la laisse avec *Manrèse.*

Elle s'enferme dans sa pauvre cellule et fait seule les *exercices* de saint Ignace. « On a bien raison de dire que le Seigneur parle quand Il veut, écrivit-elle dans ses notes. Jamais je n'ai goûté autant de consolations que durant ces jours de solitude. Le Saint-Esprit n'a pas besoin des hommes pour se faire entendre ; Il parle Lui-même au cœur. »

En la fête du Saint-Nom de Jésus, la jeune missionnaire prononce ses derniers vœux dans la chapelle des RR. Pères. Les enfants, à peu près les seuls chrétiens de l'endroit, assistent à la cérémonie.

Sœur Marie-Pauline occupe un prie-Dieu vis-à-vis de l'autel. Tout près du tabernacle, elle émet ses vœux perpétuels.

Sœur Supérieure et moi, nous lui chantons un cantique de circonstance composé par le R. P. Robaut, sur l'air de « Je te bénis, douce Vierge Marie » :

Oh ! qui donc est cette vierge admirable
Que nous voyons au comble du bonheur
Marcher si fière, en ce jour mémorable,
Vers l'autel du souverain Seigneur ?

C'est de sainte Anne une fille chérie
Qui, en ce jour du Saint-Nom de Jésus,
A son céleste Epoux va être unie
Pour imiter de plus près ses vertus.

. . . . . .

Deux strophes rappelant le *Suscipe Domine* de saint Ignace terminent le cantique :

Seigneur Jésus, à vous ma vie entière ;
Et recevez toute ma liberté !
Tout ce que j'ai, c'est à vous, ô mon Père,
Je vous le rends et pour l'éternité.

Seigneur, à vous mon esprit, ma mémoire,
A vous mon cœur et mon âme ; en retour
Ne me donnez pour richesse et pour gloire
Que votre grâce et votre pur amour !

Les enfants exécutent ensuite une nouvelle messe que le R. P. Tosi a intitulée : *Mass for children.* Ils chantent admirablement, ces chers enfants, et surtout ils prononcent bien le latin.

Après l'Évangile, il y a sermon sur la grandeur de la consécration complète et perpétuelle de soi-

même à Dieu. « Depuis six mille ans que le monde est créé, dit le R. Père Supérieur, personne, avant Sœur Marie-Pauline, ne s'est consacré à Dieu dans ce pays. Espérons que cette oblation attirera des grâces et des bénédictions sur cette nouvelle chrétienté d'Alaska et sur chacun de nous en particulier... »

L'instruction finie, Sœur Marie-Pauline, tenant en main un cierge enrubanné, se donne à Dieu pour toujours. Elle prononce la formule en usage dans l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne :

« Je, Sœur Marie-Pauline, voulant me consacrer à Dieu.....
.....

A l'Offertoire, nous chantons : « Le ciel en est le prix ». La cérémonie, vu les circonstances, portait un cachet spécial de solennité. Notre bien-aimée Sœur Marie-Pauline jouissait d'un bonheur inexprimable.

Après la messe, les enfants firent une petite réception à l'héroïne du jour. Comme vous le pouvez croire, il y eut gala chez les Sœurs au dîner. Le bon Frère Rosati nous avait envoyé des poules d'eau et notre domestique Emma les avait parfaitement apprêtées.

Notre chère Sœur vit avec peine le déclin de ce beau jour. J'allais dire : Ainsi passent les joies de la terre ; mais non, une allégresse pareille ne saurait s'évanouir ; un jour, au ciel, elle aura son plein épanouissement.

Le premier mai, je me consacrai moi-même définitivement à Jésus. Ce fut pour moi un jour de paradis, et je me tins dans l'action de grâces. Heureuses, mille fois heureuses, les âmes que, dès le matin de leur jeunesse, Dieu attire à son service et qui rencontrent de bonne heure le terme béni de l'absolu don de soi-même !

DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE

La dévotion à la Sainte Vierge fut une des premières que nous voulûmes inculquer à nos petits indigènes. Ceux que Marie garde sont si bien gardés! Nos filles surtout accueillirent ces pratiques religieuses comme une puissante consolation, un rayon d'espérance. Et ce n'est pas étonnant, puisque filles et femmes païennes, parmi ces sauvages de l'Alaska, sont les esclaves de l'homme qui les achète, les vend, les prête, les maltraite comme des êtres inférieurs même à ses chiens. Elles-mêmes, pauvres victimes du paganisme, portent le joug sans penser que leur sort puisse être amélioré.

Le christianisme qui leur montre la Sainte Vierge, Mère de Dieu, Reine du ciel, élevée au-dessus des anges et des saints, les réhabilitait à leurs yeux. Dès lors, elles commençaient à prendre conscience de leur dignité et se sentaient attirées vers une religion qui honore Marie et respecte la femme.

Pour éveiller dans leurs âmes la dévotion mariale, nous recourions au culte extérieur. Ainsi, chaque semaine, nous chantions les Litanies de Lorette sur des airs différents. Vous seriez étonnés

de la diversité de nos mélodies. Tous les airs connus dans les Flandres et que j'ai appris jadis, au cours de pèlerinages de Moorseele à Notre-Dame de Dadizeele, je les ai enseignés. Les recueils de cantiques fournirent leur apport, de même que le Père Tosi ; le Père Robaut détenait le plus bel air.

Nos enfants les chantaient comme de vrais petits rossignols et les adultes venaient les écouter.

Il y avait aussi, au cours du mois de Marie, une procession en l'honneur de l'Immaculée. Oh ! pas une belle procession comme on en fait dans les pensionnats d'Europe et du Canada ; mais pour la jeune Alaska, quelque chose de nouveau et de grand qui produisit de salutaires émotions.

A un jour déterminé, vers la fin de mai, les enfants allaient cueillir de la verdure et les premières fleurettes des sous-bois. Quand chacun avait composé son petit bouquet, nous organisions le cortège, puis nous défilions dans la forêt avec la statue de la Sainte Vierge. Revenues à l'église, nous sentions que Marie était contente de nos hommages. Et dans notre âme, il y avait plus d'amour et de confiance.

Cette procession en l'honneur de la Vierge revêtit un jour un cachet des plus pittoresques. Le Père Tosi avait dit aux enfants : « Aujourd'hui, mes petits, chacun de vous va écrire une lettre à la bonne Vierge. Vous lui exposerez tous vos désirs, et nous enverrons ensuite vos suppliques au paradis... » Chacun courut à son pupitre aligner ses demandes sur le blanc papier.

Les plus jeunes mêmes voulurent écrire à la chère Mère du petit Jésus, et je dus guider leurs mains tremblantes.

A l'heure indiquée, la procession se déroula sous les arbres de la forêt, au chant de pieux refrains à Marie. Chacun tenait sa lettre en main. Arrivé auprès d'un arbre desséché, le cortège s'arrêta. Les lettres furent recueillies et enfilées dans une corde qu'on enroula autour du vieux tronc. Le Père Tosi y mit le feu, et la flamme qui le consuma monta vers les cieux... avec les désirs de nos élèves.

Scène enfantine ! direz-vous. Eh ! oui, mais les Indiens ont des âmes d'enfants, et tout ce qui tient de l'enfance les frappe étonnamment. De plus, c'est par les sens qu'ils arrivent à saisir les définitions du catéchisme. L'action ci-haut racontée leur avait fait comprendre que la prière doit s'élever de l'âme pour arriver au paradis.

Il n'y a pas de doute non plus que ces claires démonstrations faisaient une meilleure impression sur notre petit monde que les grands sermons et tous les bons conseils.

PREMIERE COMMUNION — CONFIRMATION

Nos petits indigènes s'étaient donnés au Christ par le Baptême, mais le Christ ne s'était pas encore donné à ces cœurs purs.

Un jour, ce fut à son tour de leur offrir, sous les divines espèces, son corps à manger et son sang à boire.

Pendant des mois entiers, le Père Tosi avait préparé treize filles et autant de garçons au banquet eucharistique. Assuré de la solidité de leur foi et de l'ardeur de leurs désirs, il les avait enfin admis à la première communion.

Un matin de juin 1890, l'église, parée de tout ce que la mission possède de plus beau, leur ouvre sa porte toute grande. Ils y pénètrent, vêtus de neuf, et radieux comme des anges. Absorbés en Dieu, ils lui chantent leur amour en des notes sonores.

Au moment solennel, ils s'approchent de la table sainte. Note prière émue les accompagne. « O Jésus-Hostie, disent nos cœurs, épanouissez-vous en l'âme candide de ces chers enfants de l'Alaska ; vivez-y pleinement et gardez-les pour la vie éternelle ! »

De tels jours embellissent la vie des missionnaires. Quelle merveilleuse compensation ! Non, il n'y a plus de privations, plus de souffrances quand le Maître adoré paie si bien de retour... Et comme tout cela rajeunit le courage, enchante divinement l'esprit !

Le nombre des premiers communiants augmenta d'année en année, et chaque fois, nous trouvâmes moyen d'ajouter plus d'éclat extérieur à cette auguste cérémonie.

Nous ne souhaitions pas moins que les enfants la venue de ce grand jour, car nous pouvions compter sur une recrudescence de ferveur dans notre école :

Jésus y était plus aimé et mieux servi. C'était, disons le mot, l'époque des progrès sensibles dans la vie chrétienne.

Lorsque, plus tard, en juillet 1894, Rome conféra le titre de Préfet apostolique de l'Alaska au R. P. Tosi, le nouveau dignitaire administra la Confirmation, en la fête des « quarante » Martyrs de Sébaste, le 10 mars, à « quarante » de nos enfants de Sainte-Croix, qu'il avait lui-même appelés à la réception du sacrement des forts.

De l'histoire de ces héros de l'Église et de la concordance des chiffres, le Père Tosi tira d'heureux rapprochements. Il parla de la force dont un chrétien a continuellement besoin pour se vaincre et triompher. Il le fit avec tant d'onction et de simplicité que tous les confirmés en étaient visiblement émus, de même que nous, les missionnaires.

Les yeux encore humides de larmes, Sœur Marie-Benoît disait au sortir de l'église : « Vraiment cela vaut la peine de venir en Alaska pour entendre un si beau sermon et goûter un si suave bonheur ! »

FUNÉRAILLES

La Mission Sainte-Croix ne comptait pas encore huit ans d'existence lorsque la mort vint faucher une jeune missionnaire : notre chère Sœur Marie-Angilbert.

Elle se dépensait sans mesure depuis trois ans quand elle contracta, en novembre 1895, un mauvais

rhume qui dégénéra en tuberculose. Tout l'hiver, elle toussa sans qu'on pût la soulager. Au mois d'avril, elle mourut en prédestinée à la suite d'une hémorragie pulmonaire.

Vêtue de son costume religieux, entourée de cierges bénits, la chère défunte tenant dans ses mains son chapelet et sa formule de vœux, fut exposée deux jours au milieu de nous.

Pères, religieux, gens du poste et enfants se relayaient sans cesse autour de sa couche funèbre pour y réciter le rosaire.

Le matin du service, la froide dépouille fut étendue dans le pauvre cercueil de bois que le Père Monroe lui avait confectionné de ses mains ; puis on transporta le corps à l'église, ornée de tentures noires.

Tous les enfants qui avaient fait leur première communion s'approchèrent de la sainte table et assistèrent, recueillis, à l'office des morts que nous psalmodiâmes, puis à la Messe de Requiem et à l'Absoute qui suivirent immédiatement.

Au chant du *Benedictus*, l'assistance se mit processionnellement en marche vers le cimetière. Et là, nous confiâmes à la terre alaskasienne les restes mortels de notre courageuse missionnaire avec l'espoir certain que cette même terre les livrera un jour dans la gloire de la résurrection.

Beaucoup de sauvages assistaient, silencieux, à ces funérailles : les uns, attirés par la curiosité ;

les autres, déjà chrétiens, étaient venus rendre les derniers hommages à la jeune missionnaire et lui donner leurs pieux suffrages.

Quel contraste saisissant entre ce deuil chrétien et les hurlements, les danses grotesques qui accompagnent les enterrements païens ! Tous en étaient fortement impressionnés.

Mais sentir, réfléchir et savoir ne suffisent pas à la conversion des mœurs ; il faut faire vouloir le bien. Et c'est précisément par l'éducation de la volonté que se transformaient les caractères.

DISCIPLINE — RÉGULARITÉ — TRAVAIL — PRÉVOYANCE

Se soumettre à une sage discipline, c'est corriger son inconstance. Les pauvres enfants des bois, au caractère versatile, avaient besoin de s'astreindre à un règlement.

Mais pour les soutenir dans la lutte contre leur indolence native, pour leur faire un tempérament énergique, il fallait savoir dire à temps une parole aimable, esquisser un sourire et assez souvent accorder des récompenses. C'est pourquoi, outre les cadeaux de la Saint-Nicolas et de la Noël, la distribution hebdomadaire des petits gâteaux du bon Père Judge, boulanger de la mission, comptait parmi nos meilleurs stimulants au devoir. Ceux-là seuls qui s'étaient montrés appliqués à l'étude et dont la conduite avait été excellente, recevaient leur part de la bonne pâtisserie. Les autres devaient se corriger pour la mériter la semaine suivante.

Une certaine sévérité tempérée de douceur opérait aussi merveilleusement sur certaines natures.

Je le prouverai par un trait.

Le temps de la première communion approchait, Léopold, garçonnet de neuf ans, savait son catéchisme sur le bout de ses doigts, mais il était querelleur, toujours en brouille avec ses petits camarades. Pour cette raison, le Père Lucchesi jugea à propos de l'ajourner. Tout peiné, Léopold qui voulait recevoir le petit Jésus dans son cœur, alla supplier le Père de l'admettre aux leçons de catéchisme.

— Oui, dit le Père, si vous consentez à vous corriger.

Léopold le regarda avec des yeux contrits, mais ne répliqua rien.

— Y consentez-vous ? insista le Père.

— Père, je ne pourrai pas, dit Léopold.

Touché de la sincérité du gamin, le Père modifia sa question.

— Ferez-vous votre possible pour vous amender ?

— Oui, Père.

— Et ferez-vous ce que je vous dirai ?

— Oui, oui, Père.

— Eh bien ! Léopold, voici un papier et une épingle. Chaque fois que vous laissant gagner par le diable, vous vous fâcherez contre vos compagnons, vous piquerez le papier, et, chaque soir, vous me l'apporterez.

Les premiers jours, Léopold remettait au Père Lucchesi des papiers criblés de trous d'épingle. Mais le bon missionnaire, voyant sa bonne volonté, se gardait bien de froncer les sourcils ; il l'encourageait plutôt à continuer avec persévérance la lutte contre son défaut dominant. Bientôt, il y eut progrès, et finalement Léopold se classa parmi les enfants les plus pacifiques de l'école Sainte-Croix.

Un autre exemple de bonne volonté.

Marie, jeune fille très entêtée, grognon, chicanière, se rendait insupportable par ses saillies de caractère. Un jour qu'elle avait offensé une autre petite fille, elle se jeta à ses genoux pour lui en demander pardon, ce qu'elle fit de son propre mouvement pour plaire à la Sainte Vierge et expier sa faute.

Quant à l'activité, la prévoyance et la régularité, c'est le Père Monroe qui implanta ces excellentes qualités parmi nos élèves. Et il s'y prit d'une façon assez originale.

Les Indiens ne connaissaient pas la monnaie d'argent. Leur commerce consistait en échange de marchandises. Du reste, les sauvages ne travaillaient que pour se procurer le strict nécessaire à la vie, jamais pour amasser des biens. Aussi, point de guerre au capitalisme, point de grève comme dans le monde civilisé pour obtenir une augmentation de salaire. Par contre, que d'insouciance ! que d'apathie ! que d'imprévoyance ! Si la divine Providence envoie du poisson et du gibier en grande

abondance, les Indiens mangent comme des gloutons sans penser au lendemain ; faut-il jeûner ensuite, ils s'y résignent sans se plaindre. Souvent, ils meurent de froid ou de misère, parce qu'ils n'ont su ni économiser ni prévoir.

Tous les petits Indiens admis à notre école avaient les défauts de leur race ; à nous donc incombait la tâche de les corriger par une patiente charité.

Pour les tirer de leur indolence naturelle, le Père Monroe eut l'idée de fabriquer de la monnaie en fer-blanc ayant cours uniquement à la Mission Sainte-Croix. Il s'en servait pour rémunérer le travail manuel, moyennant tant par heure, et pour récompenser les enfants soigneux de leurs livres, de leurs habits ou de leurs outils.

Avec ces petites pièces de monnaie, les enfants pouvaient acheter couteaux de poche, *musique à bouche*, articles de lingerie, raquettes, biscuits, et le reste. Ils étaient libres aussi de thésauriser, car la monnaie ne courait pas risque d'être démonétisée avec le temps. Vous ne sauriez croire quelle heureuse transformation s'opéra à Sainte-Croix, grâce à ces petits sous. Nos indigènes acquirent en peu de temps le goût du travail, avec des habitudes d'ordre et de propreté.

Content de ses succès, le Père Monroe entreprit ensuite d'obtenir plus de régularité et de ponctualité à l'ouvrage. La tâche abondait en difficultés, car les Indiens n'y voyaient point d'avantages.

En présence des écoliers et des écolières, il installa une petite cloche sur la résidence des Pères, et il la fit sonner longtemps pour leur amusement ; puis il leur dit : « Mes enfants, désormais vous entendrez la voix de cette clochette dix, quinze, vingt fois par jour. Elle sonnera le lever, la sainte messe, les repas, le travail. Dès qu'elle vous appellera, vous lui obéirez, car c'est Notre-Seigneur qui invite au devoir, et les chrétiens écoutent Notre-Seigneur. »

La courte allocution produisit un bon effet. Les enfants contractèrent l'habitude de la ponctualité, et peu à peu notre école offrit le spectacle d'un couvent. Souvent j'en ai été édifiée.

Vous le voyez, notre zèle ne chômait point, et l'œuvre de l'éducation chrétienne avançait constamment. Aussi de quel bonheur intime ai-je joui pendant mes dix-sept années passées à Sainte-Croix. Nombre de personnes cherchent leurs satisfactions dans une vie paisible ou dans la poursuite des honneurs. Pour moi, je n'avais qu'un désir, gagner des âmes à Jésus-Christ et les sanctifier pour les offrir ensuite à Notre-Seigneur ; et ce bonheur était mon partage à Sainte-Croix ; je ne l'aurais pas échangé pour tout l'or du monde.

PROGRAMME

L'instruction religieuse tenait la place d'honneur dans notre programme d'études : on ne se fait pas missionnaire pour développer uniquement les intelligences et enrichir les mémoires, mais pour sauver les âmes par l'éducation chrétienne.

D'ordinaire, c'était un Père qui expliquait le catéchisme. Au début de la Mission Sainte-Croix, il y consacrait une demi-heure dans la matinée et autant le soir, à l'église. Plus tard, la leçon dura trois quarts d'heure.

Comme en tous pays, les aspirants à la première communion assistaient durant des mois à un cours particulier de religion. De plus, ils étaient l'objet d'une grande vigilance de la part des prêtres et des religieuses.

Deux fois la semaine, le soir, un Père faisait le catéchisme de persévérance aux plus âgés de la mission qui, durant le jour, étaient retenus à l'ouvrage.

Les autres matières enseignées à Sainte-Croix étaient celles des écoles élémentaires et industrielles : la prière, la lettre du catéchisme, l'histoire sainte, l'écriture, la langue anglaise, le calcul, les éléments de géographie et des sciences naturelles, la musique et le chant.

Les filles apprenaient en outre les travaux domestiques : art culinaire, tricot, coupe, couture, raccommodage, blanchissage du linge, repassage, tenue d'une maison, confection des chaussures indigènes et des vêtements de fourrure.

Les garçons, sous la direction des Frères Jésuites, devenaient non seulement d'habiles pêcheurs et chasseurs, mais de bons agriculteurs ou charpentiers. Les plus intelligents se distinguaient comme ingénieurs ou mécaniciens.

Ainsi outillés pour la vie, rendus prévoyants et économes, ces jeunes gens étaient autrement en état de pourvoir à leur subsistance que leurs camarades qui n'avaient pas fréquenté l'école.

Un bon nombre, restés fidèles aux leçons que nous leur avions données, opérèrent une salutaire réaction parmi les leurs : tels, par exemple, le jeune André Antoska dont je vous ai parlé, et le charmant Yvan Passamika doué d'un extraordinaire talent pour la musique. Ce dernier avait fait ses vœux comme Frère convers dans la société de Jésus. La terre ne devait pas les posséder longtemps : tous deux moururent à la fleur de l'âge.

Quand un garçon demandait une de nos filles en mariage, nous pouvions espérer qu'ils vivraient en bons chrétiens. Ordinairement, le couple se fixait à proximité de la mission, et nous veillions sur le nouveau foyer.

Quant aux jeunes filles qui retournaient dans leurs huttes, plusieurs nous ont affligées par leur mauvaise conduite après avoir été des modèles à l'école. Sachant trop bien à quels dangers elles ont été exposées dans leurs familles, je me sens plus portée à les excuser — ou au moins à user d'indulgence envers elles — qu'à les condamner.

Seules, les héroïnes du devoir pouvaient tenir ferme au sein du milieu démoralisant où elles rentraient à leur sortie de l'école. Avec cela, elles étaient maltraitées par leurs propres parents jusqu'à ce qu'enfin le père les vendît, pour un sac de farine

ou une pelleterie quelconque, à un inconnu pour qui elles n'éprouvaient peut-être que du dégoût. Oh ! le martyre accompagné de honte et d'opprobre qui s'en suivait !... Rien d'étonnant qu'un grand nombre soient tombées dans le découragement ou le désespoir. « Pour pratiquer la vertu, a-t-on dit, il faut une certaine dose de bien-être. »

Assez souvent, nous eûmes à enregistrer de consolantes conversions. Sous l'action de la grâce et au souvenir des principes religieux que nous leur avions inculqués, ces femmes se relevaient un jour pour pleurer leur passé coupable. Que d'aveux consolants en la matière !

Lectrices chrétiennes, remerciez le bon Dieu de vous avoir fait naître dans un pays où la religion et les lois apprennent à l'homme à respecter et à protéger les faibles.

Attachez-vous à l'Église catholique qui a tiré la femme de l'esclavage où elle croupissait, pour la rendre l'égale de l'homme. Soyez bonnes dans le temps pour vivre heureuses dans l'éternité. Et, par pitié pour les malheureuses Alaskasiennes, offrez à Jésus une prière de compassion en leur faveur. Demandez-lui de garder pures les âmes que nous avons christianisées et de ramener les pauvres égarées à la pratique du bien.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Les Indiens de l'Alaska et des alentours
Leur conversion

RELIGION

La religion des Indiens de l'Alaska consistait dans des pratiques superstitieuses auxquelles présidait une sorte de devin ou sorcier, appelé *chaman*. De là le nom de *chamanisme* donné à leur religion.

Ces pauvres païens n'avaient qu'une idée confuse d'un être supérieur. Les convertis avouaient avoir soupçonné l'existence d'un dieu invisible, intangible, surnaturel, distributeur de tous biens, créateur et conservateur de tout ce qui existe. En même temps, ils confessaient que leurs passions indomptées les avaient empêchés de comprendre que cet être veut être aimé, servi et honoré par l'homme, sa créature ; ou que s'ils avaient vaguement éprouvé le besoin de lui rendre un culte, ce désir, vu leur manque de foi, n'avait pu les amener à adorer une divinité. Entraînés par le courant des idées, ils s'étaient arrêtés à mi-chemin dans les pratiques superstitieuses.

Rarement il a été donné aux blancs d'assister aux incantations des *chamans*, car les Indiens les professent en secret comme s'ils éprouvaient une sorte de honte de s'y livrer en présence des étrangers.

D'ailleurs plus la lumière de la civilisation chrétienne les envahit, plus les ténèbres du paganisme reculent et tendent à disparaître.

J'ai déjà dit que les Indiens se laissent guider par leur imagination. Les *chamans* connaissent ce défaut de leur race et ils l'exploitent à leur profit. Quelqu'un est-il malade, on mande le sorcier qui, arrivé dans la hutte, crie, articule des mots incompréhensibles, grimace, saute, danse et se tord comme un possédé. Il prescrit ensuite quelque pratique superstitieuse.

Évidemment, ces gestes et ces ordonnances ne guérissent pas le malade, mais le *chaman* retourne chez lui enrichi de quelques belles peaux qu'il échangera avec les blancs contre des marchandises.

Parfois le *chaman* assure que se servir de la hache ou d'un instrument tranchant pour quelque usage que ce soit, déterminerait la mort du malade. Dès lors, on voit les Indiens épier tous les mouvements des gens du poste, et s'ils voient quelqu'un, par hasard, enfreindre cette défense superstitieuse, tout le village est saisi d'effroi : le malade va mourir...

Il est difficile d'imaginer quelle vague terreur plane ainsi sur tout le camp, pour un acte insignifiant et des plus ordinaires. Supposez que le chaman attache cette crainte à une foule de choses usuelles, et vous comprendrez de quelle tyrannie le *chamanisme* enveloppe et enchaîne les âmes des pauvres indigènes.

Un frère coadjuteur de Sainte-Croix fit un jour une brèche à ces superstitions *chamaniques* en pré-

sence des Indiens du poste. C'était le temps de l'arrivée du poisson sous la glace. Le bon Frère s'était rendu au fleuve aussi désireux que les sauvages de réussir dans sa pêche ; mais tandis que ceux-ci usaient de pieux armés d'une pointe de fer pour rompre la glace, le Frère se servait d'une hache. Aussitôt les Indiens de frémir d'épouvante, et le *chaman* de s'élancer furieux vers lui pour l'empêcher de continuer : son action allait compromettre la pêche. Le Frère insista et porta définitivement un défi : qu'on le laisse se servir de sa hache et qu'eux emploient leurs pieux... on verra qui des deux aura le plus de succès. Dieu permit que le premier poisson vînt dans le filet du Frère, tandis que les Indiens attendaient en vain, à la grande confusion du *chaman*.

L'imposteur s'entend aussi à exploiter la coutume générale parmi ces tribus de s'endormir le soir en écoutant les histoires les plus fantastiques, histoires qui rappellent celles des revenants et des loups-garous de France ou du Canada. Des rêves terrifiants en sont l'effet naturel. Le matin, on entend la voix d'un *chaman* commencer un chant doux pour tirer lentement du sommeil les Indiens qui l'entourent. Passant ainsi presque insensiblement de leurs rêves à la veille, ils prennent les fantômes de la nuit pour des réalités.

Un jeune Indien raconta un matin à un Père qui logeait dans la même cabane, comment le démon lui était apparu pendant la nuit, et était allé souffler la flamme de la petite lampe à huile de phoque.

Heureusement le missionnaire avait tout vu. Le diable était un de ses chiens qui avait essayé plusieurs fois de boire l'huile de la lampe, et qu'il avait écarté jusqu'à ce qu'enfin l'animal réussît. Le jeune Indien se prit à rire et n'eut plus désormais si grande peur des apparitions nocturnes du démon.

Autres superstitions. Les sauvages croient que les jeunes filles à l'âge de puberté portent le malheur avec elles. C'est pourquoi ils ne leur permettent pas de traverser une rivière : les poissons mourraient et, conséquemment, la disette régnerait au pays.

Elles ne peuvent pas non plus demeurer dans la hutte de leurs parents ou des voisins : leur présence y attirerait des calamités de toutes sortes qui s'étendraient ensuite à toute la tribu. En hiver comme en été, on les tient recluses durant trois mois. Elles ne voient aucune personne, si ce n'est une femme — ordinairement leur mère — qui leur apporte à manger de temps en temps. Et là, dans le plus grand désœuvrement, elles rêvent tout le jour et jouent avec leurs doigts.

Les femmes elles-mêmes, après la naissance de leur bébé, constituent un danger pour leur race. Précisément en ces jours où elles requerraient le plus de sympathies, elles se voient abandonnées de tout le monde. Comme tout cela est inhumain et insensé !

Pas n'est besoin d'aller en Alaska pour se convaincre que les croyances les plus absurdes s'enracinent dans l'âme des athées ou des libres-penseurs.

Surveillez ces gens, et vous les verrez tous très attachés à leurs pratiques superstitieuses. Je l'ai constaté particulièrement à l'époque où grand nombre d'aventuriers passaient à Sainte-Croix pour se rendre aux mines du Klondyke, à la fin du dix-neuvième siècle.

Pour rien au monde certains de ces blancs n'auraient fléchi le genou devant Dieu. Le seul mot « prière » excitait leurs méprisantes moqueries. Ils ne craignaient ni Dieu ni diable, affirmaient-ils ; et pourtant ils pâlissaient en face d'un accident ou à l'annonce d'un malheur probable. Pour conjurer toute malchance, ils portaient sur eux diverses amulettes : sales petites bêtes, plante vulgaire, fruit exotique, ossements d'animaux, que sais-je encore ?...

Déjà, avant mon entrée en religion, j'entendais dire dans mon pays natal, la catholique Belgique : « Moins il y a de foi, plus il y a de superstitions. » Que c'est vrai !

Naguère, on aurait rougi d'afficher ses fétiches ; seuls les ignorants et les niais se le permettaient. Aujourd'hui, coiffées de noms ronflants, ces pratiques recrutent des adhérents dans toutes les classes de la société et s'étalent sans gêne dans les grandes villes modernes. Combien d'amulettes dans les salons et ailleurs !...

Par là, le libre-penseur qui prétend se passer de religion atteste qu'il ne peut se défendre de la pensée d'un Etre supérieur et vivre sans aucune foi.

VIE SOCIALE.

Lors de notre arrivée à Sainte-Croix, on disait un peu partout : « Au-dessus du 53o de latitude nord, il n'y a, en Amérique, aucune loi divine ou humaine à observer. » L'Alaska, située entre le 54o et le 75o, se trouvait donc englobée dans cette malheureuse zone. Hélas ! elle ne servait que trop bien de preuve à cette piètre assertion. Point de discipline, point de police, point d'ordre dans tout le pays.

Les races, subdivisées en tribus, avaient chacune leurs traditions et leurs chefs pour régler les différends, c'est vrai ; mais pratiquement, on n'opposait aucune barrière à la licence des mœurs. L'Alaska pouvait à bon droit être considérée comme le refuge assuré des voleurs et des assassins.

Présentement, le gouvernement des États-Unis y a implanté des lois, et on constate de l'amélioration. Je dirai cependant que c'est l'influence exercée par les missionnaires qui a surtout policé ses habitants. Plus la foi pénétrait les intelligences et les cœurs, plus les passions étaient refrénées par contre-coup.

Honneur donc à notre sainte religion !

HABILLEMENT

Les Indiens s'habillent très peu en été. Quand il pleut, ils revêtent le pardessus imperméable fait des membranes intestinales du phoque cousues ensemble. C'est un habit très léger.

L'hiver, ils portent le *parké* et suspendent à leur cou, cachés sous leur vêtement de fourrure, tous leurs objets nécessaires ou leurs bibelots, comme pipe, tabatière, clé, etc., etc. S'ils ont un couteau de chasse, ils l'accrochent à la ceinture, dissimulé également sous le *parké*.

Groupe d'élèves et religieuse revêtues du *parké*

HABITATIONS

En été, les Indiens, qui mènent une vie nomade, n'ont pas d'habitations fixes. Ils vivent dans leurs campements, sous la tente ou sous leurs barquettes renversées. Ils logent, durant l'hiver, dans des huttes souterraines qu'on appelle « kasighi », mot dont on a fait *casine*. C'est l'habitation réservée

aux hommes. Je l'appris à mes dépens un jour que je visitais avec mes élèves les familles du village.

La cuisine se fait ailleurs dans les « net », demeures des femmes et des enfants.

La « casine » est une fosse carrée de trois ou quatre pieds de profondeur, surmontée d'un toit en branches d'arbre que recouvre une couche de terre. On y pénètre en rampant, par un couloir long de dix pieds et large de trois pieds. Une natte sert de porte d'entrée. Pas d'autre ouverture qu'un petit trou pratiqué dans le toit servant à la fois d'issue à la fumée, de ventilateur et de fenêtre. Le feu s'allume au milieu de la hutte, et les lits, simples planches ou troncs d'arbre recouverts d'herbes fines ou de peaux, sont disposés tout autour, un peu au-dessus du sol, pour éviter le contact immédiat avec la terre. Il peut y avoir, entassées dans une seule hutte, jusqu'à trois ou quatre familles.

Partout, dans les excavations de Sainte-Croix, on me fit bon accueil, excepté dans la dernière qui était une « casine ». Comme j'allais y entrer, je surpris un sourire sur les lèvres de mes petites élèves, même j'en entendis une dire à sa compagne : « Ma Sœur ne sait pas que les femmes ne mettent pas le pied ici. » Je fis la sourde oreille et je m'engageai avec ma suite dans le sombre passage. Tout d'abord, je ne vis absolument rien. Ma pupille se dilatant peu à peu, je distinguai ensuite une trentaine d'hommes qui me toisaient des pieds à la tête. Très aimablement je les saluai. Mais aucun mot, aucun geste en réponse à mes politesses. Sans me laisser intimider

par leur abord glacial, je leur dis que je voulais connaître toutes les bonnes gens du poste, que j'aimais beaucoup leurs enfants, et le reste, et le reste. Personne ne répliqua ni ne bougea. Leur attitude et leur silence obstiné m'intriguèrent bien un peu, mais je ne perdis pas contenance. Tout à coup, un de ces Indiens se leva et me regarda d'un air méchant. J'allai tout droit vers lui et, lui appliquant la main sur l'épaule, je lui adressai quelques paroles aimables. Alors, m'envisageant, il me dit : « Pour être entrée ici, il faut que vous soyez plus audacieuse qu'une rate. » Je souris à sa vive apostrophe et, ma bonne humeur l'apaisant, il me tendit la main en signe d'amitié. Les autres figures s'étaient aussi rassérénées. Quand je quittai la « casine », tous se montrèrent plus doux, plus respectueux.

De cette visite dans les huttes souterraines, je rapportai une précieuse expérience, savoir : que la hardiesse commande le respect des Indiens, tandis que la crainte provoque leur cruauté.

NOURRITURE

Les Indiens vivent de viande ou de poisson frais, séché, fumé, salé ou même pourri. Ils ne font usage ni de pain ni de légumes. « Ils sont les plus sobres « et les plus tempérants des hommes quand il le faut, « et les plus goinfres à l'occasion, écrivait naguère un « missionnaire. Un Indien, en voyage, peut marcher « des journées entières sans manger ; mais lorsqu'il « est arrivé au camp, il mange sans discontinuer. « Son estomac se comprime ou se dilate à volonté.

« D'ordinaire, les sauvages se lèvent avec le jour « et prennent immédiatement leur premier repas : un « peu de poisson sec et un peu de poisson frais ou gelé « pour faciliter la digestion ; ou bien encore du « blubber », c'est-à-dire de la graisse de phoque ou « de baleine. Ils boivent peu durant le repas ; mais « c'est pour se reprendre tout le jour en buvant de « l'eau fraîche ou, quand il leur arrive la bonne au- « baine d'en avoir, du thé, sans sucre ni lait, bien « entendu.

« Le dîner est le principal repas des sauvages. « Il est ordinairement composé d'aliments cuits et « chauds. Le plat de résistance est formé d'une espèce « de petit poisson noir très visqueux, sans écailles et « dégoûtant à voir. Ils l'avalent sans autre prépara- « tion préalable que de le bouillir au feu. Les Indiens « recourent toujours au poisson séché pour satisfaire « entièrement leur appétit. »

L'huile de phoque venait des côtes de l'Alaska. Un jour, le R. P. Tosi en acheta quarante sacs d'une contenance de vingt bouteilles.

— Comment, des sacs d'huile !... dites-vous.

— Oui, des sacs d'huile. C'est l'usage en Alaska de coudre une peau de phoque — poils à l'intérieur — et de la remplir d'huile.

COMMERCE

Tout le commerce de l'Alaska consiste en échanges. Les Indiens fournissent aux marchands américains du poisson et surtout des pelleteries. En

retour, ils reçoivent des carabines, des cartouches, des couteaux, des haches, de la farine, de la toile, des cotonnades, du thé et mille objets plutôt attrayants qu'utiles, souvent même nuisibles.

Ce commerce ne rapporte guère qu'aux étrangers, car les Indiens livrent leurs marchandises à de vils prix. S'ils essayaient de cultiver la terre ou s'ils apprenaient un métier, ils seraient moins misérables, mais ils ne s'en soucient guère. Avant tout, le sauvage veut flâner et se faire servir.

Les femmes ne sont pas plus laborieuses que les hommes ; cependant, par crainte d'être maltraitées par eux, elles travaillent comme des esclaves. Ce sont elles qui accommodent les repas, préparent les conserves, confectionnent et réparent les chaussures et les *parkés*, qui ramassent le bois de chauffage et tirent les traîneaux chargés d'hommes et de marchandises, quelquefois avec le secours des chiens, souvent seules.

En récompense de leurs services, elles mangent les restes de leurs maris qui ont bien soin de choisir les meilleurs morceaux pour eux-mêmes. Jamais les pauvres femmes de l'Alaska ne peuvent compter sur une délicatesse ou un témoignage quelconque de sympathie de leur part, pas même quand elles sont vieilles, infirmes ou malades. Quelle misérable existence !

Ne concluez pas, lecteurs, que tous les indigènes de l'Alaska sont aussi dégradés que ceux des rives du Yukon. Une telle pensée serait fausse. Les Esquimaux des côtes qui forment le quart de la population, sont plus intelligents et plus industrieux que les In-

diens. Aussi sont-ils plus faciles à convertir et à civiliser. La même remarque s'applique aux métis.

La pauvreté règne en souveraine en Alaska. Les plus indigents du monde civilisé sont mille fois plus riches que le plus puissant chef de ce pays. Et pourtant que de richesses naturelles enfouies dans le sol ! Que de ressources inexploitées dans les eaux et à la surface de la terre !

Le bon Dieu ne s'est vraiment pas montré avare quand Il a créé la presqu'île d'Alaska ; mais les indigènes qui ne connaissent pas Dieu ne connaissent pas non plus ses dons. Nous, missionnaires, nous laissons aux prospecteurs et aux Compagnies d'exploitation d'utiliser les biens du pays. Notre unique but est de développer dans les sauvages les facultés de leur âme afin qu'ils puissent, avec le secours de la grâce, amasser des trésors pour le ciel. En marge, nous leur enseignons aussi à se conformer à la grande loi du travail promulguée dans le paradis terrestre : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Les industrieuses familles de Sainte-Croix, groupées autour de la mission, attestent que nous n'avons pas vainement peiné. On s'y conforme si bien à la morale évangélique que la petite chrétienté offre un aspect des plus consolants.

CONVERSION

En général, les adultes ne se montrèrent pas hostiles à notre sainte religion ; mais à cause de leur manque d'entendement et de volonté, les conversions s'opérèrent lentement.

Les difficultés à vaincre enflammèrent le zèle des bons Pères Jésuites qui joignirent à l'action, la mortification et la prière. Ils visitaient assidûment les Indiens dans leurs huttes ou sous leurs tentes, et, comme saint François-Xavier, ils se promenaient dans le poste, la cloche à la main, afin de les inviter à se réunir à l'église pour le catéchisme et les offices religieux.

Les indigènes ne se convertirent point en bloc. Assez souvent néanmoins, les missionnaires eurent la consolante joie d'ouvrir les registres pour y inscrire les noms de nouveaux chrétiens.

En 1928, après quarante ans de labeurs apostoliques, l'un d'eux baptisa, lorsqu'elle était à l'article de la mort, la dernière païenne du village de Sainte-Croix.

Quelle transformation merveilleuse depuis la fondation ! La vaste solitude de 1888 s'est peuplée de fervents Indiens catholiques, et la civilisation a marché de pair avec la religion. Le précepte dominical y est scrupuleusement observé et tout le monde fait ses Pâques. Nombre de gens assistent quotidiennement à la sainte messe et s'approchent de la sainte table. Quelle belle floraison de vertus chrétiennes, familiales et sociales ! Beaucoup d'autres postes civilisés sont une réplique de la chère Mission Sainte-Croix.

Au lieu de loger dans de misérables huttes, les nouveaux chrétiens habitent maintenant de proprettes maisons en bois. Hommes, femmes et enfants sont

bien lavés, bien peignés et vêtus convenablement. Époux et épouses, honorés de leurs enfants, se traitent avec une bienveillance mutuelle. L'ordre et l'activité règnent en chaque foyer ; dans l'occurrence, ces Indiens catholiques s'entr'aident réciproquement. De plus, ils savent prévoir et chercher le bonheur dans le travail. Leurs champs sont des mieux cultivés. Où croissaient d'inutiles arbustes, s'étendent des arpents de légumes, ce qui leur permet de varier agréablement les repas. Partout et en tout, s'affirment le progrès et la civilisation.

Sans aucun doute, notre école Sainte-Croix a été l'instrument béni de Dieu pour relever la condition sociale de la tribu indienne. Qui peut nier les bienfaits de l'éducation chrétienne quand le succès est si palpable, même auprès de pauvres êtres matérialisés ?... Nos premiers élèves, retournés dans leurs huttes, exerçaient déjà une certaine influence auprès des leurs, c'est indéniable : l'exemple entraîne toujours... Mais c'est surtout après leur mariage que ces jeunes gens et ces jeunes filles, unis pour fonder un foyer chrétien, se conduisaient selon les enseignements reçus.

Où pourrait-on trouver une famille plus excellente que celle d'une de nos anciennes élèves, Madame Dementieff, mère de douze enfants? Chaque matin, elle entend la messe avec un de ses enfants, à tour de rôle, et y fait la sainte communion. Sa fille aînée est religieuse dans notre Institut. Le cadet qui était marié, a vécu en parfait chrétien. En 1926, il représenta la tribu indienne au Congrès eucharistique de

Chicago. A son retour, il arrêta me visiter à Victoria, B. C. Quel beau jeune homme ! Simple, distingué dans ses manières, intelligent, pieux, il fit une bonne impression non seulement au couvent, mais partout où il passa. Malheureusement, peu de temps après son retour à Sainte-Croix, il mourut dans un accident de chasse laissant trois enfants en bas âge.

J'écrivis alors mes sympathies à sa mère, mais la femme forte avait déjà puisé à la véritable source des consolations pour son cœur brisé et l'âme profondément affligée de son mari, « près de notre Père céleste dont la volonté est amour, et de Marie qui,au pied de la croix, offrait son Fils unique pour la rançon du genre humain. »

Avec ce trait édifiant, je termine mes récits sur la Mission Sainte-Croix. J'aime à croire que le bon Dieu doit jeter un œil de complaisance sur cette terre ensemencée de tant de sacrifices et où fleurit la vertu.

Aux alentours et dans un rayon assez considérable, les indigènes ont aussi embrassé le catholicisme. Cependant, plus on s'éloigne de ce centre béni, plus on retrouve les pratiques superstitieuses et les coutumes avilissantes de la race. C'est là surtout que nos anciennes élèves sont exposées à oublier les principes de leur éducation chrétienne et à s'écarter de leurs devoirs.

L'œuvre de la conversion des indigènes reste donc inachevée. Le missionnaire a encore beaucoup à faire. Daigne Dieu féconder ses travaux et ses courageux efforts ; et s'il y va de sa gloire, susciter de

solides vocations chez les Esquimaux et les Indiens, des prêtres indigènes capables de gagner leurs tribus à Jésus Sauveur.

Je dois avouer en gémissant que les aventuriers blancs gâtent parfois l'œuvre missionnaire en apprenant aux indigènes l'ivrognerie et l'indifférence religieuse. Ne vont-ils pas jusqu'à introduire des danses et des modes indécentes dans nos petites chrétientés ?...

D'un autre côté, la civilisation moderne y a apporté d'heureuses modifications. Ainsi les relations avec l'étranger deviennent de plus en plus faciles, grâce aux inventions les plus récentes, telles, par exemple, la poste aérienne et l'aviation.

L'an dernier, le Frère Feltes conduisit les Pères en aéroplane d'un poste à un autre. Quel temps économisé et quelles fatigues supprimées ! Quel moyen facile aussi de communiquer avec les indigènes dans leurs campements d'été, durant la saison des conserves ! On peut en espérer avec raison d'heureux fruits de salut.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Moyens de subsistance

La chasse et la pêche, ainsi que les produits de la ferme, nous procuraient en partie notre subsistance ; cependant il restait beaucoup de denrées et de marchandises à importer, et le transport coûtait énormément cher.

Sans crainte de commettre d'indiscrétions, j'énoncerai la provenance de nos ressources pécuniaires. Elles se classaient sous les trois rubriques suivantes :

Secours de la Propagation de la Foi ;

Subvention du gouvernement américain à notre école ;

Fruits des collectes organisées en notre faveur dans quelques riches paroisses des États-Unis.

Ces revenus, si appréciables fussent-ils, ne nous permettaient point de couvrir les dépenses. Pour combler le déficit, les Pères recommandèrent la pauvre mission aux aumônes de leurs parents et de leurs amis, habitués à dépenser leur argent en bonnes œuvres.

Nous-mêmes, nous apprîmes à tendre la main. Et pour nous venir en aide, nos connaissances délièrent les cordons de leur bourse ou nous adressèrent de substantiels secours.

Lorsque je quittai définitivement Sainte-Croix, en 1905, je remarquai à bord des mineurs enrichis au Klondyke, des ingénieurs, des fonctionnaires, des juges, des avocats, pour la plupart gens non catholiques. Plusieurs parmi eux avaient visité notre école. Surmontant ma timidité, je m'avisai un jour de recourir à leur générosité pendant qu'ils causaient sur le pont.

A peine avais-je balbutié quelques mots pour exposer la situation précaire de la Mission Sainte-Croix que le juge Wickersham m'interrompit poliment.

— Ma Sœur, dit-il, je sais ce que vous désirez ; je tendrai la main pour vous.

— Merci, Monsieur, lui répliquai-je respectueusement.

Retirée dans ma cabine, je priai Notre-Seigneur de mettre beaucoup de charité aux cœurs de ces bonnes personnes.

Cinq minutes après, mon digne interlocuteur me remettait cent cinquante dollars. J'accueillis cette offrande avec force remerciements, puis je rendis grâces à Dieu d'un secours si opportun.

Dans l'occasion, mes compagnes agirent comme moi et avec un égal succès.

Je me reprocherais de ne pas mentionner les aumônes spontanées des touristes qui, pour contempler le soleil de minuit, se payaient le luxe d'une excursion en Alaska. L'extrême pauvreté de notre mission excitant leur sympathie, ces gens nous laissaient toujours quelque argent.

Soleil de minuit, Alaska

Quelques années après notre arrivée, la Mission Sainte-Croix était devenue un poste attrayant. De loin, en remontant le Yukon, on apercevait le drapeau américain et celui de la mission — croix rouge sur fond blanc — hissés à chaque côté de la porte d'entrée. Auprès des pauvres cabanes échelonnées le long du fleuve, l'église, l'école et ses dépendances, la résidence des Pères Jésuites, semblaient de petites « merveilles d'architecture ». Volontiers on s'y arrêtait pour jouir de la civilisation qui s'affichait au haut de la verte colline. Notre plantureux jardin et notre parterre constellé de fleurs aux diverses nuances pouvaient s'appeler le paradis terrestre du Nord, ou encore une oasis dans le désert alaskasien. Toutes ces beautés découvertes dans un pays si sauvage impressionnaient vivement les voyageurs et nous les rendaient favorables.

Nos élèves les charmaient par leur bonne tenue et leur courtoisie. Aucun bateau ne passait à Sainte-Croix sans y jeter l'ancre afin de donner aux passagers le plaisir d'une récréation inattendue.

Les chiens, prévenant la sirène, annonçaient les premiers l'arrivée du bateau par des hurlements prolongés. Dès le signalement, nos élèves couraient au dortoir revêtir leurs habits de fête pour souhaiter la bienvenue au capitaine et aux voyageurs.

De notre côté, nous préparions des rafraîchissements : peu mais de bon cœur. Les touristes acceptaient aimablement un verre d'eau fraîche ou un verre de lait. Ils écoutaient avec plaisir les joyeuses chansons des enfants, visitaient l'église, l'école, et

MISSION SAINTE-CROIX 1930

parcouraient les jardins. A leur départ, ils apportaient un bouquet ou des objets de curiosité exhibés pour témoigner du savoir-faire des petits indigènes. En retour, les piécettes blanches ou le papier-monnaie tombaient dans nos mains. Quelques touristes achetaient aussi des ouvrages en perles sur pelleteries ou peaux d'animaux, des légumes et des fruits de notre jardin.

Toutes ces aléatoires ressources ne suffisaient pas à contre-balancer les dépenses, même lorsque nous peinions sans trêve et qu'avant de débourser un sou, nous y regardions à deux et même à dix fois.

Le Père Van Gorp fut, dans la circonstance, l'homme suscité par la divine Providence. Le Père Supérieur de la Province des Montagnes Rocheuses lui reconnaissant de transcendantes qualités administratives, l'envoya à Sainte-Croix tout particulièrement pour nous remettre à flot.

L'expert économe revisa les registres d'inscriptions des élèves et constata que les parents d'un bon nombre faisaient de bonnes affaires avec l'*Alaska Commercial Company*. En conséquence, il adressa un compte à chacun de ces marchands.

Le paiement ne s'effectua pas par le retour du courrier, comme vous le pensez. Néanmoins, les officiers de la susdite Compagnie étant nos créanciers, appuyèrent fortement nos réclamations. Les marchands indigènes finirent par acquitter leurs dettes.

Le Père Van Gorp examina ensuite nos terrains et y fit exécuter d'urgents travaux de déboisement et de défrichement pour rendre notre ferme plus productive.

Par l'entremise de ses amis, il lança dans les journaux catholiques de l'Amérique un appel en faveur de notre mission.

Les Pères et les Frères écrivirent chacun cinq lettres à leurs parents et connaissances pour en obtenir de charitables aumônes.

Le résultat dépassa toutes les espérances. Après un an, toutes les dettes étaient soldées et le bon Père Van Gorp, âgé de soixante-treize ans, s'en alla jouir de ses succès dans un pays plus clément.

Tranquilles du côté des finances, les missionnaires de Sainte-Croix purent s'adonner en paix aux travaux évangéliques jusqu'en 1923, époque où le gouvernement nous retira son allocation annuelle.

Depuis la privation de ce secours, le déficit se creuse de plus en plus. Qui le comblera ?... Dieu existe heureusement, et nous avons confiance qu'Il parlera aux riches des besoins de la mission alaskasienne.

En déposant la plume, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas assez attiré l'attention du lecteur sur l'héroïsme des premiers Pères Jésuites qui ont travaillé à la conversion de l'Alaska. Quelle sainte vie ils ont menée, les braves !... Et combien belle doit être l'éternelle récompense de ceux qui sont retournés à Dieu ! De là-haut, qu'ils veillent sur l'œuvre qui leur tenait tant au cœur !

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION..... 9

PRÉFACE..... 11

CHAPITRE PREMIER — Mgr C.-J. Seghers et la Mission d'Alaska..... 13

CHAPITRE DEUXIÈME — Les Révérends Pères Jésuites poursuivent l'évangélisation de l'Alaska..... 23

CHAPITRE TROISIÈME — Les Sœurs de Sainte-Anne en Alaska..... 29

LE VOYAGE — De Victoria à San Francisco... De San Francisco à Unalaska... Séjour à Unalaska... D'Unalaska à Saint-Michel... Séjour de deux mois à Saint-Michel... De Saint-Michel à Sainte-Croix...

CHAPITRE QUATRIÈME — Fondation de la Mission Sainte-Croix..... 49

Première cabane des Pères... des Sœurs... La lessive... La plaie des souris... Jours sans soleil et sans lumière... Les animaux sauvages et les Indiens... L'école de la mission... La première fête de Noël en Alaska...

CHAPITRE CINQUIÈME — Rigueurs et beautés de l'hiver alaskasien..... 70

CHAPITRE SIXIÈME — Premier été à Sainte-Croix..... 79

Miringouins... Occupations diverses... Essai d'horticulture...

CHAPITRE SEPTIÈME — Une bonne année... 88

Pauvreté... Persécution... Maladie... Statistique...

CHAPITRE HUITIÈME — La disette d'eau et l'aqueduc..... 95

CHAPITRE NEUVIÈME — Déboisement... Défrichement... Culture..... 100

CHAPITRE DIXIÈME — Animaux domestiques... Basse-cour..... 105

CHAPITRE ONZIÈME — La chasse..... 112

CHAPITRE DOUZIÈME — La pêche..... 117

CHAPITRE TREIZIÈME — Approvisionnements Le bateau de la mission..... 125

CHAPITRE QUATORZIÈME — Perturbations atmosphériques... Inondation... Maladie.. 133

CHAPITRE QUINZIÈME — Notre école..... 141

CHAPITRE SEIZIÈME — Instruction et éducation des enfants..... 149
Originale méthode d'enseignement ..Jeux et amusements...Fêtes religieuses...Dévotion à la Sainte Vierge...Première communion... Confirmation... Funérailles... Discipline, régularité, travail, prévoyance... Programme d'études.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME — Les Indiens de l'Alaska et des alentours..... 185
Religion... Vie sociale... Habillement... Habitations... Nourriture... Commerce... Conversion.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME — Moyens de subsistance..... 200

TABLE DES GRAVURES

Mgr C.-J. Seghers 15
R. P. Tosi, s.j. 24
Les trois fondatrices de la Mission Sainte-Croix 30
Mission Sainte-Croix en 1888 53
Premier couvent 58
Soleil de midi en décembre 62
Une religieuse en costume d'hiver 73
Mgr R. Crimont, s.j. 97
Un attelage de chiens 106
Troupeau de rennes 108
Un cygne 113
Groupe d'élèves exhibant des saumons 120
Élèves de l'école Sainte-Croix au camp de pêche. 123
Type d'Indienne 126
Bateau des missionnaires 132
Élèves de la Mission Sainte-Croix 145
Élèves à la cour de récréation 156
Groupe d'élèves et religieuse revêtues du «parké» 191
Soleil de minuit 203
Mission Sainte-Croix en 1930 205

22919
C125 Calasanz, M.J.
Voix d'Alaska.

060.04
C125

22919

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709